

# LA FIANCÉE DE RAMON

PAR MANUEL DORÉ



1 fr. 50



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS, 17<sup>e</sup>

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : 0 fr. 40.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,

Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages

de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : 0 fr. 75.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.*

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monella*.  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.  
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches*.  
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.  
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.  
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.  
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.  
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz*.  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*.  
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Ralstin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.  
 Anda CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.  
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.  
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.  
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.  
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.  
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Herolic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.  
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas aimer !*  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.  
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.  
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine*.  
 Zénaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiencé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.  
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore* — 267. *La Malle des Iles*.  
 Jean HÉRICART : *Les Cœurs nouveaux*.  
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.  
 Jean JEGO : 228. *Mieux que l'argent*.  
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.  
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.  
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage*. — 296. *Dantes*.  
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette*.  
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés*. — 304. *Le Mystérieux Chemin*.  
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur*.  
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*  
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain*. — 266. *Dette sacrée*. — 281. *Plus haut !*  
Josée MYRE : 237. *Sur l'honneur*.  
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*  
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur*.  
O'NEVES : 291. *La Brèche dans le mur*.  
Florsace O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes*.  
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane*  
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitté*.  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne*.  
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs*. — 283. *Un Dégustement*.  
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse*.  
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne*.  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla*.  
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret*. — 284. *Une Belle-Mère à tout faire*.  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyrano*.  
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie*.  
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire*.  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie*.  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour*. — 29. *Printemps perdu*. — 36. *La Pattote*. — 42. *Odette de Lymalle, femme de lettres*. — 50. *Le Mauvais Amour*. — 61. *L'Inutile Sacrifice*. — 80. *La Transfuge*. — 97. *Arlette, jeune fille moderne*. — 122. *Le Droit d'aimer*. — 144. *La Roue du moulin*. — 163. *Le Retour*. — 189. *Une toute petite Aventure*.  
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire*.  
C. de VERINE : 255. *Telle que je suis*. — 274. *La Chanson de Gisle*.  
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nyssette*.  
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota*.  
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette*.  
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres*.  
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue*.  
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté*. — 251. *L'Eglantine sauvage*. — 300. *Être princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92739

Manuel DORÉ

---

# La Fiancée de Ramon

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV')



# La Fiancée de Ramon

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Une tiède nuit de juillet, parfumée de menthe et de rose...

Durango, sombre petite ville espagnole, dort blottie dans un creux des montagnes de Biscaye dont la crête se découpe, noire sur le clair de lune. Des silhouettes de toits, de tours, de clochers se dessinent aussi sur un ciel d'un bleu presque clair. Les rues, toutes blanches de lune, sont désertes et calmes.

Le *sereno* passe, agitant ses clefs. Il psalmodie :

— *Las cuatro, y sereno ô ô ô!...*

La dernière syllabe se prolonge, douce, harmonieuse dans le clair-obscur parfumé. Aucun

dormeur ne se réveille au passage du veilleur de nuit dont le cri ancestral s'élève, disant les heures et le temps qu'il fait :

— Il est quatre heures et il fait beau !...

Un grondement lointain se rapproche, grandit, et, brusquement les deux phares d'une automobile éclairent jusqu'au fond la calle San Pedro.

C'est une puissante voiture qui arrive là, une voiture silencieuse et luisante où la clarté lunaire allume des reflets et fait scintiller des éclairs de nickel. Sans bruit, elle stoppe devant une porte basse et large, bardée de fer et constellée de grosses pointes d'acier. Le mur où se découpe cette porte est lisse et haut.

Le chauffeur, descendu en hâte de la voiture, tient respectueusement la portière ouverte tandis qu'un homme en descend avec lenteur.

On ne peut pas distinguer son visage sous l'ombre d'un large chapeau à la mode castillanne. Une grande cape noire enveloppe sa haute silhouette.

La porte de la maison s'ouvre comme par enchantement, sans qu'il ait été nécessaire de saisir le heurtoir de bronze, et un serviteur silencieux paraît.

Toujours sans un mot, le voyageur passe devant lui et s'éloigne dans un vestibule obscur, alors que résonnent, sur les dalles, ses pas fermes qui décroissent peu à peu.

\* \* \*

Au premier étage, une vaste chambre, brillamment éclairée, l'accueille. Somptueuse et sévère, elle est meublée d'ébène sculpté incrusté d'ivoire. Le temps a poli et glacé de reflets les

colonnes torsées, les fleurs et les animaux fantastiques qui jouent sur les hauts dossiers du lit et des sièges.

Don Rodrigo de Jordi y Palastrava rentre chez lui. Il arrive de Madrid. Rejetant sa cape et son chapeau, il apparaît en pleine lumière, et jamais noble silhouette ne s'accorda mieux au décor grave et fier de cette chambre. Ce n'est pas un vieillard : à peine a-t-il cinquante ans. Ses cheveux sont gris d'argent ; son visage, rasé, maigre, long et brun, au menton énergique fortement dessiné, exprime une volonté prodigieuse, presque brutale, et l'habitude de la domination. Pourtant, ses yeux au regard ordinairement profond et triste ont une expression de bonté intelligente. Pour le moment, ils brillent de satisfaction.

Ayant déposé son chapeau et sa cape, il sort de sa chambre sur la pointe des pieds et va écouter un instant à la porte d'une chambre voisine où repose sa femme, doña Gregoria.

Le silence est absolu. Alors, le voyageur, comme à regret de ne pouvoir communiquer tout de suite le motif de sa joie, murmure :

— A quoi bon la réveiller ! le jour n'est pas loin...

Et don Rodrigo rentre avec précaution dans sa chambre.

Le jour n'était pas loin et pourtant le soleil brillait déjà bien haut quand la maison se réveilla.

Une lumière splendide tombait sur le palais Jordi aux vieux murs couleur de rose desséchée. Ces murs nus, longs, hauts et crénelés,

sans autre ouverture sur la rue que la porte ronde et basse, se détachaient avec une netteté délicate sur le bleu indigo du ciel. Des armoiries ornaient le sommet de la porte. Un vaste jardin s'étendait derrière la maison. Par devant, deux piliers surmontés de lions pacifiques, sculptés dans la même pierre couleur de rose sèche, marquaient l'entrée sur la rue.

De l'extérieur, la maison paraissait secrète et sévère. Mais dès la porte franchie, dès que l'on avait traversé le large vestibule dallé où s'alignaient des bahuts et des sièges de vieux bois sculpté, un enchantement vous immobilisait.

Toutes les pièces, jalousement fermées du côté de la rue, s'ouvraient sur le *patio*, sorte de vaste cour centrale pavée d'une splendide mosaïque de marbre. Autour du *patio* courait une galerie à arcades soutenues par des colonnes de marbre. Un carré de ciel bleu inondait de soleil ce *patio*. Au centre, un large massif de géraniums pourpres entourait une vasque débordante d'où un élégant et frêle jet d'eau s'élançait et répandait la fraîcheur de son ruissellement.

Sous la galerie, les murs se couvraient d'émail ancien, bleu profond, travaillé d'arabesques. Et, au-dessus des galeries, de vastes terrasses tapissées de rosiers rouges laissaient crouler les pétales éclatants jusque sur la mosaïque de marbre qui pavait le *patio*.

Une longue et étroite voûte très sombre traversait de part en part le corps de bâtiment situé à l'ouest et conduisait dans un jardin enclos de hauts murs.

Jardin des *Mille et une Nuits* ! Il n'avait rien des parcs verts, aérés, aux larges avenues qui

entourent les maisons seigneuriales de France ; il évoquait plutôt les jardins d'Orient aux allées étroites, où les palmiers aux feuilles vernissées représentent les seuls arbres, mais où une profusion invraisemblable de fleurs formaient des parterres luxuriants aux tons violents et riches comme les tapis d'Arabie.

L'artiste d'autrefois qui avait dessiné ce jardin avait pavé les étroites allées de marbre rose. De ce même marbre, il avait fait des fontaines, des escaliers. — Il n'est pas rare de voir, dans cette partie de l'Espagne, le marbre employé avec cette prodigalité. Des montagnes entières sont des carrières de marbre, et on l'emploie comme la pierre.

Quelques marches roses descendaient vers le plus exquis, le plus nostalgique miroir d'eau où croissaient des nénuphars jaunes aux larges feuilles ruisselantes et sur lequel dansaient des essaims légers d'éphémères...

O les señoritas de jadis, ô les fraîches jeunes filles aux yeux tour à tour joyeux et rêveurs qui jouèrent, par les matins trop chauds des étés espagnols, auprès de ce frais bassin, où êtes-vous ? Où sont vos yeux tendres et brillants, et vos vivantes chevelures, profondes et noires, qui sentaient l'œillet et l'amande amère?...

... Vers dix heures, une servante, gracieuse fille aux courtes boucles brunes, traversa le patio et se dirigea vers l'oratoire de doña Gregoria, situé dans la partie de la maison la plus éloignée de la rue.

Elle entr'ouvrit une porte qui huina dans le grand silence. La jeune fille chuchota :

— Senora, don Rodrigo vous prie de vouloir bien le rejoindre dans le salon rouge.

Doña Gregoria, qui avait terminé ses orai-

sons, fit le signe de croix très compliqué des Espagnols, baisa ses doigts qui avaient tracé le signe sacré et se leva.

De taille moyenne, elle semblait petite tant elle était grosse. Ses traits, jadis beaux et fins, se trouvaient maintenant noyés dans un visage exagérément élargi où brillaient encore de magnifiques yeux noirs. Ses cheveux, à peine gris, étaient coiffés à la mode ancienne et couverts d'un voile léger. Une longue robe de soie noire cachait ses jambes vieillies et lentes.

Don Rodrigo, assis dans le salon rouge, se leva quand parut sa femme, et leurs regards à tous les deux s'éclairèrent. Il s'inclina et, d'un geste tendre, baisa la main encore fine et très blanche qu'elle lui tendait.

— Avez-vous fait bon voyage? Je vous attendais avec inquiétude, cette nuit. Êt je n'ai été rassurée qu'après avoir entendu la voiture s'arrêter et la porte de la maison se refermer sur vous.

— Vous ne dormiez pas? Moi qui craignais de vous réveiller... N'est-il rien arrivé de fâcheux durant ma courte absence?

— Absolument rien... Mais avez-vous vu le señor Fernandez?...

A ce moment, une porte du fond s'ouvrit, et dans le cadre lumineux se dessina une élégante et longue silhouette masculine.

Elle s'immobilisa sur le seuil :

— Bonjour, *madrecita*, bonjour, père. Suis-je indiscret? dit une voix jeune.

— Non, non. Entre, Ramon ; nous pouvons bien parler devant toi... Mais ce que j'ai à dire intéresse surtout ta cousine Carmen. Je l'ai fait chercher. Je pense qu'elle n'est pas sortie...

— Elle dort encore, sans doute. Elle n'est

jamais bien matinale, répondit Ramon avec un sourire à la fois jeune et grave.

C'était un très beau jeune homme de vingt-cinq ans. Il arrivait de France où il venait de terminer ses études de médecine. Très grand, très souple, il réalisait le type le plus pur de la beauté masculine espagnole.

Nul pays n'offre une plus belle jeunesse. Les corps sont élégants et magnifiques, les yeux brillent, les teints sont mats et frais ; sous la peau dorée, on sent courir un sang riche et pourpre. Mais les jeunes hommes de ce pays présentent deux types bien différents. Le type populaire, petit, robuste, aux épaules larges et carrées, aux lèvres fortes et rouges, et le type aristocratique : grand, svelte, souple, à la taille fine, aux épaules droites, regardant tout et tous de très haut, dédaigneux et grave. Tel était Ramon de Jordi, tel, jadis, devait être don Rodrigo, maintenant un peu raidi et durci par l'âge.

Chaque fois que les yeux du père se portaient sur le fils, ils éclataient d'orgueil et de tendresse.

Tous trois s'étaient assis. Don Rodrigo avait pris place auprès d'une petite table, doña Gregoria se reposait en un large fauteuil de velours, à sa droite, tandis qu'à sa gauche Ramon s'était emparé d'une chaise. Dans ce vaste salon meublé de velours rouge et de bois doré, au luxe trop solennel et trop lourd, ils avaient l'air de former un tribunal...

— Avez-vous vu le señor Fernandez? demanda de nouveau doña Gregoria.

— Je l'ai vu, répondit enfin son mari, et je suis satisfait du résultat de mon voyage. Il m'a présenté, comme il était entendu, Miguel

de Morina. Celui-ci m'a paru un homme honnête, loyal, un peu triste, peut-être, mais enfin un homme sûr, dont je ne serai pas honteux de me dire l'oncle.

— Enfin ! soupira doña Gregoria, nous allons donc la marier !...

— Mais, madrecita, je ne comprends pas pourquoi vous êtes si pressée de marier Carmen. N'est-elle pas heureuse ici ?

— Ta cousine est heureuse avec nous, je n'en doute pas. Nous l'aimons beaucoup, tu le sais bien ; mais c'est une responsabilité que de garder, auprès de soi, une jeune fille âgée déjà de vingt-sept ans... Je ne vois pas ici qui lui conviendrait...

— Quel âge a Miguel de Morina ? demanda Ramon en regardant son père.

— Trente-deux ans... J'ai été heureux quand notre ami, le señor Fernandez, m'a parlé de don Miguel... Je l'ai vu hier. Nous avons dîné tous les trois... Il parle peu, mais tout ce qu'il dit me paraît plein de bon sens... Il ne m'a pas caché son peu de fortune, mais Carmen est riche... D'ailleurs, il gagne fort honorablement sa vie depuis qu'il est ingénieur des mines de Biscaye.

— Je ne sais pas, dit Ramon, de quelle façon Carmen accueillera un fiancé qu'on est allé lui chercher si loin.

— Elle est fière, mais don Miguel est de bonne noblesse.

— Moins noble, pourtant, que Carmen de Bannilla...

— Il y a peu de gens, en Espagne, aussi nobles que Carmen, répondit sa mère.

Don Rodrigo se redressa avec orgueil :

— Nous-mêmes, qui comptons parmi les plus

vieilles familles de Biscaye, de celles qui ont fait trembler les rois quand ils attentaient à nos privilèges, nous sommes loin de Carmen, dont un aïeul s'apparentait à Ferdinand le Catholique, et qui tient, par sa mère, aux princes d'Aragon et de Sicile... Elle serait digne d'un trône!... Elle n'est d'ailleurs notre parente que par une alliance assez lointaine ; à vrai dire, nul lien réel de famille ne nous rattache à elle, vous le savez, et il a fallu que son père fût mon vieil et cher ami pour que j'accepte, à sa mort, une pareille tutelle...

Doña Gregoria eut un soupir...

... Un flot de paroles vives, de rires aigus s'entendit soudain, venant du patio ; des pas se rapprochèrent...

Tous les trois tournèrent les yeux vers la porte, et la noble descendante des rois de Castille, de Sicile et d'Aragon, fit son entrée sans cérémonies.

C'était une jeune fille incroyablement disgraciée : petite, le visage semé de taches rousses, les cheveux d'un brun décoloré. Des yeux extrêmement vifs, sureteurs, questionneurs, prodigieusement intelligents, plongeaient, hardis, dans les yeux de qui la regardait ou lui parlait.

Sans souci de la mode, elle était vêtue d'une ample robe de taffetas bleu, très large et très froncée, qui tombait jusqu'à terre et lui donnait l'allure d'un portrait de Zurbaran.

Elle s'avança jusqu'au milieu du salon et, regardant tour à tour don Rodrigo et sa femme, elle demanda brièvement :

— Pourquoi m'avez-vous fait appeler? J'avais encore sommeil... Et puis, que faites-vous là, tous les trois, assis solennellement?... Un conseil de famille?... Alors il s'agit de quelque chose d'ennuyeux... Je m'en vais, vous me raconterez cela au déjeuner...

Le visage de don Rodrigo exprima une irritation intense. Depuis vingt ans qu'il essayait de dominer l'orgueil et le caractère irréductible de la jeune fille, il n'avait pu lui imposer un ton respectueux. Il intimidait souvent son fils, mais jamais Carmen.

Elle tournait déjà les talons.

Doña Gregoria intervint :

— Voyons, mon enfant, viens t'asseoir un moment et écoute ton oncle avec plus de respect.

Carmen hésita, regarda l'affectueux visage de celle qui lui parlait, la seule qui eût su, jusqu'à présent, lui faire parfois entendre raison, puis, se résignant, s'assit sur une chaise.

— Dépêchez-vous, je n'ai pas encore donné à manger à mon perroquet...

De nouveau, don Rodrigo réprima un mouvement d'irritation, puis parla ainsi :

— Carmen, tu as vingt-sept ans, il n'est pas possible que tu n'aies pas déjà songé au mariage...

La jeune fille se laissa brusquement tomber de sa chaise :

— C'est pour me dire cela que vous m'avez réveillée?... Je m'en vais...

Cette fois, don Rodrigo se fâcha ; violent lui aussi, il toqua :

— Et moi, je t'ordonne de m'écouter...

L'irascible jeune fille toisa sans peur son oncle qui la dominait de sa haute taille. Elle se disposait à franchir la porte.

Doña Gregoria se leva lourdement, et le souffle coupé par l'effort :

— Voyons, ma chérie, tu me fais de la peine.

Carmen considéra le visage fatigué et trop pâle et vint se rasseoir.

Don Rodrigo, calmé, reprit :

— J'attends ici un jeune homme de Madrid. Il viendra lundi prochain et passera quelques jours avec nous. Il est de bonne famille, sympathique, honnête et droit... Bien entendu, nous ne voulons faire aucune pression sur toi, mais je serais heureux s'il pouvait te plaire et devenir ton mari...

Un éclat de rire strident, sarcastique, l'interrompit. Carmen s'écriait :

— Je devine qu'il est laid, balourd et pauvre comme un rat d'église... Sans cela, m'épouserait-il? Je vous connais, don Rodrigo, vous êtes trop loyal vous-même pour ne pas lui avoir dit que j'étais laide, n'est-ce pas? n'est-ce pas?...

Elle plongeait son regard aigu dans le sien. Gêné, il détourna la tête.

— Vous voyez bien!... Il sait que je suis affreuse... Il sait et il ne consent que parce que je suis riche!... Je refuse, vous entendez, je refuse!...

Elle éclata de nouveau de son rire acide et strident :

— Je ne veux pas, moi, de votre fiancé madrilène. Je suis aussi exigeante que la plus jolie fille et je n'épouserai qu'un beau jeune homme, le plus beau, le plus grand, le plus fier, le plus désintéressé, un jeune homme à la grâce royale... Celui-là seulement sera digne de moi... Ah!... Ah!... Ah!...

Ses éclats de rire devenaient douloureux.

— Songes-tu, mon enfant, dit avec douceur

doña Gregoria, que nous avons tous des devoirs dans la vie, et qu'il ne faut pas, pour une colère romanesque, oublier qu'une jeune fille ne doit pas vivre seulement pour elle-même. Elle doit envisager sérieusement la création d'un foyer...

— Elle doit aussi envisager, coupa don Rodrigo avec colère, qu'un homme de mon âge et de mon caractère ne s'est pas dérangé inutilement et n'est pas allé jusqu'à Madrid pour se faire berner et manquer de respect par une fille orgueilleuse et pétrie de caprices... Tu épouseras don Miguel de Morina parce que je te l'ordonne, et si tu refuses...

Carmen n'entendit pas les menaces qui suivirent ; elle s'en allait de toute la vitesse de ses petites jambes qu'enveloppait de frou-frous son ample jupe de soie à la mode de jadis...

Pendant tout ce dialogue, Ramon n'avait pas dit une parole. Il avait regardé Carmen d'un regard profond, d'un regard qui semblait chercher à déchiffrer une énigme. Elle avait sans cesse fui ce regard, évitant de porter ses yeux aigus sur les francs et beaux yeux du jeune homme.

Rêveusement, quelques minutes après, alors que son père et sa mère avaient déserté le salon, il s'approcha de la fenêtre. Sur une des terrasses qui dominaient le patio, Carmen, qui ne le voyait pas, immobile et debout, appuyait son ingrat petit visage contre le balcon de pierre. Des roses rouges, trop ouvertes, semaient sans bruit leurs pétales autour d'elle, et Ramon vit l'orgueilleuse fille, d'un pauvre geste étriqué et gauche, s'essuyer lentement les yeux.

## II

Trois heures.

Durango, tranquille, dort comme un lézard sous le soleil qui écrase les vieilles pierres sèches. On ne rencontre, dans la ville, qu'un abbé que suit son ombre courte. C'est l'heure silencieuse qui succède au repas tardif. Les portes sont hermétiquement closes sur les siestes, les jalousies baissées ; des chats sans queue, aplatis de chaleur, dorment dans l'ombre étroite des murs.

Carmen, dans sa chambre, est à demi étendue sur un lit de repos, mais elle ne dort pas, et sa rêverie semble concentrée et triste.

Toutes les jalousies du mirador sont fermées, mais le soleil filtre par les interstices et pénètre la soie épaisse et rose des rideaux ; cela crée une singulière lumière, une lumière amortie et magique de feu de Bengale ; elle enveloppe la jeune fille, qui paraît presque jolie dans le faible éclairage. Une abeille, entrée par une fente des rideaux, rôde, égarée, dans la chambre qu'elle emplît de bourdonnement et d'arabesques d'or.

Carmen songe :

« Oh ! *Valgame Dios, che calor!* Que faire en ce moment?... Je m'ennuie. Toute la maison dort... Sauf Ramon qui doit soigner quelque malade aux plaies couvertes de mouches... Il est bizarre depuis quelque temps... Il me semble

qu'il ne me regarde plus de la même façon... Oh ! *Santa Virgen!* être une belle jeune fille ! ou du moins une jeune fille comme les autres !... Mais si, hélas ! il me regarde de la même façon... A quoi vais-je songer ! Oh ! je le déteste ! je déteste tout le monde, et je suis méchante, je le sais, méchante pour tout le monde... sauf pour doña Gregoria, parce qu'elle est douce, malade, et que je l'aime...

« Pourquoi ce teint noiraud, ce nez trop long?... »

Carmen, prise d'une frénésie de chagrin, cache son visage dans un coussin et pleure silencieusement.

Oh ! la douleur de n'inspirer que de la pitié ! d'interpréter tous les sourires comme des sourires de politesse ou d'ironie, d'être forcée toujours de lever le visage pour parler à quiconque !... L'amère dérision de ne pouvoir s'habiller comme tout le monde sans s'imaginer provoquer des moqueries et des regards navrés !...

Orgueilleuse et sensible, elle souffre de sa laideur. Elle y pense trop, elle s'hypnotise sur cette idée. Lorsqu'elle aborde quelqu'un, la première chose qu'elle cherche dans les yeux, c'est l'impression produite par son aspect, et cet état d'esprit crée entre elle et ceux à qui elle parle une gêne insupportable. Aucune confiance ne peut naître ainsi. On oublierait plus vite sa laideur si elle y pensait moins elle-même et abordait toutes les rencontres de la vie avec plus de simplicité.

Elle vit le plus qu'elle peut solitaire, fuit les jeunes filles et surtout les jeunes gens du voisinage. Elle pense que nul d'entre eux ne pourra jamais la prendre au sérieux. Qui donc l'aime-

rait, alors qu'il y a tant d'adorables visages dans la brillante Espagne?

A des crises de chagrin intense succèdent des moments découragés et des fureurs contre tout le genre humain. Elle éprouve alors le besoin de blesser, de faire de la peine...

Est-elle réellement méchante?

Tous ceux qu'elle voit heureux et gais la trouvent sarcastique et hérissée de pointes. Elle a un esprit diabolique et s'en sert de telle sorte qu'elle inspire une vraie terreur. Les jeunes filles qui devraient être ses amies la craignent comme le scorpion. Aucun ridicule ne lui échappe et elle le souligne de son éclat de rire un peu grinçant et bref.

Celles qui sont jolies surtout, elle les considère comme des ennemies. La beauté des autres lui est une injure personnelle. Elle voudrait griffer et mordre les joues rondes et fraîches.

Un jour qu'avec d'autres jeunes filles elle se rendait en auto à un garden-party auquel elles étaient invitées, elles eurent le caprice, en passant auprès d'un ruisseau qui coulait très frais sur ses cailloux, de se déchausser pour marcher dans l'eau claire. Sans qu'on s'en aperçût, Carmen s'empara d'un élégant soulier appartenant à la jolie Pilar Etcheverria. La taille gracieuse de Pilar émerveillait tout le monde. Carmen, entre deux grosses pierres, s'amusa à casser le haut talon et rit aux larmes en voyant la pauvre Pilar boiter pour regagner péniblement la voiture.

Pourtant, il faut bien avouer qu'elle n'est jamais méchante avec ceux qui souffrent, qui sont malades ou pauvres. Elle est extrêmement généreuse à l'égard de tous les mendiants, elle soigne les enfants du voisinage. Un jour, Ramon

la surprit sanglotante au chevet d'un pauvre petit, au visage de cire transparente, qu'elle n'avait pu arracher à la mort.

Pour parler aux malheureux, elle a un sourire et une douceur insoupçonnés de son entourage. Elle est alors capable d'une délicatesse dans la bonté, qui frapperait de stupeur bien des gens.

Elle est ainsi parvenue à exercer une véritable domination sur presque tout le pays qui l'entoure. Pour des raisons différentes, nul ne songe à se moquer de la pauvre Carmen quand elle passe, redressée d'orgueil et froufroulante dans sa robe à l'ancienne mode. Les uns craignent son esprit piquant et ses mauvais tours ; les autres, les malheureux qu'elle aime et qu'elle couvre de bienfaits, ne la voient pas laide. Quoi de plus beau que le visage qui vient nous guérir de nos peines ? Ceux-là lui vouent une admiration aveugle.

Carmen songe vaguement dans sa chambre à la lumière amortie où pénètre le parfum des roses de la terrasse, et où l'abeille bourdonne toujours.

Comme toute bonne Espagnole, Carmen a une dévotion grande envers la Vierge qu'elle associe étroitement à tous les faits de sa vie amère et triste.

Dans un coin de sa chambre, un petit autel est dressé. Il est en vieux bois, travaillé, sculpté et doré à la manière d'un retable du xvii<sup>e</sup> siècle espagnol ; des pampres entourent les colonnes torsées. Une vierge ancienne y est placée.

Elle touche Carmen à cause de son fin visage douloureux. Elle est vêtue d'une robe de brocard d'argent et d'un manteau en velours noir. Jadis, une arrière-grand'tante de la jeune fille

a cousu ces vêtements de ses blanches et nobles mains. Elle l'a parée naïvement, comme on le fait là-bas, de bijoux d'or et de pierres précieuses.

Carmen se lève d'un bond léger et va s'agenouiller sur le prie-Dieu placé devant la Vierge. Elle prononce une prière passionnée tandis qu'elle crispe ses mains jointes :

— *O Madre mia!... Estrella hermosa!* ayez pitié de la plus malheureuse de vos enfants. Touchez mon épaule de votre chère main et je grandirai ; touchez mon front et mon visage deviendra un éclatant miroir de la beauté divine ! *O Madre de mi corazon!*... Enlevez toute l'amertume qui se développe en moi, tuez tous les serpents qui vont faire mourir l'âme généreuse que votre Fils m'avait donnée !...

Un peu pacifiée par cette prière, elle se lève. Sur les terrasses, les roses rouges continuent de fleurir et de s'écrouler, tandis qu'en bas le jet d'eau s'élève au soleil dans sa vasque blanche, qui déborde d'une eau scintillante au milieu de l'éclatant massif de géraniums.

\*  
\* \*

Du dehors, elle entendit trois coups de klakson régulièrement espacés... Un signal. Carmen prêta l'oreille.

Les trois coups se répétèrent. Elle comprit. C'était Ramon qui devait la conduire à Amorebieta, petite ville voisine, où une parente attendait sa visite.

Carmen ne craignait pas de conduire elle-même sa propre voiture. Elle passait des jours entiers sur les routes, tenant le volant de ses

petites mains fermes, mais elle était sujette à des accès de paresse, et souvent profitait de la complaisance de Ramon.

Elle ne mit pas de chapeau, malgré le soleil. — Dans la campagne espagnole, la tradition ne veut pas qu'une femme, si grande dame soit-elle, se coiffe d'un chapeau, ornement réservé à la grande ville. — Carmen prit seulement une sorte d'ombrelle japonaise et, vêtue de sa robe bleue, froncée comme une crinoline et trop longue, elle monta en voiture.

La route de Durango à Amorebietta sinue dans une longue vallée, longeant tantôt des champs de maïs, tantôt des bois de chênes aux arbres petits, rabougris et espacés qui font une ombre légère et douce. Les maisons, dans la campagne, dormaient, écrasées de chaleur. Pas un animal dans les pâturages desséchés, pas un homme dans les champs. L'auto roulait vite, et l'air qui s'engouffrait à l'intérieur brûlait, poussiéreux comme un vent du désert.

Les jeunes gens ne se parlaient pas ; tous deux étaient trop occupés par leurs pensées. La jeunesse, qui est naturellement bavarde, sait pourtant se taire plus qu'on ne le croit. Que dire lorsque tant de sentiments informulés évoluent, dont on ne sait pas soi-même ce qu'ils sont ni ce qu'ils deviendront ?

Ils arrivèrent près d'Amorebietta. L'auto, qui avait ralenti, longeait un bouquet de bois où la lumière était tamisée et tendre.

Carmen, tout à coup, bondit :

— Arrête, arrête, Ramon !...

Étonné, il stoppa.

Sans explication, Carmen ouvrit rapidement la portière et se précipita à l'angle du petit bois qui vient finir près de la route.

Une jeune fille était assise là. Elle pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. De sa main droite tendue, elle tenait par la queue une malheureuse souris vivante qu'elle s'amusait à faire tourner par un mouvement de moulinet — jeu familier aux enfants espagnols.

Carmen lui cria, son petit visage cramoisi de fureur et de chaleur :

— Veux-tu laisser cette bête !... Tu n'as pas honte?...

Étonnée, la jeune fille lâcha docilement la queue de la souris qui, après deux ou trois tours sur elle-même, disparut dans le bois.

On ne résistait pas facilement à l'impérieuse jeune fille.

Carmen, calmée par cette obéissance immédiate, songea à regarder le visage de celle à qui elle avait donné cet ordre. Elle vit les yeux noirs, lumineux et doux de l'inconnue, largement ouverts sur elle, un ovale de madone, un teint bruni et rose...

— Horrible fille ! horrible fille !... grinçante-elle.

Et elle s'enfuit vers la voiture où le jeune homme l'attendait.



Ramon salua la vieille dame chez qui il laissait Carmen pour quelques heures et prit congé. Sa voiture, qu'il avait placée à l'ombre étroite d'un mur, reprit la route ensoleillée qui se dirigeait vers Bilbao où l'attendait un de ses amis.

Sa jeunesse grave semblait un peu plus songeuse que d'habitude.

« Pauvre Carmen ! pensait-il. Quelle tristesse

de la sentir si amère, si chagrine malgré ses éclats de rire qui bravent !... »

Il pense à leur enfance commune. Elle avait trois ans de plus que lui, et depuis l'âge de cinq ans vivait dans la maison de don Rodrigo. Ils avaient joué ensemble durant toute leur enfance. Ses études, il les avait faites dans un collège de Bilbao, d'où il revenait tous les soirs à la maison paternelle. Il ne l'avait quittée vraiment que durant ses études de médecine, qu'il avait faites en France et qu'il venait de terminer.

Revenu depuis quelques mois à Durango, il avait retrouvé Carmen presque avec la même joie qu'il avait revu son père et sa mère.

Sa laideur ? Elle ne l'avait pas choqué ; depuis trop longtemps il s'était familiarisé avec elle.

Mais, depuis son retour, il constatait un changement dans l'attitude de la jeune fille à son égard. Elle riait trop en sa présence, ou bien, sans transition, paraissait presque timide. Leurs relations ne gardaient plus le naturel d'autrefois, et Ramon devinait qu'un autre sentiment que l'affection fraternelle ou l'amitié commençait à s'éveiller en elle.

Mais il avait beau s'interroger. Si sa tendresse pour Carmen demeurait profonde et vive, il ne trouvait pas en son cœur cet amour d'une autre espèce qu'elle éprouvait pour lui et qui l'eût conduit à vouloir l'épouser.

« Pauvre Carmen ! se répéta-t-il, pauvre âme vaillante et tendre, dévouée jusqu'à la mort pour ceux qu'elle aime, irritable parce qu'elle a du chagrin... Ces projets de mariage la révoltent !... *Santa Virgen* ! ayez pitié des filles au cœur noble et pur que la laideur isole !... »

Le soleil brûlait toujours. L'auto suivait une

route au sable scintillant qui serpentait toute en virages au fond de vallées capricieuses. Elle passait et cornait sans rien éveiller dans les maisons appesanties sur leurs lourds piliers basques qui soutenaient un premier étage surplombant le rez-de-chaussée en retrait.

Ramon, mollement appuyé contre les coussins, semblait tenir à peine le volant de ses mains brunes et fines, mais au moment nécessaire, sans ralentir, la voiture, solidement menée, sans effort apparent, prenait l'angle qu'il fallait, croisait, dépassait, sans que le regard du jeune homme eût seulement paru s'animer.

Le beau Ramon songeait.

Sous ses airs nonchalants et hautains, il avait une âme chevaleresque et cachait un cœur sensible à la pitié, délicat, passionné, enthousiaste. D'une impulsivité imprudente et charmante, généreux comme on sait l'être chez cette race qui sacrifia jadis des générations pour délivrer la chrétienté des Maures, il aimait toute grandeur morale, tout ce qui dépassait la moyenne humaine.

Dès son enfance, il avait manifesté une haine instinctive pour la bassesse et la lâcheté. Indolent, comme toute sa race encore, il avait des réveils, des élans de bravoure durant lesquels ses yeux brillaient d'un feu pur, ses solides petites mains se durcissaient comme de précieux petits étaux sur ce qu'il fallait maintenir ou protéger.

Un jour — il avait alors six ans à peine — une jeune fille, taquine et cruelle, en visite chez ses parents, s'était amusée à lui serrer le poignet. Elle voyait, bien qu'elle augmentât sa pression, le visage de l'enfant demeurer impassible. Trop taquine vraiment, elle en arriva à

serrer avec une véritable cruauté. La figure du petit Ramon demeurait toujours immobile. Alors elle rejeta la main enfantine en disant :

— Comme il est dur, ce petit !

Mais lui, le visage soudain tendu, les yeux brûlants, les dents serrées, répondit :

— *Duro, no ; valiente, si!...*

Dur, non ; vaillant, oui!... C'était la définition même de sa nature qu'il donnait ainsi sans s'en douter...

Pourtant, Ramon, malgré son élévation morale, son dédain de toute mesquinerie, ne donnait pas sa mesure. On pouvait lui reprocher une trop grande mollesse, mollesse développée encore par la vie trop facile que sa fortune et sa situation lui permettaient. Très intelligent, il avait fait de bonnes études, mais par à-coups : des périodes de paresse succédant à des frénésies de travail. Maintenant, docteur en médecine, il ne songeait pas à tirer profit de sa science. Il se tenait au courant de toutes les nouveautés médicales, lisait beaucoup, mais ne soignait guère, que parfois les petites gens de Durango, par charité, quand ils étaient trop pauvres pour payer un autre médecin. Mais alors, il était capable de passer des nuits au chevet d'un malade et mettait une véritable passion à rallumer la vie en lui...

Le pays que traversait l'automobile perdait peu à peu de sa splendide nudité. A mesure qu'elle approchait de Bilbao, les profonds déserts de terre rouge et de fougères, les pentes rocheuses se raréfiaient. Des champs de maïs se succédaient des deux côtés de la route. Les maisons apparaissaient plus nombreuses ; de pauvres petites maisons en bois dont le large toit,

qui dépassait de beaucoup la façade, abritait un grenier surplombant, soutenu par des troncs d'arbres à peine équarris.

Déjà la voiture traversait les faubourgs de Bilbao, faubourgs lépreux et gris, aux vieilles maisons misérables et mal entretenues, où du linge, éclatant de blancheur, sèche éternellement aux fenêtres. Rapidement, elle gagna les beaux quartiers du centre.

Devant une des maisons du Campo Volantin, Ramon stoppa. Là demeurait son ami, Pablo Zuria. Le rideau d'une des fenêtres du premier étage s'agita sans que Ramon y prit garde.

Lorsqu'il pénétra dans le salon où l'attendait son ami, un tourbillon de musique, de paroles, de rires l'accueillit. Tout un groupe de jeunes gens et de jeunes filles se trouvait réuni, dansait et menait grand tapage. Il y avait là Luis Cristobal, Jorge Itzirragui ; des jeunes filles en claires robes d'été : Pilar Doria, Consuelo Mariglia, Margarita Estiro.

Une minuscule silhouette, de rouge vêtue, barra tout à coup le chemin au nouvel arrivant. Elle s'agitait avec une telle vivacité que l'on n'apercevait, tout d'abord, que les jeux d'ombre et de lumière de sa robe éclatante. Quand elle parvint à s'immobiliser, on vit enfin son visage : un pauvre visage fané qui n'était plus celui d'une jeune fille. Peut-être, vingt ans plus tôt, avait-il été gracieux, mais il ne lui restait de beaux que d'immenses yeux noirs, joyeux et jeunes encore.

C'était la *tia* Pepa, la tante de Pablo.

Bonne et dévouée, elle l'avait élevé avec affection, ainsi que sa sœur Rosita, après la mort de leur mère. Elle était alors venue s'installer dans la maison de son frère, Pedro Zuria, lequel, tou-

jours pris par ses affaires, se reposa avec tranquillité sur elle du soin de leur éducation.

Mais, très sérieuse et pleine de bon sens lorsqu'il s'agissait de soigner des enfants, elle avait pourtant des traits de caractère infiniment puérils. Elle s'habillait et s'amusait comme une jeune fille, minaudait, ne s'apercevait pas que les années passaient sur elle. Sentimentale avec candeur, elle attendait toujours un prince charmant et gardait, sur ce point, la mentalité d'une adolescente.

En accueillant le beau Ramon, elle rougit de plaisir et fut pleine d'une confusion heureuse.

Déjà elle se précipitait pour lui offrir des boissons glacées :

— Oh ! comme vous avez dû avoir chaud sur la route ! Je vais vous préparer une orangeade au kirsch, que je réserve à mes meilleurs amis.

Toute la troupe se mit à crier :

— Je veux une orangeade au kirsch !

— Vous en aurez tous, mais après lui, après lui !...

Un phonographe jouait dans un coin, et les jeunes gens reprenaient déjà leurs danses, que l'arrivée de Ramon avait interrompues.

Celui-ci, contournant les couples en mouvement, se dirigea vers une jeune fille qui, d'un angle du salon, venait à sa rencontre en souriant :

— Bonjour, Ramon !... Pourquoi Carmen n'est-elle pas venue ?

— Je pense que vous avez reçu le mot d'excuse... La tante d'Amorebietta est malade et elle avait le devoir d'aller auprès d'elle...

Rosita, la sœur de Pablo, était adorablement jolie. Son teint ambré, ses lèvres rouges, ses yeux longs et rieurs attiraient l'attention par-

tout où elle passait. Ces beaux yeux se posèrent un instant sur ceux du jeune homme avec tendresse. Il lui demanda, souriant lui aussi :

— Voulez-vous danser ?

Elle prit la main qu'il lui tendait et, sans parler davantage, ils imitèrent leurs compagnons.

Les yeux de Ramon se faisaient caressants en se posant sur le visage ou la chevelure de Rosita. Depuis longtemps ils se connaissaient et se voyaient fréquemment. Elle était jolie, intelligente, fière et riche ; de nombreux prétendants l'avaient déjà demandée en mariage, bien qu'elle n'eût que vingt ans, mais elle les avait tous repoussés, semblant attendre quelqu'un qui ne se décidait pas.

Persone n'ignorait sa préférence pour Ramon, et Pablo eût été fort satisfait de lui voir épouser son ami. Mais rien, ni dans les paroles, ni dans la conduite de Ramon ne le posait en prétendant. Il dansait volontiers avec elle, pourtant ; dans les réunions mondaines où ils se rencontraient, ils se trouvaient toujours rapprochés, comme par hasard ; ils étaient toujours du même avis et semblaient avoir les mêmes goûts.

Peut-être avait-il besoin de s'interroger encore quelque peu pour être sûr de lui-même. Mais, à beaucoup, leur entente semblait un bel amour près d'éclorre, que le premier soleil allait faire s'épanouir...

Le phonographe jouait un air lent et tendre, les pigeons de la plaza frôlaient les fenêtres et se posaient sur la pierre des balcons. L'air chaud sentait bon l'abricot sucré et le jasmin.

Dans le salon, tout le groupe des jeunes gens et des jeunes filles plaisantait, fredonnait, riait de ce merveilleux et grand rire de la jeunesse auquel le moindre enfantillage suffit.

La tia Pepa jetait de loin des regards languoureux sur Ramon, qui avait cessé de danser et regardait silencieusement les pigeons ouvrir et refermer leurs ailes de soie blanche...

Rosita, de son côté, tout en dansant avec un autre jeune homme, regardait Ramon et s'étonnait de sa distraction inhabituelle. Pourquoi paraissait-il aussi mélancolique?...

Une peine mystérieuse s'était glissée dans son âme et l'attristait, le rendait moins sensible au charme de son amie... Tandis qu'il regardait vaguement évoluer les pigeons blancs dans l'air pur, il ne pouvait distraire sa pensée de la pauvre petite naine au visage ingrat qu'il avait vue, parmi les roses rouges effeuillées, s'essuyer en cachette les yeux, d'un geste gauche et fier.

### III

— Don Miguel arrive demain, dit brusquement don Rodrigo, les sourcils froncés, en regardant Carmen d'un air menaçant.

Le déjeuner finissait dans la longue et obscure salle à manger aux solives basses, sculptées et peintes. De splendides fruits d'Andalousie demeuraient encore sur la table et parfumaient la salle, des pêches vermillonnées et plus grosses que des oranges, des raisins aux grains d'or transparent.

Carmen affecta de n'avoir pas entendu. Elle

tapotait légèrement des doigts la nappe, attendant que doña Gregoria donnât le signal de quitter la salle à manger.

— Don Miguel arrive demain, insista son mari.

Et, tourné vers Carmen :

— J'entends qu'il soit reçu ici avec tous les égards qui lui sont dûs... Il ne s'agit pas d'agir en petite fille capricieuse...

A son grand étonnement, Carmen ne protesta pas. A vrai dire, elle n'acquiesça pas non plus. Elle regarda son oncle avec indifférence et, comme doña Gregoria venait de se lever, elle s'approcha d'elle pour rajuster avec complaisance son écharpe qui glissait.

Le devoir d'hospitalité est un des devoirs les plus sacrés de l'aristocratie espagnole. Tout invité est considéré comme un hôte royal à qui il faut donner tout le confort et toute la joie possibles. Un homme d'une certaine caste se croirait déshonoré s'il ne mettait pas sa maison entière à la disposition de son invité.

Le plus bel appartement fut préparé et garni du linge le plus fin et le plus brodé. A la stupeur inquiète de don Rodrigo, Carmen elle-même, sans que personne ne le lui eût commandé, s'en alla cueillir des roses rouges dans le patio pour en garnir un vase ancien qui décorait une console.

S'était-elle donc si vite rangée aux suggestions de son tuteur, consentait-elle donc tout de suite et sans plus de lutte à accueillir le prétendant qu'on lui annonçait? Cela ressemblait bien peu à son caractère orgueilleux et tenace, qui se butait, qui jamais ne voulait céder.

Elle aida, sans discussion, doña Gregoria à ordonner le repas de bienvenue, consentit à ou-

vrir elle-même les armoires et les coffres où le précieux linge de table brodé d'or et de soie écarlate dormait, tout parfumé de menthe et de basilic.

Elle faisait tout cela d'un air calme et sage qui ne lui était pas habituel. Elle trottait par la maison, affairée, sans chanter ses chansons aiguës qui sonnaient, à l'accoutumée, comme des bravades, sans ses éclats de rire acides, mais sans tristesse ni révolte apparentes.

Fière des nobles traditions de sa famille, prenait-elle donc tellement au sérieux le devoir d'hospitalité? Certes!... mais au fond de son regard, il y avait quelque chose de résolu et d'imperceptiblement ironique qui n'était pas sans inquiéter don Rodrigo, peu habitué à voir obéir ainsi son irascible nièce.

Ramon, toujours grave et indolent, ne semblait rien voir, il entraît, sortait, jetait un coup d'œil indifférent sur le va-et-vient des domestiques et les préparatifs.

Le lendemain soir, l'heure arriva de recevoir don Miguel. Il avait écrit : « Vers sept heures, je serai là. » Il devait venir par la route.

Il faisait un temps splendide. Le petit jardin oriental, resserré entre ses murailles derrière la maison, distillait d'intenses parfums de jasmin ; la campagne toute proche envoyait par larges effluves l'odeur de la menthe sauvage, et les roses rouges du patio, surchauffées par le soleil, s'épanouissaient, tombaient, embaumaient.

À sept heures moins cinq, toute la famille attendait dans le salon rouge aux boiseries sévères ; toute la famille, sauf Carmen qui n'était pas encore descendue.

Don Rodrigo jetait des regards, qu'il voulait froids et sévères, vers la porte par laquelle elle

devait entrer, mais, inquiet, au fond de lui-même, il se demandait : « Quelle invention nous réserve-t-elle encore ? »

Il n'eut pas à attendre longtemps. Une minute avant sept heures, Carmen fit son entrée. A petits pas, sur les mosaïques en bois des files qui formaient le parquet du salon, elle s'avança, parée comme devait l'être une fiancée des grands siècles.

Elle avait revêtu une robe qui eût semblé parfaitement excentrique sur une autre jeune fille, mais qui, choisie fort intelligemment, faisait oublier sa petite taille et son visage ingrat. Toute entière de lamé d'or, collant au buste et la jupe longue et très froncée, ses scintillements jetaient, sur le visage de la jeune fille, des lueurs qui fardaient son teint foncé. Hautaine et grave, elle s'avançait, solennelle comme une infante.

Il semblait qu'elle eût sur elle tous les bijoux de ses aïeules ; bijoux lourds et riches parmi lesquels toutes les modes se trouvaient représentées. Un collier d'or large comme la main et très long lui descendait jusqu'à la taille où se trouvait une boucle de ceinture scintillante de diamants et d'émeraudes. Des émeraudes encore brillaient à ses oreilles et en rivière autour de son cou. Un peigne d'or dans ses cheveux maintenait sur le côté une rose soufre cueillie toute fraîche dans le jardin. Sa main droite tenait un éventail aux branches d'or ciselé.

Tous parurent surpris de ce costume de princesse de légende, si étranger à la mode, mais qui seyait si bien à l'originale laideur de la jeune fille.

Personne ne dit un mot. D'ailleurs, la corne d'une automobile retentissait. On devina, au

bruit, qu'une voiture venait se ranger devant la porte, qu'elle s'arrêtait...

« Il doit être affreux, lourd et sot », avait pensé Carmen, et tandis que les pas mêlés du serviteur et de don Miguel se rapprochaient dans le vestibule, puis dans l'escalier, l'œil inquiet de doña Gregoria voyait se lever une ironie cruelle dans le regard de la jeune fille.

Don Miguel parut sur le seuil du salon...

Grand, élégant, le visage régulier, de beaux yeux sombres et tristes, il salua avec aisance doña Gregoria et son hôte, s'inclina devant Carmen sans que son visage laissât deviner quelle impression pouvait produire sur lui la bizarre petite infante qui répondait cérémonieusement à son salut, puis il répondit avec une simplicité courtoise et un peu distante aux paroles de bienvenue qu'on lui adressait.

L'ironie, dans les yeux de Carmen, s'était éteinte. Elle tournait et retournait nerveusement dans ses mains l'éventail fermé aux branches d'or. Don Miguel, avec son visage sérieux et fier, son élégance de bon aloi, n'était pas un de ces prétendants dont se moquent les jeunes filles. Que venait-il donc faire ici? Pourquoi n'était-il pas ridicule?

Elle restait interdite et, pour dissimuler sa surprise, fermait davantage sa physionomie, se redressait de toute sa petite taille, prenait l'air de plus en plus hautain.

« Pourquoi, pensait-elle, mais pourquoi veut-il m'épouser?... Il ne manque pas de riches héritières à Madrid qui, sans doute, ne le dédaigneraient pas... Pourquoi vient-il au fond de la Biscaye chercher un pauvre laideron comme moi?... Pourquoi?... Pourquoi?... »

Elle ne pouvait trouver de réponse à cette

question et l'ironie toute prête en elle pour accueillir le prétendant gauche et lourd qu'elle avait imaginé se transformait peu à peu en colère.

Elle lui en voulait de mettre ses déductions en déroute. Très obscurément, elle en voulait encore au jeune homme, dont l'aspect ne lui semblait pas méprisable, d'être, croyait-elle, intéressé, cupide et vil.

Un assez long moment de causerie précéda le dîner qui, en Espagne, ne se prend guère avant neuf heures du soir. Carmen ne parlait guère. Quand on lui adressait la parole, elle répondait poliment, brièvement, et semblait se replonger dans ses rêves.

— Quelle comédie joue-t-elle? se demandait don Rodrigue.

Sa femme, plus indulgente, se réjouissait de la voir si raisonnable.

Le nouveau venu, lorsqu'il parlait, se tournait volontiers vers Carmen. Il n'affectait pas de ces airs empressés qui affichent le désir de plaire et d'être agréé, mais sa voix, en s'adressant à elle, baissait de ton, devenait plus profonde et prenait une douceur grave.

Involontairement, et bien qu'elle pensât être tout à fait indifférente à son opinion, elle scrutait sa physionomie, comme elle le faisait toujours avec les inconnus pour savoir l'impression qu'elle produisait; mais, lorsqu'il posait ses regards sur elle, il ne semblait pas regarder sa taille ni ses traits; il regardait ses yeux, cherchant les pensées, les sentiments qu'ils exprimaient: l'âme...

Et cette remarque qu'elle fit, par un détour assez incompréhensible, au lieu d'éveiller sa sympathie, accrut son irritation.

Tandis que ses parents commençaient à se rassurer, Ramon était le seul à surprendre le frémissement involontaire des petites mains chargées de bagues et la lucur mouillée et fugace d'un regard triste, vite durci.

Le dîner fut brillant. La conversation, inévitablement banale au début entre gens qui se connaissaient si peu, devint plus vive, s'éleva. Miguel parlait peu, comme l'avait remarqué don Rodrigo, mais lorsqu'un sujet l'intéressait, il s'animait, exprimait sa pensée en raccourcis frappants, en formules élégantes et justes. Avec une simplicité qui en doublait le prix, il montra une vaste culture, un esprit net et sérieux.

Il ne riait pas beaucoup, ne plaisantait guère. Lorsque dans le récit de l'un d'eux passait un trait piquant, il avait un sourire vite réprimé et ses yeux reprenaient leur gravité triste.

Ces yeux continuaient à se poser de temps à autre sur ceux de Carmen, mais alors ils ne souriaient pas, et Carmen croyait y trouver la même interrogation qu'il aurait pu lire dans les siens si elle ne s'était masquée d'une courtoisie indifférente.

Elle avait d'ailleurs renoncé à son attitude silencieuse du début. Elle parlait, elle riait, elle faisait scintiller son esprit, qu'elle avait très fin, donnait la réplique à don Miguel avec une amabilité inattendue, et lui révélait, sinon une culture égale à la sienne, du moins une intelligence vaste, prompte, une réflexion et une lecture plus étendues qu'on ne l'aurait cru.

Après le dîner, on passa au salon pour prendre le café et les liqueurs.

Carmen, avec une apparente gaieté et ses habituels petits rires aigus, s'acquitta volontiers

de tous les menus devoirs qui incombent aux jeunes filles bien élevées.

Don Rodrigo sentait se dissiper ses craintes et regrettait déjà ses sévérités ; doña Gregoria regardait avec tendresse cette pauvre petite que le bonheur allait rendre plus douce et plus aimante.

Pour Ramon, son regard conservait la nuance d'inquiétude qu'il avait au début. Cette amabilité souriante de Carmen ne lui semblait pas bien naturelle. Chaque fois que ses yeux rencontraient les siens, il y devinait une détresse vaillamment dominée et masquée, quelque chose comme une menace aussi, et dans son cœur fraternel il s'alarmait.

Cet amour qu'il sentait en Carmen, qu'elle croyait si bien caché et que lui révélait inconsciemment ses regards, ses attitudes, ses silences même, le touchait profondément et lui créait un affreux remords. Il avait l'esprit trop haut, trop exempt de fatuité pour en sentir la flatterie, et, en toute conscience, il pouvait se rendre témoignage qu'il n'avait rien fait pour le susciter. Il se le reprochait cependant par un scrupule généreux, se sentait vaguement coupable et responsable. En voyant souffrir à cause de lui cette jeune fille qu'il n'aimait pas d'amour, il était envahi par une pitié inquiète, immense, infinie...

Tournant légère et vive dans sa robe brillante, Carmen s'approcha d'une fenêtre ouverte sur le patio nocturne.

— Comme l'air est délicieux dehors !... Pour-

quoi n'irions-nous pas voir danser les jeunes filles sur la place?...

Ces mots mirent fin à une conversation sur les charmes comparés de la poésie espagnole et de la poésie sud-américaine.

Don Rodrigo interrogea sa femme du regard.

— Mais oui, répondit-elle à cette question muette, vous devriez sortir... Pour moi, vous m'excuserez, je suis trop fatiguée, je vais passer dans mon oratoire, puis il sera temps de me reposer...

Elle voyait dans cette proposition de Carmen un désir assez légitime de s'entretenir avec celui qui allait devenir son fiancé.

— Il fera plus frais dehors qu'ici, ajouta la jeune fille, et le guitariste Carlito doit jouer ce soir. Je suis sûre qu'il doit y avoir beaucoup de monde sur la place...

Don Rodrigo acquiesça, et tout le groupe, sauf doña Gregoria, sortit de la maison.

La nuit fraîche et bleue les accueillit. La lune se levait et les étroites rues médiévales sortaient mystérieusement de leur obscurité transparente. Les clochers et les tours des couvents se découpaient au-dessus de la ville avec une netteté d'eau-forte, et les montagnes toutes proches élevaient jusqu'au ciel leurs masses noires.

Par-dessus les murs de tous les jardins, des parfums de roses, de jasmins, exaspérés par la chaleur du jour, montaient, se mêlaient, envahissaient les chemins. La robe d'or de Carmen semblait lumineuse en passant dans les larges nappes ruisselantes de lune. Les rayons allumaient parfois les émeraudes et les diamants qui la couvraient. Dans les zones obscures, elle semblait pâle et transparente, irréelle comme un très léger fantôme. Enveloppée ainsi de nuit

claire et de rêve, elle eût semblé charmante à un poète.

Personne ne dormait par cette nuit si belle, et de tous les balcons et les miradors tombaient des rires légers, des accords de guitare et de mandoline...

Miguel marchait en silence auprès de Carmen, don Rodrigo et Ramon suivaient à quelques pas.

A mesure qu'ils approchaient de la place centrale, le mystère des rues baignées de lune s'évaporaient. Il y avait, en effet, beaucoup de monde sur cette place éclairée de bombillas électriques. Au centre, autour d'un orchestre de guitares et de tambourins basques, des jeunes gens et des jeunes filles dansaient les danses nationales : la jota, la habanera, l'arin-arin que n'ont jamais remplacées les danses en vogue de l'autre côté des Pyrénées.

Rien de vulgaire dans cette foule qui ne s'interpellait pas, qui ne poussait aucun cri discordant, qui ne se bousculait pas. Les rires sonnaient frais et charmants, et l'ensemble de la scène, les lumières, la musique, s'atténuait, s'amenuisait à cause de l'écrasant cirque des montagnes obscures qui l'encadraient sous les étoiles et la dominaient de très près...

Ébloui par les lumières électriques un peu brutales, don Rodrigo heurta une silhouette au passage.

Il se retourna pour s'excuser.

— Ah ! c'est vous, Ruy !...

Il reconnaissait un vieil ami. Durant quelques minutes, ils s'arrêtèrent et causèrent.

Pendant qu'ils parlaient, Carmen se retourna vers Miguel et lui fit un signe d'appel impérieux :

— Venez !...

Depuis qu'ils étaient sortis de la maison, elle avait gardé le silence, et le jeune homme la suivit un peu étonné.

Elle l'entraîna à l'écart dans une courte rue qui s'éloignait de la place et continuait en étroite venelle dans la campagne toute proche, entre deux champs de maïs.

Ils franchirent ainsi, en quelques minutes, une distance suffisante pour se trouver dans une solitude complète où ne leur arrivaient plus que de loin les échos du bal. Il la suivit, de plus en plus surpris.

Le clair de lune s'étendait sur de grands maïs mûrs dont les hampes serrées s'élevaient plus haut que la taille d'un homme. Une brise tiède et molle s'élevait et inclinait légèrement leurs longues feuilles sèches et leurs épis barbus qui s'entre-choquaient avec un bruit de papier froissé. Leur odeur de pâtisserie chaude se mêlait à l'odeur des menthes qui foisonnaient là-bas, sur le bord des landes pierreuses et au pied des coteaux solitaires...

Brusquement, Carmen s'arrêta...

Sa physionomie avait perdu toute son amabilité souriante. Elle redressa sa petite taille pour regarder le jeune homme au visage et lui demanda avec un ricanement amer et ce ton grinçant qu'elle prenait lorsqu'elle souffrait :

— Dites-moi, don Miguel, les jeunes gens de Madrid aiment donc bien l'argent, et les jeunes filles de là-bas sont donc bien pauvres pour que vous veniez chercher une femme par ici?...

Elle devina de la stupeur dans la manière dont le jeune homme s'arrêta. Il tressaillit violemment et garda le silence une seconde ; puis, très droit, le visage à demi tourné vers elle, dans

une attitude glacée et dédaigneuse, il demanda à son tour :

— Les jeunes filles de Biscaye ont-elles ainsi l'habitude d'insulter leurs hôtes?...

— Je ne vous ai pas insulté tant que vous avez été sous notre toit. Je vous ai même parlé et reçu avec une courtoisie qui a singulièrement étonné ma famille... Elle me sait plus franche et vive... Elle se demandait avec inquiétude, je l'ai bien vu, à quel jeu je m'amusaiss... Mais je voulais vous dire toute ma pensée, qui n'a rien de flatteur pour vous, et c'est pour cela que je vous ai entraîné ici où vous n'êtes plus sous notre toit... Répondez-moi, pourquoi voulez-vous m'épouser, moi qui ne vous aime pas et que vous ne connaissez pas?...

Irrité, mais dominant sa colère, il répondit avec une froideur glaciale :

— Puisque vous me parlez sur ce ton, laissez-moi vous dire que cela ne vous regarde pas et séparons-nous...

— Vous ne supportez pas d'être démasqué?...

— Señorita, vous jugez trop vite et sans connaître les vrais motifs... Vous êtes une horrible orgueilleuse et une... oui... une lâche... Vous abusez de ce que vous êtes une femme et que je ne puis pas vous battre...

Les petits poings rageurs de Carmen se serrèrent, mais que pouvait-elle?

— Vous vous trompez, señorita, je suis un honnête homme... Les motifs qui m'ont fait vous chercher en Biscaye sont honorables et dignes de vous et de moi.. Mais vous interrogez mal... D'ailleurs, sachez ceci : un honnête homme fait toujours un grand honneur à une jeune fille lorsqu'il vient loyalement la demander en mariage à sa famille, et il mérite d'être

accueilli ou repoussé avec politesse... Et maintenant, voulez-vous me permettre de vous reconduire chez don Rodrigo?... Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire...

Carmen, les poings toujours serrés, immobile, le regardait, stupéfaite.

Elle était habituée à humilier les gens. Ses dures paroles étaient accueillies le plus souvent par des protestations gênées, confuses, par des rougeurs. Elle sentait alors sa victoire, se délectait, riait, méprisait... Mais celui-ci, avec sa froideur glaciale, ses réponses directes, sans courtoisie molle, l'étonnait.

En elle-même, des sentiments très confus se mêlaient, luttait : la honte d'une défaite, le déplaisir quasi physique de se sentir, elle, toute petite, dominée par la stature de cet homme, d'être obligée de lever si haut la tête, et puis surgissait dans son âme une honte d'une autre espèce. Esprit droit, malgré tout, elle sentait qu'elle avait eu tort de parler avec cette rudesse, d'injurier inutilement, et cette honte lui était, plus que l'autre encore, insupportable. Les orgueilleux détestent, par-dessus tout, avoir tort.

Il avait fait quelques pas vers la place dont ils apercevaient les lumières au loin et, arrêté de nouveau, il semblait attendre qu'elle le suivît.

Mais elle ne bougeait pas. Interdite, elle ne savait plus quelle contenance prendre. D'une voix d'enfant puni dont l'accent n'échappait pas à son attention, ce qui acheva de l'exaspérer, elle articula :

— Allez-vous-en...

Il hésita. Devait-il la laisser seule dans ce chemin désert? Il avait le devoir de la remettre en lieu sûr...

Mais il réfléchit qu'elle n'était pas loin de la place, à une portée de voix tout au plus... D'ailleurs il allait prévenir don Rodrigo, qui viendrait la chercher...

Il s'inclina et, sans ajouter un mot, s'éloigna dans la direction des lumières...

Carmen demeura là, immobile, souffrant dans son orgueil d'être frappée, elle qui voulait frapper ; souffrant aussi dans son âme passionnée, de cette intolérable souffrance qu'elle éprouvait à n'être pas comme les autres, à voir grandir non seulement sa laideur physique, mais aussi sa laideur morale qui accentuait encore la première et la rendait, elle s'en rendait compte, de plus en plus repoussante.

Les grands maïs frémissants s'entre-choquaient au-dessus de sa tête et, sous la faible brise qui s'élevait, augmentaient leur rumeur de papier froissé. Sans qu'elle sût pourquoi, ce murmure, ce chuchotement de feuilles lui fut bienfaisant. Carences sans paroles, elles assouplirent sa raideur. A son oreille inattentive, ils firent l'effet d'une voix tendre, la voix d'un être très grand, très supérieur, qui l'eût aimée malgré son orgueil...

En haut, dans l'obscurité bleue, les cimes aiguës et lourdes qui l'enveloppaient parurent plus écrasantes à sa détresse. Elle se sentit si petite, si faible dans cette nature puissante ; son agitation intérieure, son bouleversement lui parurent si vains, si mesquins, si misérables ; elle se sentit si découragée, que ses forces lui manquèrent... Elle s'assit dans le sentier, froissant la lisière des maïs qu'elle fit s'entre-choquer plus rudement.

Des larmes vinrent à ses yeux, isolées d'abord, puis plus pressées, puis violentes et accompa-

gnés de sanglots comme un orage qui la secouait toute.

Sans souci de sa robe d'or que mouillait le brouillard nocturne, elle demeurait à terre, écrasée de chagrin, ne songeant pas à étouffer les gémissements qui sortaient de ses lèvres...

A quoi bon vivre puisqu'elle ne pouvait pas aimer, puisque avec un cœur généreux elle ne savait que se faire haïr et blesser et faire de la peine...

De longues minutes, elle demeura ainsi.

Un pas souple marcha sur le sentier. Elle ne l'entendit pas tant l'orage intérieur grondait...

Une silhouette vint, s'arrêta...

— Carmen, dit très bas la voix de Ramon, pourquoi pleures-tu?...

Il avait mis un genou à terre pour être plus près d'elle et tâchait d'écarter du visage bouleversé les deux petites mains scintillantes de gemmes qui le voilaient.

Il répéta :

— Pourquoi pleures-tu?...

Elle sanglota plus fort, désarmée, sans chercher, comme d'habitude, à dominer son désarroi.

— Oh! Ramon, j'ai tant de chagrin, si tu savais!...

Très doucement, il dit :

— Je sais, Carmen...

L'étonnement fit que les deux mains de la jeune fille découvrirent son visage. Il s'empara d'une de ces mains et la baisa tendrement.

— Je ne veux pas que tu aies tant de chagrin...

Elle soupira presque malgré elle :

— Je n'en ai plus quand je suis avec toi...

Il murmura, la voix ferme :

— Alors, veux-tu n'avoir plus de chagrin du tout et rester avec moi toujours?... Veux-tu être ma femme?... Viens, je te protégerai, je t'entourerai de tendresse, je t'aiderai à dégager l'âme charmante qui vit en toi, tu seras heureuse... veux-tu?...

Elle distinguait son visage fervent et résolu dans la demi-obscurité.

Lui saisissant les deux mains en souriant, il la relevait, l'entraînait...

Bouleversée de bonheur après l'avoir été de chagrin, Carmen le suivit sans répondre, s'appuyant au bras chevaleresque de celui qui, dans un grand élan et sans réfléchir, venait d'offrir sa vie pour consoler une jeune fille qui pleurerait...

Ils arrivèrent à l'extrémité du sentier. Don Rodrigo, immobile à l'entrée de la petite rue, les regardait venir, le visage irrité. A mesure qu'ils approchaient, ses yeux, fixés sur Carmen, étincelaient de colère, ses poings se crispaient, il s'élança vers elle :

— Petite misérable!... Traiter ainsi...

Mais Ramon, très calme, écarta la jeune fille et se plaça entre elle et son père, puis, le regardant dans les yeux avec fermeté, il dit, accentuant les syllabes :

— Mon père, j'ai l'honneur de vous demander la main de Carmen de Banilla...

La stupeur calma instantanément la colère de don Rodrigo. Il restait là, les poings serrés, incapable, sur-le-champ, de dire une parole, regardant alternativement Carmen et son fils.

Il n'avait jamais songé à ce mariage, et pourtant voici qu'en lui se pressaient quelques réflexions essentielles :

« Un Jordi peut épouser une Banilla sans dé-

choir, au contraire... Après tout, il les avait considérés comme frère et sœur, mais, en réalité, aucun lien réel de parenté ne les unissait, ils n'étaient même pas cousins... Alors, pourquoi pas?... Ce mariage était une excellente solution... Il se chargerait de présenter des excuses à don Miguel... »

Loyal, son irritation calmée, il dit à son fils :  
— Je t'approuve... Rentrons...

Carmen, appuyée sur Ramon, serrant bien fort cette main qui écartait d'elle le chagrin pour toujours, marchait muette dans sa robe d'or, de nouveau vêtue de rêve, sous les balcons désormais silencieux, par les rues toutes blanches d'un délicieux clair de lune...

#### IV.

— Nous serons à la *romeria* de San-Roque samedi, et dimanche à la fête de Begoña!... criait Carmen à doña Gregoria. Je suis contente!...

Elle était dans le patio, et la vieille dame, sur la terrasse du premier étage, regardait avec un sourire indulgent et heureux les évolutions rapides de la jeune fille.

Carmen courait vive et joyeuse dans le palais Jordi, dévalant les escaliers, entrant en coup de vent dans les grandes salles où les jalousies closes entretenaient une ombre et une fraîcheur propices au rêve. Sans remords, elle bousculait

le silence. Elle chantait, elle riait, d'une voix et d'un rire plus doux que d'habitude.

Elle se préparait à monter à Begoña et à porter, avec Ramon, la nouvelle de leurs fiançailles à une vieille parente des Jordi.

Begoña est un faubourg pittoresque de Bilbao. Construit à mi-côte, il domine la ville et le port. Un grand vent joyeux y souffle sans cesse. De jolies villas grimpent le long des rues encore mal pavées où alternent les bicoques anciennes et les maisons neuves dont l'alignement présente la plus grande fantaisie.

C'est un lieu de pèlerinage pour toute la région. Une basilique y a été construite qui abrite une vierge très vénérée : *Nuestra señora de Begoña*. Cette vierge est vêtue de tissus précieux comme toutes les vierges espagnoles. Les rois lui ont, au cours des temps, offert des présents magnifiques, et elle porte, en bijoux et en pierres fines, toute une fortune.

Le quinze août est une grande fête pour Begoña et pour Bilbao tout entier. On y donne des courses de taureaux pour lesquelles s'enflamme une multitude qui hurle de joie sur le passage des toréadors, des matadors, vêtus d'or rose, d'or vert, d'or mauve... Dans les quartiers populaires, des manèges, des jeux sont réunis et attirent la foule des enfants. Mais, le matin, une grande partie de la population monte allégrement à Begoña pour voir passer la procession.

La veille et les jours suivants, il y a, sur les sommets des montagnes d'alentour, des *romerías* où se rend joyeusement toute la jeunesse.

Carmen, jusque-là, avait horreur de ces fêtes où sonnent trop de gaieté et de rire, où se remue trop de poussière, où règne trop de cor-

diale familiarité. Mais, depuis le soir mémorable où elle s'était fiancée à Ramon, sa vue sur le monde évoluait.

Le bonheur l'avait transformée d'une façon surprenante. Elle ne craignait plus autant les nouveaux visages ; trop occupée de Ramon, elle songeait moins à étudier les regards des autres pour y lire l'impression qu'elle produisait. Elle s'évadait de sa laideur qui, jusque-là, avait été pour elle une cruelle prison.

Son apparence physique même s'était un peu transformée. Il lui avait fallu faire quelques efforts. Puisqu'elle devait être présentée aux amis de son fiancé, voir du monde, il ne fallait choquer personne par des habits ou des parures extraordinaires et trop éloignés de la mode. Alors elle étudiait, dans les costumes que portaient les autres jeunes filles, ce qui pouvait convenir à son genre.

Comme elle était fort intelligente et non dénuée de goût, elle se créait des vêtements élégants et sobres qui ne lui seyaient pas trop mal. L'air toujours un peu hautain de son visage ajoutait à sa toilette un je ne sais quoi de distingué qui réconciliait le regard avec son apparence naguère ingrate.

Elle se découvrait elle-même dans la grande glace de sa chambre avec une surprise heureuse :

— Mais je ne suis pas tellement repoussante !...

Non, elle n'était pas tellement repoussante, et elle s'apercevait que la bonne volonté, l'effort simple et humble peuvent remédier bien mieux aux disgrâces physiques que la colère, l'aigreur et la jalousie.

Son visage, illuminé par la joie, n'avait plus ce teint terreux qui la désolait, des couleurs

plus fraîches apparaissaient sur ses joues, ses yeux brillaient d'un autre sentiment que celui de la malice ou de la moquerie. Ils avaient un éclat doux, mouillé, tendre, les lèvres ne se serraient plus rageusement sur les dents qu'elle avait assez jolies et que son sourire montrait.

Cette découverte influait sur son humeur, qui devenait plus indulgente et moins acerbe. Elle se détendait, s'apaisait, s'épanouissait presque.

Comme son mariage allait étonner tous ceux qui la connaissaient ! Elle le savait et, malgré son bonheur, elle frissonnait bien encore en songeant qu'il lui faudrait affronter tant de curiosités !

Mais l'amour de Ramon valait bien cela, et puis, en elle, commençait à naître la confiance, la confiance dont elle faisait l'apprentissage délicieux, pays magique qu'elle n'avait encore jamais exploré.



Ils étaient arrivés depuis le matin chez la vieille doña Soledad, dont les petits yeux bleus riaient de joie et dont les innombrables fossettes se creusaient joyeusement dans ses joues grasses devant la jeunesse de ses deux visiteurs.

— *Mi tia*, dit Ramon, je vous présente ma *novia*... Nous nous marierons dans quelques mois et nous voulons que vous dansiez à notre mariage avec votre belle robe de dentelle noire...

— Oh ! danser, mon enfant !... mais j'irai, je te le promets... J'irai certainement, certaine-

ment... tu peux en être sûr ! Je suis si contente !...

Elle disposait avec soin une collation pour les jeunes gens. Maternelle, elle préparait la petite tasse d'épais chocolat à la cannelle, la grande tasse de lait et les *charros*, qui sont les gâteaux des jours de fête, gâteaux en forme de couronnes et qui ressemblent à de gros beignets.

Avec un sourire épanoui, elle allait chercher et ouvrait devant eux de larges boîtes où, précieusement rangés, apparaissaient de ces exquis bonbons espagnols, gros comme des œufs, sucrés et légèrement poivrés, des oranges et des pêches confites. Elle était si contente de les recevoir qu'elle ne pouvait tenir en place et ne savait comment les gâter.

— Carmen, je veux te faire un cadeau de fiançailles... un bijou... Tu vas choisir parmi les miens, ce sera un souvenir...

Doña Soledad possédait de fort beaux bijoux. Elle s'en parait jadis avec plaisir, alors qu'elle était une brillante et jolie mondaine.

Elle n'attendit pas qu'ils eussent fini la collation à laquelle leur jeune appétit faisait honneur. Elle se fit apporter un de ces grands coffres où l'on enferme l'argenterie. Un coffre qui ressemblait à une petite malle, une de ces malles dont on se servait autrefois en Espagne : couvercle bombé, cloutée de cuivre. Les clous dessinaient des dessins symétriques, et toute la surface extérieure était divisée en une quantité de petits panneaux qui représentaient, peints en miniatures avec une extrême finesse, des scènes de la vie familiale. Scène de fiançailles où les personnages apparaissent vêtus à la mode d'Isabelle la Catholique ; scène de mariage, avec

un prêtre hirsute au geste menaçant ; baptême parmi une assemblée de village où des centaines de têtes étaient peintes, toutes avec la même expression de joie étonnée et toutes de la même grosseur...

Doña Soledad ouvrit le coffre tendu de velours rouge à l'intérieur. Des casiers, de minuscules tiroirs s'offraient et, en quelques minutes, Carmen vit s'amonceler devant elle, sur la table, parmi les fruits confits dans leurs collerettes plissées et les churros dorés, des colliers, des bracelets ciselés et lourds, des épingles reliées à de fines chaînes, de hauts peignes... tout cela en or, trop ciselé, trop tourné, comme le sont tous les vieux bijoux espagnols, et constellé de pierres précieuses.

La jeune fille possédait elle-même trop de somptueux bijoux de famille pour s'étonner de ce rutillement, mais elle était touchée de ce désir de lui être agréable que montrait la vieille dame.

Nouvelle découverte pour elle que cette sympathie qui s'éveillait spontanément dans son âme, cette sensibilité aux gestes aimables. Vraiment, le monde était plus vaste, plus généreux, plus estimable qu'elle ne le croyait... Et la détente s'accroissait en elle où grandissait la joie.

Elle choisit un bracelet d'inspiration mauresque, orné de simples turquoises, mais assemblées avec un art délicat et, pour la première fois de sa vie, eut un geste d'affection câline : elle passa son bras orné du bracelet autour du cou de doña Soledad assise auprès d'elle et l'embrassa, ce qui fit se creuser encore davantage toutes les fossettes du sourire sur le visage de la vieille dame...

L'après-midi, malgré la pleine chaleur, Car-

men et Ramon s'en allèrent vers l'ermitage de San-Roque où se déroulait la *romeria*.

Au sommet de presque tous les monts de la chaîne Cantabrique s'élève un ermitage. C'est parfois une vaste église dédiée à un saint patron qui demeure ainsi dans une solitude absolue. On n'y dit guère la messe qu'une fois par an, le jour du pèlerinage ; le reste du temps, l'église reste ouverte, confiée aux fidèles qui viennent parfois y faire leurs dévotions.

Mais des jours, des semaines passent sans que personne monte vers l'ermitage. Le rocher alentour se désagrège sous la gelée ou la chaleur du soleil, les pluies ravinent les sentiers autour de l'église solitaire où les oiseaux entrent, font leurs nids dans les retables de bois doré et souillent familièrement les dalles du pavement...

Ce jour-là, sur tous les chemins, ceux qui venaient de Bilbao, ceux qui venaient de lointains villages, se pressait une multitude de gens endimanchés. Ils marchaient avec courage sous le soleil ruisselant, les femmes sévèrement vêtues de noir, les jeunes filles de blanc ou de couleurs vives, nu-tête pour la plupart ; les élégantes s'abritant sous des ombrelles, quelques étrangères en chapeaux.

Les visages paraissaient fatigués. Il faut marcher deux bonnes heures pour arriver à San-Roque ; les routes ne sont guère accessibles aux voitures que jusqu'au tiers du chemin, ensuite il faut escalader des sentiers de chèvres, écorcher ses chaussures dans des rocaïlles qui roulent sous les pieds.

Ramon aidait Carmen à franchir les endroits les plus difficiles. Parfois il l'enlevait, légère, pour la déposer plus loin, le mauvais pas fran-

chi. Elle riait à tout, au soleil terrible, aux peines du chemin, aux gens qu'ils dépassaient, aux enfants qui les heurtaient.

Chaque fois qu'elle regardait son bracelet nouveau, elle pensait :

« La vie est plus douce, les gens plus bienveillants que je ne le croyais... »

Et cette pensée l'enchantait.

Tous deux s'arrêtaient parfois un moment pour se reposer. Ils s'asseyaient simplement au bord du chemin, sur les cailloux, et jetaient un coup d'œil sur le splendide paysage.

Le serpent blond des routes courait dans la verdure fraîche et profonde des pentes tournées vers le nord et qui regardaient la mer ; sur les pentes orientées au sud, la sécheresse était absolue ; une terre rouge et désolée s'étendait désertique ; pas un arbre, pas une herbe n'y poussait. Dans les vallées au nord, une mer épaisse de forêt, si touffue que jamais le soleil n'y pénétrait ; dans le fond des vallées abritées du vent marin, des étendues de terres écorchées, des roches nues, quelques pauvres maisons blotties, misérables, de la même couleur que la terre rouge et sèche...

Mais un soleil royal régnait sur tout cela...

Des rires, une rumeur de foule leur parvinrent. Ils approchaient de San-Roque.

Au détour d'un sentier, ils aperçurent enfin une place fourmillant de gens autour de l'église. L'église elle-même était comble, et ceux qui ne pouvaient entrer, durant qu'à l'intérieur s'achevaient les vêpres, disaient leur chapelet à genoux sur le parvis, s'interrompant parfois naïvement pour gronder un enfant, pour rire d'un faux mouvement.

Un peu plus loin, sur une prairie en pente

douce, s'étalait tout un pittoresque décor de kermesse. Une foule de petits marchands traînaient ou poussaient des éventaires chargés d'éventails, de chapelets, de médailles de san Roque ; chargés de fruits et de gâteaux aussi. Ils offraient leur marchandise avec des interpellations pittoresques, des phrases caressantes.

Quelle vie intense se dégageait de cette foule ! Tous ces visages ardents, visages de passion aux traits accentués, aux yeux immenses, où la joie ne se traduit pas toujours par le sourire mais par une exaltation du regard. Cette foule prenait un plaisir grave, sans cris, sans gestes extravagants, un plaisir qui gardait une grande noblesse d'attitude.

Les gens refluent bientôt de l'église, où les vêpres étaient terminées, vers la prairie où des joueurs de tambourin et de guitare formèrent un orchestre, autour duquel toute la jeunesse venue des villages d'alentour se mit à danser.

Ramon et Carmen regardaient, en souriant, ces danses lentes, où le danseur fait face à la danseuse sans la toucher, tandis que les pieds, animés d'un mouvement très rapide, suivent cette curieuse mesure à cinq temps de la musique basque espagnole.

Un groupe de jeunes gens les frôla sans qu'ils les aient vu venir.

Ramon se retourna :

— Diego !

Il venait de reconnaître un camarade d'études ; et puis, derrière lui, c'était Luis Ferrá, Henrico Merruiz, et puis d'autres encore, d'autres...

Toute la promotion se trouvait-elle donc réunie dans cette *romeria* ?

Ils étaient si près !... Il fallait les saluer, les présenter à sa fiancée...

Carmen, reprise de timidité, frissonna. Mon Dieu ! tous ces jeunes gens qui fixaient leurs yeux sur elle !...

Avec une lucidité extraordinairement rapide, elle se représenta l'état d'esprit des camarades de Ramon.

Des jeunes gens bien élevés, c'était visible... Mais un groupe joyeux de camarades n'est jamais très respectueux, du moins dans ses pensées... Ils allaient se moquer d'elle, plaindre Ramon... Quels rires tout à l'heure quand ils les auraient quittés ! Elle croyait les entendre :

« C'est cela la conquête du beau Ramon?... Pauvre garçon !... Il se contente de peu !... Espérons que la qualité suppléera à la quantité ; quelle taille, *valgame dios!*... et quelle figure !... »

« Ramon sent cela aussi bien que moi, c'est horrible ! »

Et, avec une angoisse folle, elle se demandait :

« Mon Dieu ! que va-t-il faire ? Que va-t-il penser ?... Aura-t-il honte de moi ?... »

Ramon, très calme, s'était avancé parmi le groupe. Il présentait un à un ses camarades à Carmen sans qu'une émotion apparente le dépouillât de sa nonchalance habituelle.

Puis il se redressa imperceptiblement, eut un regard droit, orgueilleux, qui faisait rentrer les plaisanteries possibles dans les cerveaux, et prononça avec morgue :

— Doña Carmen de Banilla, ma fiancée !...

Le vieux nom, le regard et le ton de Ramon firent s'incliner très bas tous les jeunes gens.

« Comme il est beau !... Comme il est courageux !... » pensa Carmen.

Et un flot d'enthousiasme, encore mêlé d'un peu de peine, envahit son âme si ardente.

Elle sourit, tendit la main, sut dire quelques paroles aimables...

Ils s'éloignèrent.

Carmen et Ramon se virent tout à coup entourés par les petits marchands qui leur tendaient, pleins d'espoir, toutes les richesses de leurs éventaires : chapelets, médailles, gâteaux... Après quelques minutes, ils allèrent, chargés de leurs acquisitions, s'asseoir un peu à l'écart.

Mais une jeune marchande, qui s'était installée à l'autre extrémité de la prairie, avait vu de loin leurs achats généreux. Le plus vite possible, elle avait fendu la foule, voulant profiter, elle aussi, de leurs bonnes dispositions...

Mais la foule trop dense l'arrêtait à chaque pas, elle arrivait en retard... Sans se décourager, elle les rejoignit auprès du buisson qui les abritait.

— Señorita, *recuerdos, recuerdos...*

Elle offrait des cartes postales, d'un geste et d'un ton très doux.

Carmen la regarda, le visage soudain tendu.

Elle avait une ravissante figure de madone andalouse, de beaux cheveux noirs, ondulés et brillants, une taille souple qui tenait gracieusement en équilibre son éventaire vacillant.

Carmen la dévorait des yeux.

Tout à coup, elle saisit d'un geste violent le paquet de cartes postales que l'autre tendait toujours et les jeta à terre avec rage...

— Oh ! Carmen !... dit Ramon.

Puis il se tut et la regarda seulement avec tristesse.

Mais déjà elle se reprenait. Toute sa bonne volonté luttait contre sa malveillance de nagnère. Ses lèvres se dessérèrent, firent un effort

pour sourire. D'un bond elle se leva, ramassa elle-même le pauvre paquet de cartes qu'elle garda. Puis elle tendit, à la petite marchande stupéfaite, un paiement royal...

Une ère nouvelle de force et de maîtrise de soi commençait pour Carmen.

Le lendemain matin.

Doña Soledad trotte entre Ramon et Carmen.

Sur la place de Begoña, devant la basilique, une foule attend l'heure de la messe. Là encore, des marchands, tenant devant eux un panier d'osier, sont rangés en deux lignes entre lesquelles passent tous ceux qui entrent ou sortent. Ils vendent, enfilées sur des branches de basilic qui embaument, des couronnes de pâtisserie constellées de sucre. La ville tout entière aujourd'hui sentira l'encens, les roses effeuillées, le basilic, la vanille et l'huile chaude.

Les cloches sonnent inlassablement, avec leur précipitation habituelle de tocsin.

Le soleil est déjà torride, et la galerie à arcades qui entoure l'église offre une ombre fraîche.

Doña Soledad souffle un peu de fatigue lorsqu'elle pénètre avec les fiancés dans le large vaisseau où des milliers de points lumineux brasillent dans l'ombre.

Point de chaises dans toute cette étendue. Les fidèles s'agenouillent sur les dalles dans l'attitude des ascètes que l'on voit sur les saintes images. La plupart ont un cierge allumé auprès d'eux, collé par terre avec de la cire et à la

leur duquel ils suivent l'office dans leur livre. Toutes ces flammes oscillent, vacillent, menaçant les fidèles nombreux qui se pressent en rangs serrés...

Carmen prie avec une douceur à laquelle elle n'est pas accoutumée. Ce n'est plus cette prière presque rageuse qui devait mal atteindre son but, non plus cet appel au secours d'une noyée... Elle remercie, elle s'attendrit, elle prend des résolutions et met son âme en garde contre sa propre dureté.

Quelle foi dans cette foule qui prie autour d'elle! Parfois, une exclamation surgit, une femme pleure ou prie brusquement à haute voix, emportée par l'ardeur de sa prière :

— Oh! *Madre mia*, guérissez-le!...

— *Amadissima Virgen*, délivrez-moi!...

Nul ne s'étonne autour d'elle... Les flammes brûlent, les cierges coulent, l'office divin se prolonge longtemps, longtemps; personne ne se distrait de sa prière. De temps à autre, quelqu'un se déplace et s'en va baiser les marches de l'autel.

Tout autour de l'église court un rebord de pierre de la largeur d'un banc étroit. Il est placé assez haut pour qu'un peu de gymnastique soit nécessaire pour s'y asseoir, gymnastique discrète que font quelques jeunes gens lorsque l'office est long et qu'ils sont fatigués d'être à genoux sur les dalles.

A gauche de la porte, auprès d'une vendeuse de cierges dont les cires sont étalées sur ce banc, une mince et flexible silhouette noire voilée d'une mantille est assise et prie. C'est Rosita Zuria...

La nouvelle des fiançailles de Ramon l'a surprise et désolée. Bien sûr, Ramon n'avait ja-

mais pris le moindre engagement à son égard... Mais elle s'était si bien habituée à le voir ! inconsciemment elle l'avait aimé et comptait sur lui...

Energique, elle veut oublier. Elle est venue passer une quinzaine de jours chez des cousins à Begoña, pour n'être pas exposée à rencontrer tout de suite Ramon... Qui sait si elle pourrait lui cacher son trouble?... Et puis voici que, justement, elle l'aperçoit auprès de Carmen.

Ils sont là tous deux, à quelques mètres d'elle. Ils ne la voient pas... Toute la douleur de son âme, cette douleur qu'elle essayait d'endormir, s'éveille à cette vue et s'exalte.

Elle n'accuse pas, elle ne se révolte pas, elle est trop douce...

Elle pense seulement :

« Je me suis trompée, il n'a jamais songé à moi... Il aimait Carmen et je ne m'en étais pas aperçue... Et moi, imprudente, j'ai peur maintenant de ne plus l'oublier... *O santissima Virgen!*... endormez mon esprit, ou bien appelez-moi auprès de vous et de votre fils !... sinon, comme je vais être malheureuse... maintenant, je resterai seule toute ma vie... »

Un orage de chagrin passe en elle. Des larmes sont toutes prêtes au bord de ses paupières ; elle les repousse héroïquement et ramène un peu sa mantille sur son visage pour que l'on ne voie pas le désordre de ses traits.

Pauvre Rosita ! Comme elle est inconsciemment gracieuse et touchante sous le léger voile noir qui fait paraître ses traits plus fins, plus doux, ses lèvres plus rouges et les longs cils plus ombreux au bord de ses paupières fermées.

Voici qu'elle regarde maintenant la vierge au riche manteau. En Espagne, lorsque les filles

ne se marient pas, souvent elles se consacrent au soin minutieux de l'autel ; elles le parent et habillent les vierges. Elles restent, dit-on, *para vestir las Virgenes*.

« Voici mon sort désormais... Puisque Ramon se marie, je resterai, moi, *para vestir la Virgen*. O Madre, donnez-moi le courage !... »

Cette fois, les larmes s'échappent et roulent sous la mantille qu'elle serre davantage, les lèvres rouges et puériles tremblent, tremblent...

Un mouvement se fait dans la foule. La messe est terminée. Des groupes rieurs se reforment sous les arcades et sur la place où flotte toujours un violent parfum de basilic...

Tout près de Rosita, et sans la voir, passent Ramon et Carmen...

La pauvre petite ne fait pas un mouvement pour se faire reconnaître. Elle reste immobile sur son haut banc, la mantille toujours ramenée couvrant son tendre visage de *Mater dolorosa* où coulent doucement des larmes...

L'église se vide peu à peu. Les infirmes crient plus haut sous le porche pour attendrir les derniers fidèles qui se hâtent vers la sortie. Quelques vieilles femmes, sèches et droites, le voile serré sur la poitrine, marchent encore à petits pas silencieux ; la marchande de cierges, armée d'un couteau, gratte la cire sur les dalles où, tout à l'heure, s'agenouillait la foule.

Avec une lassitude infinie, Rosita, toujours assise à la même place, les yeux clos dans la pénombre, appuie sa tête contre les pierres maternelles...

## V

Chaussé d'espadrilles, la veste sur l'épaule, négligé, débraillé, un paquet de lettres à la main et sans la moindre boîte en sautoir, le facteur, souple montagnard, faisait sa tournée, à longs pas élastiques.

Le mois d'octobre était venu, un mois d'octobre doré et chaud, semblable à tous les mois d'octobre de la région basque. Le soleil n'écrase plus comme en été, il colore et caresse de rose toutes les surfaces offertes : les toits inclinés, les meules de paille, les grandes fougères toutes frisées et grillées dans les clairs bois de chênes jaunis et les feuilles desséchées des maïs, abattues dans les champs moissonnés.

Le facteur escalada les escaliers d'une moderne et élégante villa située à quelques centaines de mètres de Durango.

Élégante, certes, elle l'était, cette villa construite comme un vaste chalet basque avec son toit très incliné et très avancé, ses terrasses larges, fleuries de géraniums et de roses d'automne, ses escaliers à balustres de marbre et les tentes dentelées à raies rouges et bleues encore tendues en encorbellement au-dessus des fenêtres à cause du soleil persistant.

Peut-être était-elle trop moderne, trop éclatante de blancheur, trop neuve et trop décorée

de sculptures émaillées ; mais, telle qu'elle apparaissait, elle disait la vie large, heureuse, et la chance souriante.

Le facteur glissa quelques papiers d'affaires, un paquet de lettres dans la vaste boîte de la porte. Il faisait déjà un pas pour s'en aller quand il se retourna pour y déposer encore une longue enveloppe bleue qui portait cette adresse :

*Señorita Rosita Zuria,*

*Durango,*

*Biscaye.*

Elle était satinée, cette enveloppe, et longue ; ce n'était pas là le format d'une lettre amicale.

Presque aussitôt, derrière la porte, apparut un homme replet, déjà vieux, et les yeux cerclés de lunettes d'or.

Sérieux, minutieux et lent, il ouvrit la boîte, prit le courrier sans y jeter un coup d'œil et, du même pas tranquille et précautionneux, étouffant avec quelque timidité ses pas dans le vaste escalier, il monta au premier étage.

Don Antonio était le secrétaire particulier de don Pedro Zuria depuis de longues années, ils étaient même quelque peu parents, mais sa timidité native lui faisait garder scrupuleusement une allure discrète et effacée.

Une porte s'ouvrait sur la galerie du premier étage. Il en franchit le seuil.

— Señor, voici le courrier...

Un homme élégant, grand et fort, tendit la main pour recueillir le paquet de lettres. Son visage rasé, très rond et couleur de terre cuite, offrait cette noblesse un peu emphatique et orgueilleuse que les peintres de l'époque clas-

sique prêtent aux vieux romains, mais les lèvres serrées avaient une expression de finesse et de ténacité. Les yeux larges, bruns, aux paupières encore fraîches, faisaient songer à ceux de Rosita.

Il était assis derrière un de ces vastes bureaux d'acajou aux tiroirs impressionnants. Un de ces meubles de style américain aux grandes lignes simples, mais retouché par le goût espagnol qui se passe difficilement de festons et d'astragales... De grands cartonniers autour de lui, de vastes fauteuils de cuir, confortables et lourds.

D'une main rapide, le señor Zuria fit le triage des lettres.

— Ah ! voici quelque chose pour ma fille, une invitation, sans doute, donnez-la donc tout de suite à sa femme de chambre...

Le secrétaire obéit.

Don Pedro demeura un instant les lettres à la main sans les décacheter et sans reprendre son travail. Son regard parut s'attrister.

— Pauvre petite !... dit-il à mi-voix.

Il songea :

« Il faut qu'elle accepte cette invitation, il le faut pour plusieurs raisons... cela la distraira, d'abord... »

Il reprit son travail et parut s'absorber complètement dans la lecture de ses lettres dont il dictait les réponses immédiatement à une personne installée dans un cabinet tout proche, qui les tapait sur une machine à écrire.

Pedro Zuria était à la fois le directeur général et l'un des plus gros actionnaires de la *Société des Mines de Biscaye*.

Le centre de son activité était Bilbao, où il avait de vastes bureaux peuplés comme un mi-

nistère. Il habitait sa maison du Campo Volantin la plus grande partie du temps ; mais il avait fait bâtir cette villa à Durango et, sans souci de la saison, quand il avait besoin d'air, il venait s'y installer durant quelques semaines. Sa fille et la tia Pepa le suivaient dans ses déplacements.

Hors elles deux, il n'amenait avec lui que don Antonio, son secrétaire particulier, et une ou deux dactylographes. Chaque jour, d'ailleurs, une puissante auto le ramenait pour quelques heures à Bilbao.

C'était un homme d'une activité puissante. Dans ce pays où tout le travail se fait indolemment, il se flattait d'avoir des méthodes modernes et expéditives.

— En Espagne, disait-il, on abuse du mot : *mañana*, demain... Et pourtant, tout ce qui doit se faire, doit se faire tout de suite, sinon il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que cela ne se fasse pas...

En ce moment, soucieux, il pensait :

« Puisque Rosita tenait à ce Ramon, j'aurais dû ne pas attendre et faire des offres tout de suite... »

A l'idée des offres qu'il eût pu faire, un sourire se dessina sur sa face ronde.

« Et j'ose dire qu'elles eussent été belles, mes offres... Deux millions de pesetas!... Je lui donnerai en dot deux millions de pesetas... Ces Jordi sont riches, je le sais, mais une héritière comme Rosita n'est pas à dédaigner... Oui, bien sûr... ils appartiennent à la vieille aristocratie... Tant mieux!... Tant mieux pour nous! Le père aurait peut-être fait quelques grands gestes, mais Ramon, avec l'aide de sa mère, aurait obtenu le consentement... »

Pedro Zuria n'appartenait pas, lui, à l'ancienne aristocratie espagnole. Son père était un de ces émigrés basques, dénués de tout, qui, chaque année, s'en vont misérablement vers l'Amérique. Beaucoup meurent là-bas de privations, d'excès de travail et de nostalgie, d'autres se font rapatrier après quelque temps, aussi pauvres qu'ils étaient partis, mais quelques-uns réussissent brillamment et reviennent jouir de leur fortune au pays natal.

Pablo Zuria, le grand-père du Pablo actuel, ami de Ramon, avait été l'un de ces privilégiés. Il existait encore des gens qui se rappelaient ce vieillard long et sec qui ne disait pas trois paroles en une journée, mais qui était capable de travailler vingt heures par jour en se nourrissant de pain et d'eau.

Revenu riche d'Amérique où il avait exercé les plus durs métiers, il ne jouit pas longtemps de sa fortune. Usé jusqu'à la corde, l'oisiveté lui donna le dernier coup et il mourut rapidement.

Son fils Pedro, héritier de ses qualités, de son goût forcené pour le travail, de son intelligence, de sa fermeté de caractère, avait encore développé la fortune paternelle. A l'heure actuelle, il était certainement l'un des hommes les plus riches de Biscaye et peut-être de l'Espagne.

Aussi bien, s'il s'attristait de savoir que sa fille pleurerait en cachette, il ne se faisait pas, au fond, grand souci.

« Orage de printemps, pensait-il, elle oubliera vite... et, avec son joli visage et sa fortune, les occasions de se consoler ne lui manqueront certes pas... »

La camériste trouva sa jeune maîtresse assise mélancoliquement dans l'espèce de galerie vitrée sur laquelle ouvrait sa chambre.

Un peu pâlie, mince, mais le maintien raide d'une fille vaillante qui ne s'abandonne pas à sa peine et lutte avec fierté contre le découragement perfide qui voulait s'insinuer en elle, elle faisait une de ces interminables et merveilleuses broderies dont les ancêtres arabes ont laissé la tradition à leurs arrière-petites-filles.

Auprès d'elle se tenait sa vieille nourrice, encore parée des énormes épingles d'or qui garnissent la coiffe et le corsage des servantes espagnoles chargées du soin des enfants. Elle veillait toujours jalousement sur Rosita et ne manquait pas d'un réel bon sens.

La jeune fille lut l'invitation :

— Un bal à Bilbao chez l'alcade...

Elle ajouta avec indifférence :

— Je n'irai pas...

— Et pourquoi n'irais-tu pas?... Cela te distrairait.

— Je n'ai pas besoin d'être distraite.

— Autrefois, tu aimais le mouvement, les fêtes... Tu veux qu'on dise : « Rosita Zuria est malade parce que Ramon se marie... Elle va entrer au couvent... se faire *monja*... »

Rosita jeta sa broderie d'un mouvement violent. Elle ouvrit la bouche pour protester, mais se domina et, se forçant à reprendre doucement son ouvrage, elle se tut durant quelques minutes.

Sous l'influence de la peine, le caractère de Rosita avait changé en quelques mois, ou plutôt il évoluait, s'affirmait.

Enfant toujours heureuse et comblée, son visage souriant n'offrait jusque-là qu'une expression de joie et de tendresse. Très douce et confiante en la vie, elle ne semblait qu'une enfant gracieuse, incapable d'énergie.

Tenait-elle aujourd'hui la terrible force de caractère de son aïeul?... Forcée par le chagrin de s'isoler en elle-même, de dominer les expressions de sa physionomie, son regard s'était approfondi, les traits de son visage se dessinaient plus nettement.

Son égalité d'humeur ne diminuait pas, justement à cause de cette force d'âme, mais Rosita sentait des éclairs de passion ou de violence l'assaillir, contre lesquels il lui fallait violemment lutter. Et son beau visage resplendissait plus que jamais, animé par la flamme intérieure qui brillait dans ses yeux...

Irait-elle au bal?

Quelle horreur de songer à la danse alors que... Mais la nourrice avait raison, il faut être fière, garder ses peines pour soi et ne pas s'exposer aux commentaires ironiques et malveillants...

Oui, mais... si Ramon et Carmen se trouvaient là-bas?... Ils s'y trouveront certainement!... Non, non... plutôt la mort!...

Pourtant, un jour ou l'autre, il faudra bien les revoir... il faudra bien qu'elle leur fasse bon visage...

Elle serra les dents sur son chagrin...

Il faudra même qu'elle les reçoive gracieusement... Alors, ne vaut-il pas mieux commencer tout de suite?...

Avec toute la fougue et le courage paternel, Rosita a pris sa décision : Elle ira...

Le palais de l'alcade dessinait dans les rues obscures un rectangle lumineux.

Les voitures au ralenti se suivaient, s'arrêtaient chacune à leur tour devant la porte principale, véritable gouffre de lumière autour de laquelle palpitaient les tentures et les drapeaux. Elles déversaient leurs occupants : des messieurs pleins de morgue, des dames, enveloppées de velours souple, qui laissaient vite tomber au vestiaire leur manteau soyeux pour apparaître en robes éclatantes, toutes scintillantes de bijoux.

Les longues salles illuminées étaient déjà pleines d'invités lorsque don Pedro fit son entrée, sa large face couleur de terre cuite, impassible et grave, comme le doit tout bon Espagnol en représentation. Rosita et la tia le suivaient ; Pablo devait venir un peu plus tard.

Rosita, très fine dans sa robe d'argent, isolée et triste en elle-même, regardait toute chose d'un air un peu distant et fier qui lui allait à ravir ; la tia en robe rouge, ses cheveux noirs bien collés sur son petit crâne, une rose rouge dans les cheveux, un grand éventail noir et souple à la main, semblait descendue d'un tableau romantique.

Parmi les femmes à cheveux courts savamment ondulés, quelques vieilles dames arboraient encore la haute coiffure de cérémonie des jours passés, coiffure soutenue par le peigne d'or ou d'écaille ajourée.

Il y avait beaucoup de monde et Rosita s'en réjouit.

« Dans une foule nombreuse, on peut mieux éviter les rencontres pénibles », pensait-elle.

Elle reconnut quelques jeunes gens qui, aussitôt, l'invitèrent à danser. Le nouvel éclat de sa beauté les intriguait et les attirait.

Elle accepta, gracieuse.

Une ombre, à peine perceptible, de mélancolie, demeurait sur son visage. Elle la vit dans une glace et s'appliqua à la dissiper.

Elle riait maintenant, très gaie, très animée en apparence.

Après quelques moments, elle s'aperçut qu'elle prenait plaisir aux propos joyeux du groupe qui l'entourait.

« Ce n'est peut-être pas si difficile d'oublier ! » pensa-t-elle.

Mais l'effort sincère qu'elle faisait pour se maintenir dans cet état de gaieté tendait trop toutes ses énergies, et bientôt une dépression suivit. Elle sentit ses traits se tirer, une effroyable fatigue la gagnait, et, brusquement, elle n'eut plus le courage de rester dans cette salle dont la lumière trop vive lui blessait soudain les yeux. Adroitement, elle se dégagea du groupe et gagna la galerie où elle s'assit.

Les portes en étaient ouvertes sur une large terrasse d'où un escalier de marbre blanc descendait jusqu'au jardin nocturne éclairé doucement par des lanternes japonaises disposées dans les arbres. On apercevait de vagues silhouettes claires, des points lumineux et mouvants qui étaient des cigares allumés ; on entendait des rires et des bribes de conversation lorsque les groupes se rapprochaient.

Justement, Pedro Zuria remontait les marches

du perron, soufflant un peu, sa figure cramoisie de chaleur. Auprès de lui marchait un jeune homme.

En apercevant sa fille, don Pedro s'arrêta.

— Je te présente don Miguel de Morina, un nouvel ingénieur des *Mines de Biscaye*... Nous aurons l'occasion, je l'espère, de nous voir souvent...

Le nouveau venu s'inclinait.

— Mais je l'espère aussi, Monsieur, dit Rosita en lui tendant la main.

Le ton banalement aimable de la jeune fille démentait quelque peu ses paroles.

— Imagine-toi, commença don Pedro, que les cygnes qui sont au fond de la pièce d'eau, en entendant tout ce bruit...

A ce moment, le maître de la maison, un petit vieillard desséché et vif, aux yeux de braise, les doigts secs comme du bois mort, tout chargés de diamants, s'approcha avec rapidité. Il cherchait don Pedro.

— Venez vite, dit-il affairé et rieur. Il faut que je vous présente à un de vos plus terribles concurrents qui vous cherche pour vous dévorer...

Élargissant ses robustes épaules et le visage épanoui par un vaste et orgueilleux sourire, don Pedro répondit :

— Alors ce sera un beau combat de lions!...

Il s'en alla, redressant sa tête ronde. Miguel et Rosita demeurèrent en présence.

— Ne voulez-vous pas danser, señorita?

— Excusez-moi, je suis fatiguée, et puis il fait une chaleur dans ces salons!...

— Alors, voulez-vous me permettre de vous tenir un moment compagnie?...

— Mais j'en serai charmée...

Rosita souriait par habitude mondaine, mais Miguel de Morina ne se trompait pas sur l'indifférence de l'accueil.

Ils demeurèrent là un assez long moment, presque sans parler ; la jeune fille, parce qu'elle se sentait triste et fatiguée, et lui, parce que, doué de tact, il sentait une peine sous la réserve et le silence de sa compagne ; discret, il respectait cette peine.

La musique leur arrivait un peu atténuée. Sur le jardin où les branches frémissaient, un grand ciel bleu sombre constellé d'étoiles s'étendait. Les lanternes japonaises ne donnaient qu'une faible et jolie lumière ; des couples passaient et repassaient devant eux dans la demi-obscurité.

Sur le perron, une foule allait et venait.

Lorsque la chaleur accablait trop les danseurs, ils s'arrêtaient un instant et, durant quelques minutes, venaient se rafraîchir au jardin. Les femmes jetaient en hâte sur leurs épaules de ces splendides châles de Manille qu'elles serraient autour d'elles en plis harmonieux.

Brusquement, Rosita tressaillit.

Sur le perron, dominant de sa haute taille les groupes qui l'entouraient, Ramon venait d'apparaître.

Il semblait distant, lointain, absorbé par une pensée qui l'entraînait visiblement loin du bal. Auprès de lui marchait Carmen, qui paraissait encore plus petite ainsi couverte d'un châle blanc, richement brodé de rouge et dont les longues franges traînaient à terre. Elle semblait calme ; son regard était plein d'un bonheur tranquille.

Bien que Rosita la connût depuis longtemps, elles ne s'étaient jamais beaucoup fréquentées.

A peine se rencontraient-elles parfois dans ces réunions mondaines que n'aimait guère Carmen et où elle montrait tant de méchante humeur.

Immobilisés un instant sur la plus haute marche de l'escalier, Ramon et sa fiancée regardaient vaguement la foule.

Bientôt, ils se dirigèrent vers les salons. Il leur fallait traverser la galerie et passer devant Rosita.

« Comment ne les ai-je pas encore aperçus ? se demanda-t-elle... Ils ont dû sortir dans un remous de foule... »

Ils approchaient...

Cette fois, ils ne pouvaient pas ne pas la voir... Le cœur de Rosita se mit à battre avec violence et, pour dissimuler sa gêne, elle se tourna vers Miguel et se mit à parler avec volubilité.

Surpris, il la regarda, cherchant la cause de ce changement ; mais, soumis à son caprice, il adopta immédiatement le ton de plaisanterie qu'elle avait elle-même adopté.

Elle parlait vite, sans trop savoir ce qu'elle disait...

Soudain, elle vit le sourire de son compagnon s'éteindre brusquement et son regard fixer avec intensité un point derrière elle...

Imperceptiblement, elle se détourna... et s'aperçut, avec une stupeur qui lui fit oublier ses propres alarmes, que le regard de Miguel se fixait sur le couple qui venait vers eux, ou plutôt sur Carmen. Et ce regard exprimait, avec une violence singulière, un sentiment assez difficile à déterminer... Tendresse?... Haine?... Colère?... Qu'exprimait donc ce regard?... Elle remarqua que Miguel avait les dents serrées et que ses mains se crispaient un peu...

Le couple formé par Ramon et Carmen arri-

vait à leur hauteur ; Ramon les aperçut et il eut un très léger arrêt, vite dominé. Poliment il s'approcha et vint s'incliner devant Rosita.

Il y a une force prodigieuse dans les jeunes filles fières qui veulent cacher leur peine et ne s'avouent pas blessées. Rosita répondit en souriant au salut du jeune homme, et comme Carmen s'approchait, elle lui tendit la main avec empressement.

Celle-ci regarda Ramon, semblant attendre la présentation nouvelle qui s'imposait.

— Ma fiancée... dit-il à mi-voix.

Le regard qui accompagnait cette parole, tout chargé de noblesse et d'une peine inconsciente, se posa un instant avec une douceur triste sur Rosita ; mais cela ne dura qu'une seconde. Déjà il se tournait vers Miguel de Morina qui lui-même saluait Carmen, le visage glacial.

L'incident qui avait décidé du mariage de Ramon n'avait laissé aucune trace d'animosité entre les deux jeunes gens. Lorsque Miguel avait quitté la maison de don Rodrigo, il avait serré la main de son hôte et celle de Ramon avec une courtoisie amicale et sans arrière-pensée.

Cependant son visage demeurait fermé et durci, ce soir, durant que le fiancé de Carmen se tournait vers lui et lui adressait la parole. Ramon lui avait spontanément tendu la main. Miguel, après une hésitation, tendit la sienne, très froidement.

— Contre lequel des deux est-il fâché ? se demandait Rosita.

Ramon, étonné et blessé, s'éloigna vite. Il avait un sang assez vif lorsque son amour-propre était en jeu et se fût irrité de cette froideur et de ce dédain dans une autre circons-

tance ; mais il attribua le mauvais accueil de Miguel à une tardive blessure d'orgueil.

« Après tout, j'ai le rôle d'un rival heureux auprès de lui... Rien d'étonnant dans son attitude... »

Dès qu'il se fut éloigné, Rosita dit à son compagnon :

— Maintenant je voudrais bien danser... Voulez-vous ?

Miguel se leva avec empressement durant que l'orchestre commençait un air très vif de fox-trot. Il entraîna la jeune fille au rythme de la musique.

Elle parlait en riant très haut, plus haut que ses manières discrètes ne le lui permettaient habituellement. Elle paraissait plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été. De temps à autre elle jetait un coup d'œil furtif vers le couple que formaient Ramon et Carmen, entraînés par le même rythme, et que d'autres couples lui cachaient quelquefois.

Miguel était trop occupé par tout ce qui se passait en lui de mystérieux et de violent pour remarquer à quel point l'entrain de sa compagnie était artificiel. Lui-même, d'ailleurs, affectait une désinvolture joyeuse.

— Vous aimez beaucoup la danse ? lui demanda Rosita avec un sourire faussement épanoui.

Elle parlait pour parler et n'écoutait même pas les réponses.

— Je l'aime beaucoup... Elle repose l'esprit, elle est un des meilleurs sports...

— Y a-t-il beaucoup de bals à Madrid ?

— Beaucoup, certes... La jeunesse madrilène recherche les occasions...

Quelles occasions recherchait la jeunesse ma-

drilène?... Ni l'un ni l'autre n'en savait rien tant leur esprit était loin des paroles qu'ils prononçaient.

Un peu plus loin, Ramon et Carmen dansaient sans parler. Le jeune homme, contre son habitude, paraissait assez sombre. Cette rencontre de Rosita l'avait troublé plus qu'il ne voulait le reconnaître. Il songeait avec irritation à l'attitude insolente de Miguel et se croyait seulement plein d'indignation alors qu'il était surtout envahi par une peine secrète.

Carmen gardait cette physionomie de bonheur tranquille qu'elle avait presque toujours maintenant.

La danse terminée, tandis qu'ils se dirigeaient vers le buffet, elle dit à Ramon sans y attacher d'importance :

— Miguel de Morina semble porter ses vues ailleurs : il courtise Rosita Zuria... Il est vrai qu'elle est encore plus riche que moi...

Ramon eut un geste d'impatience :

— Mais ne parle donc pas toujours d'argent... C'est indigne d'une jeune fille bien élevée...

Le ton de ces paroles étaient très âpre.

Stupéfaite, elle considéra son fiancé. Jamais il ne lui avait parlé sur ce ton. Les yeux grands ouverts d'étonnement, elle ajouta :

— Pourtant, ce ne pouvait être que pour ma fortune qu'il voulait m'épouser. Quel autre motif eût-il pu avoir?...

— Miguel de Morina est un galant homme... et les causes de sa recherche... je le sais maintenant... n'étaient pas si simples que tu l'as cru...

Il parlait sans la regarder, et le ton de ses paroles marquait une telle irritation, une irritation si inhabituelle et si injuste que Carmen

se tut et ne demanda pas quelles pouvaient être les raisons de don Miguel.

Elle considérait Ramon avec une stupeur inquiète.

Ils gardèrent le silence quelques minutes.

Mais le jeune homme prit conscience de la rudesse inattendue de ses répliques. Plus calme maintenant, il frayait un passage à sa compagnie parmi la foule qui stationnait au buffet. Il lui parlait avec toute sa douceur revenue, s'excusait :

-- Cette chaleur !... cette foule !... Il y a de quoi rendre nerveux les gens les plus calmes...

Elle ne fit aucune réflexion, mais elle était trop fine pour ne pas comprendre qu'un incident, imperceptible pour elle, venait de faire vaciller l'équilibre habituel de son fiancé et peut-être sa tendresse pour elle.

Et immédiatement son cœur se serra.

« ... Mais non, pensa-t-elle ensuite. Qui n'a pas un mouvement de mauvaise humeur parfois ?... Quand on a mon caractère, on devrait pourtant être indulgent à l'irritation d'autrui... »

Bien qu'elle s'exhortât à la confiance, une très légère fêlure venait de se produire dans son bonheur. Elle sentait la présence très vague, très obscure, d'un danger ou d'une douleur, elle ne savait pas très bien...

Les couples continuaient à danser. Pepa, dans sa toilette romantique, jetait sur la salle des regards extasiés. Miguel de Morina, par politesse, venait de la prier pour un fox-trot. Fière, et toute enivrée d'illusion, elle suivait le rythme, guidée par le bras robuste du jeune homme qui, distrait, ne songeait pas à elle.

Elle était heureuse, mais pour quatre au moins des danseurs de ce bal brillant, la mu-

sique, qui est, à notre gré, joyeuse ou triste, qui va chercher au fond de nous nos espoirs ou nos peines cachés, nos désirs et nos rêves imprécis ou mal enterrés, cette musique ne fut plus perçue qu'à travers un brouillard mélancolique et triste. Quatre cœurs au moins se renfermèrent et chacun, dans la solitude farouche de son propre chagrin, ne vit plus la foule souriante qui les enfermait que comme un tournoiement irréel et vague d'ombres indifférentes.

## VI

Don Pedro crispait sa main fermée sur l'écouteur du téléphone...

— C'est vous, Isturritz?

Tout son rond visage de romain, habituellement calme et grave, se tendait, se déformait sous l'empire de la contrariété. Cet homme, toujours si maître de lui, aujourd'hui piétinait de rage, et son talon grattait inconsciemment le parquet.

— Vous dites... menaces de grèves... Cinq cents ouvriers parlent de quitter le travail?... *Dios mio!*... Mais enfin, quoi?... Il n'y avait rien hier... rien... Qu'ont-ils? Que veulent-ils?... Parlez donc!... Qu'est-ce que vous dites?... Un accident?...

Sa figure changea, vieillit brusquement.

— Il fallait commencer par là!... Deux hom-

mes blessés grièvement par l'effondrement d'un échafaudage... on les soignera!... mais les autres? Pourquoi?... Ils ne se sentent pas protégés, disent-ils?... Qu'est-ce qu'ils réclament?... Ah! les soutènements consolidés?... Les ingénieurs, où sont-ils?... Sur les lieux?... Qu'est-ce qu'ils font donc?... J'y vais!... Je prends ma voiture, dans une demi-heure je serai là...

Il racrocha l'écouteur avec rage.

— Je le sais bien que les soutènements ne sont pas suffisants, je le sais bien!... Et il en arrivera encore, des accidents, et de plus graves!... Il est même étonnant que ce soit la première fois!... Qu'y faire?... Je ne peux pourtant pas les faire moi-même!... De la pourriture, ces bois trop vieux!... Ça ne tient pas debout... un enfant housculerait tout... Et dire que je paie si cher des ingénieurs!...

Il ne prit même pas le temps de sonner pour donner des ordres ; précipitamment, il descendit au garage, où trois voitures de tailles différentes alignaient leurs longs moteurs et leurs carrosseries brillantes. Il sortit lui-même la plus grosse et prit la route immédiatement.

Sur son front solide se dessinaient les rides précises de l'inquiétude ; son menton romain s'avancait toujours dans un geste de puissance et de défi, mais tous les muscles ainsi tendus, sa figure se ravinaît, se tirait ; il paraissait soudain beaucoup plus vieux.

Ces deux ouvriers... évidemment, on les soignerait aux frais de la compagnie, on les guérirait... Cet accident en lui-même n'était pas grand'chose. Il n'y a pas d'industrie où il ne faille craindre les pires catastrophes, ce sont les risques quotidiens, les risques inévitables... Mais ces négligences, ces à-peu-près dans le tra-

vail, représentaient sa plaie cachée... Il était un brasseur d'affaires, lui, non un ingénieur, et il enrageait de ne pouvoir remédier par ses propres moyens à un état de choses, somme toute, assez facile à corriger...

Il pensait :

« Tous des ânes, ces ingénieurs... tous!... ou plutôt non... des garçons intelligents... mais des indolents, des paresseux... Il faudrait tout voir par soi-même... Et je ne puis pas, cela m'est impossible!... Ce n'est pas mon métier... Ah! ils n'ont pas d'ambition, non... ils ne se soucient pas d'arriver à un poste élevé... Ils font leur travail à contre-cœur, en pensant à la prochaine corrida... Aucun souci du détail... »

Il conduisait à une allure vertigineuse et son œil très sûr ne déviait pas de la route malgré l'exaltation de ses pensées.

« Des détails!... il n'y a pas de détails dans une entreprise comme la nôtre ; tout a son importance... Une planche pourrie me vaut deux blessés et la grève!... »

Il s'irritait davantage à mesure qu'il approchait de Bilbao et son pied pesait lourdement sur l'accélérateur.

Il songeait que, en cette fin d'année, des contrats arrivaient à terme, des milliers de tonnes de minerai restaient encore à livrer et le temps était bien juste pour les fournir avant l'expiration des délais. Une grève? C'était de formidables dédits à payer, c'était les beaux dividendes largement diminués, ou bien les fonds de réserve entamés, les actionnaires inquiets et mécontents...

De nouveau ses poings se crispèrent sur le volant.

« L'idée du temps qui passe ne peut pas en-

core pénétrer un cerveau espagnol... Les ingénieurs se laissent distraire, les ouvriers, dès qu'on n'a plus l'œil sur eux, font la sieste ou fument dans les chantiers... Et quand on leur en fait le reproche, quel sourire candide pour vous répondre : « Mañana !... » Demain !... Ce n'est pas demain qu'il faut dire quand des contrats vous mettent l'épée aux reins... »

La voiture marchait bien, déjà le vaste cirque de terre rouge s'ouvrait devant elle. Elle y pénétra par un chemin étroit difficilement praticable, mais qui le mettait tout de suite au cœur de ce pays du cuivre. Et cela ne manquait pas de crânerie de se jeter ainsi tout seul vers l'endroit qui devait se trouver le plus en effervescence. Il ne songeait d'ailleurs pas qu'il faisait un acte de courage, tout entier à son inquiétude et à sa colère.

A son grand étonnement, il n'entendait aucun bruit. Les premières équipes qu'il rencontra vaguaient à leur travail sans s'occuper de lui ; sa voiture dut traverser un groupe nombreux d'ouvriers affairés, il s'étonna de voir que presque tous le saluaient comme d'habitude. Tout lui semblait parfaitement calme.

Il fit tourner l'auto et rejoignit un chemin plus large qui le conduisit devant les bureaux.

Ils s'allongeaient, construits en ciment armé, offrant toutes leurs vitres sur une partie de la façade. Là, comme dans les chantiers, tout était uniformément couvert de terre rouge. La route semblait couleur de sang séché, le ciment lui-même, à la longue, était devenu rouge sombre, comme les vêtements de travail des ouvriers, comme les troncs des arbres et les maigres feuillages d'alentour.

En hâte, don Pedro descendait de sa voiture

dont les pneus eux-mêmes s'incrustaient de terre rouge...

Si la paix régnait dans les chantiers, il n'en était pas de même dans les bureaux. Lorsqu'il y pénétra, Miguel de Morina, debout, le visage concentré, était aux prises avec un autre ingénieur qui semblait écumer de colère. Des paroles violentes tombaient de ses lèvres contractées.

— Assez ! assez !... Que se passe-t-il, voyons ? coupa brutalement don Pedro.

L'ingénieur furieux désigna Miguel qui gardait le silence, mais dont les yeux exprimaient une ténacité terrible et une puissance entêtée.

— Celui-ci dépasse ses droits. Il veut commander... Commander à tout le monde, même à moi qui suis le plus ancien des ingénieurs d'ici...

— Eh ! laissez-moi tranquille avec vos droits, interrompit encore le maître. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de grève ?

— Deux ouvriers ont été blessés dans un effondrement...

— Je sais. Où sont les blessés ?

— A la clinique San-Juan...

— Bien... Quelle est la partie qui a cédé ?

— A gauche du parc des dépôts, près des grues électriques...

— Allons voir... Venez... Vous aussi, Morina, venez...

Tous les trois se dirigèrent vers le lieu de l'accident. Pedro Zuria dominait son irritation et tâchait de rester calme, mais sa colère grandissait, une colère retenue, recuite...

Il s'étonna, en arrivant près des grues. Non seulement le soutènement ne semblait pas effondré, mais des poteaux neufs le flanquaient,

cette partie semblait plus solide que tout le reste.

— Eh bien?... questionna-t-il étonné.

— Justement... reprit l'ingénieur dont les yeux étincelaient toujours et qui regardait Morina avec haine... Justement, j'étais absent depuis quelques minutes quand l'accident s'est produit et, quand je suis revenu, M. de Morina avait déjà donné l'ordre de réparation ; il avait fait apporter des bois, et une équipe d'ouvriers travaillait là...

— Voyons, voyons, dit Zuria, nous parlerons de cela après... Qu'est-ce que cette histoire de grève? Isturritz m'a téléphoné que les ouvriers parlaient de quitter le travail... D'abord, où est Isturritz?...

— Vers les chantiers nord où il surveille les réparations.

— Sur l'ordre de qui?

— Sur mon ordre, répondit brièvement Miguel, raide et les yeux à terre.

Don Pedro le regarda un instant, étonné et muet, mais demanda seulement :

— Et la grève?

— Le travail a repris sans incident dès que l'ordre de réparation a été donné...

— Naturellement, grondait l'ingénieur furieux, il est toujours facile de se rendre populaire en soutenant les réclamations des ouvriers.

Ses yeux flambaient de plus en plus. Il ajouta :

— Vous avez même donné des ordres pour que, laissant tout autre soin, les soutènements fussent tous refaits... En ce moment où nous avons tant de travail... D'ailleurs... lequel de nous deux est chargé de surveiller le travail

des équipes de ce district?... Vous ou moi?...

Morina, les bras croisés, de plus en plus glacial et raide à mesure que l'autre s'exaltait davantage, répondit brièvement :

— D'abord l'essentiel...

— Mais je suis là pour ça, Monsieur, je suis là...

Pedro Zuria les regardait depuis un moment en donnant des signes d'impatience. A la fin, ne pouvant se contenir, il tonna :

— Qu'importe, si vous ne le faites pas!...

Il se tourna vers Miguel :

— Mais tous ces travaux ne peuvent se faire maintenant, nous sommes tenus par nos contrats, vous le savez...

— Je certifie que l'un et l'autre peuvent se faire, à condition de transformer l'organisation du travail des équipes.

— Comment cela?

— Permettez-moi de vous soumettre un plan...

— Ah! son plan!... ricana l'autre; depuis qu'il est entré ici, on n'entend parler que de changements!...

Zuria, sans prendre garde à l'interruption, examinait Miguel.

Depuis quatre mois, il le voyait presque quotidiennement; il connaissait les qualités du jeune homme qui, plusieurs fois, l'avait étonné par la justesse de certaines remarques.

Ce front têtu, ce menton volontaire, ce goût du silence qui lui interdisait les bavardages inutiles et ne lui laissait dire que l'essentiel de sa pensée en phrases brèves et nettes; tout cela, il l'appréciait et se sentait une sorte de sympathie pour lui.

« Garçon intelligent, pensait-il, un peu trop concentré et autoritaire, peut-être... Il peut

rendre des services s'il s'assouplit... Bah ! il est nouveau, dans un an il sera comme les autres... »

Il soupira bruyamment.

— Venez, lui dit-il.

Tous deux se dirigèrent vers le bâtiment vitré. Ils marchaient rapidement sur la terre rouge et durcie couleur de sang séché. L'ingénieur si agressif tout à l'heure les suivait, calmé soudain pour la seule raison qu'il avait épuisé toute sa colère et revenait à sa nonchalance habituelle.

Des cloisons de bois divisaient le bâtiment des bureaux en un grand nombre de compartiments. A l'intérieur comme à l'extérieur, toute chose avait pris la couleur rougeâtre de la terre qui pénétrait là en poussière impalpable et se collait solidement à toute surface.

Zuria entra le premier dans une assez grande pièce meublée de cartonnières et d'une large table à tiroirs multiples.

— Expliquez vite votre plan, dit-il, sans prendre la peine de s'asseoir et sans offrir un siège à Miguel de Morina.

L'adversaire de celui-ci avait gagné une pièce voisine. Miguel prit quelques papiers dans une poche intérieure et, avec calme, les posa un à un sur la table où Zuria vint les examiner et pencha sur eux sa large figure attentive.

Mais il la releva bientôt, effaré.

— Que signifient ces chiffres et ces formules algébriques ?

Miguel expliqua. Ce silencieux, durant une heure entière, parla. Il dit le temps perdu par le mauvais emploi d'équipes mal adaptées et surmenées, dont le travail ne donnait qu'un

faible rendement. L'esprit des ouvriers se surexcitait, mal conseillé par la fatigue et le sentiment d'une tâche trop lourde. Il proposa un ingénieux système de roulement qui mettait, au travail le plus dur, des équipes fraîches, lesquelles se renouvelleraient après quelques heures, proposa des améliorations d'outillages qui économiseraient la force humaine, et enfin montra comment, par un léger travail supplémentaire, il serait permis de faire les réparations dont il avait eu l'idée, sans nuire à l'exécution des contrats.

Zuria eût été incapable d'organiser lui-même et d'agencer l'exploitation dans tous ses détails, mais son intelligence vive saisissait rapidement ce qu'un plan pouvait lui faire rendre. D'autre part, il avait constaté l'ascendant de Miguel sur les ouvriers. Quelques paroles, quelques ordres opportuns avaient rétabli l'ordre si vite qu'il n'avait pu voir lui-même aucune effervescence dans les chantiers.

Tandis que Miguel parlait, il le regardait et réfléchissait. Il avait fini par s'asseoir auprès de la table et restait là, le coude appuyé, le menton dans sa main, les yeux fixés sur le visage du jeune homme qui sortait un peu de sa réserve habituelle et parlait avec feu.

Quand il se tut, le vieux brasseur d'affaires garda quelques minutes encore son attitude méditative.

Il dit enfin :

— Je vous fais crédit... Essayez. Durant deux mois, vous aurez la direction générale du personnel... Nous verrons les résultats. Mais, avant de vous engager dans cet essai, pensez bien à tous les périls qui vous attendent peut-être. Si vous échouez, je ne pourrai pas vous mainte-

nir à ce poste et il vous sera difficile alors de garder votre prestige... Il faut voir les choses en face : vous ferez figure d'incapable...

Miguel eut un mouvement pour relever la tête qui signifiait clairement : « Je ne ferai jamais figure d'incapable. »

— Et puis, vous allez vous attirer la haine et la jalousie des autres ingénieurs, surtout si vous obtenez de bons résultats.

— Ils ne m'intimident pas !

— Vous acceptez tous les risques d'un cœur léger ?

— Je les accepte !

— C'est bien. Je donnerai des ordres pour que, à partir de demain, tout le monde vous obéisse dans les chantiers.

Il se dirigea vers la porte, tandis que Miguel remettait rapidement les plans dans son portefeuille.

La main sur le bouton de cuivre :

— Adios ! dit Zuria.

— Adios !

Mais, brusquement, le vicil homme lâcha le bouton de la porte et revint dans la pièce. Un sourire éclairait sa face large et une expression de confiance l'animait. Sans rien dire, il tendit à l'autre une main amicale.

## VII

La tia Pepa, vêtue d'un peignoir jaune et soyeux jeté sur ses épaules de fillette vieillie, s'agite, s'affaire et court dans la maison de Bilbao.

Une douce chaleur baigne toutes les pièces, et le calorifère est savamment réglé ; mais au dehors il fait un temps humide et froid, le temps d'hiver de cette région où la neige ne tombe pas mais où la pluie maussade dure des jours et des jours.

La grande salle à manger est éclairée par un immense mirador et s'orne d'un ameublement moderne en acajou travaillé et surchargé de dorures et de glaces : une lourde table, au centre, et un grand buffet à trois corps qui tient tout un panneau...

Sur le buffet, un cheval de bronze noir, traité dans la manière cubiste, redresse une rutilante crinière de bronze doré ; la queue, longue, ample, ondulée, tombe jusqu'aux pieds. Les murs de la salle à manger sont peints d'ocre et d'or et l'ensemble offre un luxe barbare qui ne manque pourtant pas d'une certaine puissance.

La table, pour le moment, est revêtue d'une nappe cramoisie sur laquelle des assiettes sont rangées en bon ordre. L'argenterie et les cris-

taux luisent et ajoutent à l'ensemble du décor leur note luxueuse.

C'est le soir de Noël.

Pour les Espagnols, comme pour nous, Noël est une grande fête. Mais quelle différence entre les noëls de là-bas et nos noëls français. Sur tous nos chemins poudrés de neige, la nuit, sur les sentiers de campagne bordés de haies sans feuilles, dans les rues des villages et des petites villes, sur les grands boulevards de Paris, partout des gens se hâtent vers les églises illuminées.

Point de messe de minuit dans les églises espagnoles qui dorment, obscures, comme d'habitude. Le lendemain, la messe sera célébrée au milieu des chants, dans une profusion de lumière ; la veillée, elle, n'apporte que des fêtes de famille.

Mais quelles fêtes attendues !

Si loin qu'ils soient, ou que la vie les ait exilés, tous les membres de la famille doivent rallier le foyer ce soir-là. Le chef — que ce soit le grand-père, le père ou le frère aîné — le chef les attend et organise sa maison pour les recevoir.

Aussi quelle révolution dans la maison de Pedro Zuria ! Il a fallu préparer des chambres et trouver de la place pour tout le monde. Et dans tous les foyers d'Espagne, à la même heure, le même travail se fait au milieu d'un bruit assourdissant, de paroles vives et de meubles déplacés.

En ce moment, Pepa dispose la table pour le repas de la nuit. Elle connaît les rites et les traditions et elle les respectera.

Elle-même veillera à ce que le poisson de Noël, le *besugo*, soit bien grillé, puis ouvert

sur le plat, la tête posée décorativement au milieu et le tout bien arrosé de sauce rouge et pimentée. Elle laisse aux soins de sa nièce la confection du fameux *turrón* d'Alicante, le long et précieux gâteau, et la jeune fille, qui manie activement les raisins et les fruits confits mêlés à la pâte, songe, en souriant avec mélancolie, qu'il faut avoir mangé, la nuit de Noël, une tranche de ce gâteau si l'on veut être heureux durant toute l'année...

La tia s'embrouille dans l'attribution des places.

— Voyons ! recommençons !

Elle se tient debout devant la table :

— Ici, Pedro, et moi-même en face...

Sa vive imagination lui montre chaque invité tel qu'il sera ce soir lorsqu'il occupera la place qu'elle lui attribue.

— Ici, le gros Anselmo...

Elle se le représente, débordant sur ses voisins, la figure écarlate dès le premier service. Il lui faut beaucoup de place, aussi écarte-t-elle un peu les chaises à droite et à gauche.

— Ici, la mauvaise Casilda, ce vieux fantôme... Elle aura, comme d'habitude, tous ses diamants dans les cheveux... Ici, Pedro..., ici, Juan, qui vient d'Andalousie...

Les figures surgissent au fur et à mesure.

— Ici... Miguel de Morina...

Elle ne se contente pas de penser le nom, elle le dit tout entier à mi-voix, et son visage rougit furtivement au-dessus du peignoir jaune.

Elle ne songe plus à Ramon ; avec des soupirs, elle s'est consolée, et maintenant son espoir tenace a pris le visage de Miguel...

Sa folle imagination travaille et entoure d'une

auréole cet homme sévère et froid qui parle peu, qui rit, qui s'incline très bas devant les femmes sans même les regarder.

Il vient souvent à la maison depuis quelque temps... Il lui a parlé deux ou trois fois avec douceur... Alors il n'en faut pas plus...

« Après tout, pourquoi ne lui plairais-je pas? J'ai quelques années de plus que lui, c'est vrai... mais on voit tant de ménages plus mal assortis!... Il faut qu'il s'aperçoive que je suis une bonne maîtresse de maison... Voyons?... tout est en ordre?... Je vais aller à la cuisine pour voir si tout est prêt... »

Elle tourne sur elle-même et jette un dernier coup d'œil circulaire.

« Et Rosita? où en est-elle? Pourvu qu'elle réussisse son turron!... »

Et, comme une petite folle, elle court vers les cuisines, claquant les portes derrière elle, dans un tourbillon jaune où sa figure met une tache d'ambre et de vermillon...

Durant plusieurs heures, tous les visages ont brillé, épanouis et écarlates, autour de la table, et les conversations bruyantes n'ont cessé de monter de ton...

Le dîner est terminé depuis un long moment. Déjà l'aube apparaît derrière les persiennes. L'électricité pâlit. Les discours se sont un peu calmés, parce que tous les jeunes gens, parents ou amis invités, dansent maintenant.

L'orchestre original d'autrefois, composé de tambourins et de castagnettes, est remplacé par le phonographe familial, mais la tradition est

sauve, puisque l'on danse et que l'on fait du bruit.

Pedro Zuria, sa face ronde élargie encore par la satisfaction et l'orgueil, se tient debout, appuyé contre la porte du salon.

Il regarde les siens...

Ils sont là tous... Les pauvres, ceux qui sont demeurés tels que jadis était son père; les riches, ceux qui ont suivi son exemple et ont acquis la fortune... Les premiers, simples et rustiques encore; les autres, vaniteux et pleins de recherche dans leurs attitudes et leurs costumes. Tous ont le visage sillonné des grandes rides du travail excessif...

Ils ont répondu à son appel, parce qu'il est l'aîné et le chef, parce que les pauvres peuvent compter sur son aide et les riches sur ses conseils précieux, ils le savent. Lui se sent une âme de patriarche toute pleine de joie grave, de responsabilités et de bienveillance.

Il n'est plus, en ce moment, un homme d'affaires retors, exigeant et méfiant. Cette fête de Noël est pour lui le grand jour d'amour et de charité. Tous ceux qui sont là vont lui dire leurs besoins et leurs peines secrètes, et lui, l'aîné, se penchera sur leur souci et il fera tout au monde pour l'alléger.

Il les regarde un à un, il tâche déjà de deviner leurs ennuis.

« Juan a terriblement vieilli depuis un an... Il faut qu'il se soigne... ; demain, je ferai signe au vieux D<sup>r</sup> Biro..., il l'examinera, et je le garderai jusqu'à ce que l'on ait découvert son mal... Anselmo a des affaires bien embrouillées, il me semble; il va falloir que nous les démêlions ensemble... Pauvre Balbina! depuis que son fils est mort, elle décline... La solitude la

tue... Il faut qu'elle reste avec nous jusqu'à l'été... »

Et puis son regard rencontre Rosita. Elle s'agite et rit comme les autres pour le moment. Il faut bien qu'elle aide la tia Pepa à distraire leurs hôtes, mais elle n'a plus la spontanéité de naguère, et son père remarque que son rite sonne moins juste...

« Cette petite a toujours du chagrin, se dit-il, il faudrait la marier... »

Rosita danse, pour le moment, avec Miguel, et leur couple est d'une élégance discrète et distinguée. Ils se sourient sans se parler et chacun d'eux semble enfermé en lui-même...

Le brasseur d'affaires s'éveille un moment dans l'âme de don Pedro en regardant Miguel.

« Une bonne acquisition pour la *Compagnie des Mines*, que celui-ci!... Je suis enfin secondé!... »

Il pense au jour où il l'a mis à l'épreuve. Quelques semaines après, les chantiers avaient changé de physionomie. Les ouvriers travaillaient de bon cœur parce que le meilleur rendement de leur travail avait permis d'augmenter leurs salaires ; et puis ils n'avaient plus la sensation d'être écrasés par un labeur excessif. Et la prospérité croissait, les chargements s'expédiaient avec plus de régularité et d'abondance.

Quelle haine d'abord chez certains ingénieurs à la fois indolents et jaloux ! D'autres, plus intelligents et plus avisés, avaient écouté avec déférence les conseils du nouveau venu et s'en trouvaient bien.

Puis une occasion s'était présentée qui renforçait la situation de Miguel.

L'exploitation, en se développant, nécessitait une augmentation de capital. Audacieux et ré-

solu, il y avait placé toute sa fortune. Cette fortune n'était pas très grande, elle représentait pourtant un certain paquet d'actions, et l'autorité de Miguel s'accroissait considérablement de ce chef...

« Dans quelques années, pense Zuria, il sera un des hommes les plus puissants de Bilbao... Et quelle *caballeria*! Quelle noblesse de cœur! Quelle droiture!... »

Soudain, il a un sursaut :

« Parbleu! Comment n'y ai-je pas encore pensé... Elle ne pourrait pas trouver mieux... La disproportion des fortunes?... Mais, dans quelques années, Miguel sera plus riche qu'elle. Et puis il est beau, sérieux... Les jeunes filles tournent assez autour de lui... »

Il rit tout haut, mais il se fait tant de bruit que personne ne le remarque. Durant quelques minutes, il réfléchit, en tirant, coup sur coup, plusieurs bouffées de sa cigarette. Visiblement, son esprit travaille avec activité.

« Et puis ce sera une excellente manière de me l'attacher... Il tient à nous, je le sais bien, et maintenant ses intérêts sont les nôtres... mais il peut arriver de l'inattendu dans les affaires... Oh! je ne crois pas à un mauvais tour de sa part, c'est un garçon qui fait honneur à ses engagements, mais enfin, il me sera encore plus attaché lorsqu'il sera mon parent... Bonne affaire!... et pour toi surtout, ma Rosita! je viens de te dénicher là un mari à faire pâlir d'envie toutes tes amies... Il te donnera, dans la vie, l'estime, la fortune et aussi l'affection, je l'espère bien, toute l'affection que tu mérites, enfant de *mi alma*... »

Il adresse un sourire à Rosita, qui le lui rend sans comprendre...

Déjà l'aurore éclaire la salle, jetant un jour faux sur tous les visages fatigués. Le diapason des voix commence à baisser, et chacun songe à se retirer... Pepa, tout en remplissant ses devoirs de maîtresse de maison, dévore des yeux Miguel, qui ne s'en doute pas...

## VIII

Pedro Zuria allumait un cigare.

Lentement, il fit flamber l'allumette, s'assura que l'extrémité charbonnait bien selon les principes et regarda une minute Miguel de Morina sans parler.

Ils se trouvaient tous deux dans un cabinet vitré d'un des plus élégants restaurants de Madrid. La nappe blanche, encore chargée des tasses à café et des liqueurs, s'étendait sous leurs coudes nonchalants.

— Bonne journée ! dit enfin Zuria.

— Oui, bonne journée ! approuva Miguel.

— Bon déjeuner aussi, reprit l'autre avec un rire large.

De fait, son visage éclatait de joie et, congestionné, tournait au cramoisi.

Ils se levèrent, descendirent l'escalier qui cria sous leurs pas assurés et lourds d'hommes satisfaits.

Au bas, un serviteur leur présenta leurs pelisses dans lesquelles ils s'enveloppèrent fri-

leusement. La porte franchie, ils respirèrent avec plaisir l'air piquant et froid de janvier.

Devant eux s'étendait une des plus grandes artères de Madrid, toute sonore et bruisante de pas, de voix et de rumeurs. Le ciel très pur offrait ce bleu foncé, teinté de mauve et bordé de perles, des nuits d'hiver en Castille. De grandes affiches lumineuses qui s'allumaient et disparaissaient tour à tour, éclairaient d'un jour brutal et coloré les pavés secs, animant encore les rues fréquentées comme en plein jour.

— Bonne journée ! répéta Pedro Zuria. C'est une chance d'avoir pu éviter ce procès...

— ... Et d'avoir obtenu pourtant réparation... ajouta Miguel.

Une affaire assez épineuse les avait conduits à Madrid, et les deux hommes se félicitaient de l'avoir conduite avec adresse et diplomatie.

Ils s'acheminèrent lentement vers la gare.

— Pourtant, je serai content de rentrer chez moi, dit don Pedro, ces deux jours de voyage m'ont fatigué... Je vieillis, mon ami, je vieillis...

Miguel eut un rire qui protestait. Pourtant, il remarquait le fléchissement des traits, les rides plus creuses dans la face moins large.

— J'ai passé l'âge où la vie d'hôtel convient et amuse... Ma fille me force à suivre un régime... Il paraît que je mange trop...

Il eut un grand rire satisfait qui lui rendit toute sa physionomie juvénile de naguère.

— Je grogne, mais j'obéis... Il faut toujours en venir là : obéir aux femmes... Comment êtes-vous installé à Bilbao ?

— L'hôtel... répondit brièvement Miguel.

— Et cela ne vous ennuie pas encore ?

— Si, il y a longtemps que cela m'ennuie.

Le visage de Zuria se fit soudain attentif. Il garda quelques minutes le silence, fumant son cigare à petits coups pressés et, fixant son compagnon, les paupières à demi fermées :

— Ne pensez-vous pas au mariage, Miguel?

Celui-ci, pour toute réponse, fit un geste vague sans regarder l'interrogateur.

— Voyez-vous, continuait celui-ci, dès que l'on atteint trente ans, il faut songer à se créer une famille ; c'est encore la meilleure solution que l'on ait trouvée pour équilibrer sa vie et sa situation... et, somme toute, pour être heureux.

Pendant qu'il parlait, son regard bleu, très fin, très avisé, continuait à glisser entre ses paupières gonflées et examinait son interlocuteur, qui regardait droit devant lui et semblait évoquer des images silencieuses.

Après une minute, il répondit :

— La vie contrarie parfois les projets...

Pedro Zuria ne s'arrêta pas à ce que cette réponse pouvait avoir de mystérieux, ni à ce qu'elle révélait peut-être de désillusions et de douleurs cachées. Son esprit ferme et droit, qui allait d'instinct aux faits essentiels et aux solutions simples, n'aimait guère les analyses psychologiques qu'il jugeait stériles.

— Vous faites le projet de demeurer à Bilbao, n'est-ce pas?... du moins autant que l'on puisse faire des projets dans cette surprenante existence... Enfin, vous avez mis d'assez gros capitaux dans la *Compagnie des Mines*, et vous occupez là une situation qui deviendra très brillante... Il y a des chances pour que vous restiez à Bilbao un certain nombre d'années?

Miguel fit un signe d'acquiescement.

Ils étaient arrivés sur le quai de la gare. Déjà

leur train, d'un mouvement puissant et doux, stoppait devant eux. Ils s'installèrent dans le wagon-salon qui leur était réservé.

Durant un moment, ils semblèrent s'intéresser en silence au va-et-vient des voyageurs qui se précipitaient, cherchaient leurs places, s'interpellaient ; mais chacun des deux hommes gardait dans sa pensée les paroles dites et attendait ce qui allait suivre. Aussi Miguel ne fut-il pas surpris lorsque don Pedro lui dit à brûle-pour-point :

— Mon cher, vous devriez vous marier à Bilbao... Il faut épouser une jeune fille dont le père... ait... une situation égale ou supérieure à la vôtre, une jeune fille sérieuse, jolie, qui vous fera un intérieur agréable... et dont la dot importante vous permettra de développer encore votre situation... Si vous êtes fiancé à une jeune fille d'une autre ville...

Il s'arrêta sur ces mots auxquels il donnait un ton interrogateur, et regarda Miguel comme s'il attendait une réponse.

Celui-ci se contenta de faire, de la tête, un signe négatif.

Don Pedro reprit :

— ... S'il en était ainsi, je ne vous parlerais pas comme je le fais, mais puisqu'il n'en est rien...

Le train s'ébranlait, et le bruit qu'il fit en démarrant obligea don Pedro à suspendre sa phrase... Le bruit et peut-être quelque gêne qui lui fit détourner les yeux.

Il enchaîna :

— Excusez-moi de vous parler d'une manière aussi directe... mais...

Brusquement, il releva les yeux qui fixaient le tapis et dit hardiment :

— Tenez... vous savez comme je mène les affaires... Eh bien ! je la connais, moi, la jeune fille qui vous conviendrait...

Miguel le regardait fixement, hésitant à comprendre, mais son compagnon, le fixant à son tour, ajoutait :

— Vous savez ce que parler veut dire, n'est-ce pas?... Et je vous affirme que son père accueillerait avec la plus grande joie un gendre comme vous...

Miguel, surpris, considéra un moment don Pedro et tordit nerveusement la cigarette qu'il tenait à la main... Il ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa et demeura un moment les yeux fixés sur le chaos nocturne qui passait derrière les vitres du wagon, sombre paysage, piqué de points d'or et d'étoiles, et des fenêtres éclairées de lointains villages.

À la fin, il dit, la voix moins assurée que d'habitude :

— La jeune fille dont vous me parlez, est-elle au courant de notre conversation ?

Zuria bondit :

— Certes non !... Il conviendra même de ne lui parler de tout cela qu'un peu plus tard, si... si notre conversation se poursuit...

Miguel réfléchissait. Son compagnon l'observait et voyait avec étonnement une émotion se peindre et grandir sur ce visage habituellement si froid.

Après de longues minutes, le jeune homme dit très doucement et avec une profonde mélancolie dans la voix :

— Si l'on m'avait parlé ainsi il y a quelque temps... je n'aurais pas pu... je n'aurais pas pu songer à cette jeune fille... J'ai fait de tristes expériences déjà, des expériences horri-

blement pénibles... Mais des jours ont passé... Il faut que la vie continue... Et puis l'adorable enfant dont il est question, si je ne me trompe pas, laisse voir une si jolie petite âme!...

— Elle est si douce, si tendre!...

— Elle vous touche de très près, n'est-ce pas?

— Elle est tout pour moi... Je désire tant la voir heureuse!... Parce que, vous savez, j'aimerais bien qu'on ne l'épousât pas uniquement pour consolider une situation, ma Rosita... Elle mérite qu'on l'étudie, qu'on l'apprécie, et... oui, cela vous étonne peut-être d'un vieux routier comme moi... elle mérite qu'on l'aime, ma chère petite, qu'on l'aime pour elle-même.

Il fit un effort pour dominer son émotion et reprendre le ton précis et net qui lui était habituel.

— Je dois vous dire, pourtant, que je lui donnerai deux millions en dot...

Miguel bondit brusquement de son siège. Il ne restait, sur son visage bouleversé de colère, plus rien de l'émotion mélancolique et tendre qui l'animait l'instant d'avant.

Les poings crispés, il cria presque dans le visage de Pedro stupéfait :

— Ne me parlez pas de dot! Je n'épouserai jamais qu'une jeune fille sans dot, vous entendez!... Celle qui partagera ma vie sera riche seulement si je le suis, elle restera pauvre si je ne sais pas m'élever, mais je la veux sans dot!

Il se rassit soudain et, plus calme :

— D'ailleurs, je ne puis vous en dire davantage avant d'avoir parlé à M<sup>lle</sup> Rosita elle-même... M'y autorisez-vous?

— Je lui dirai...

— Non, ne lui dites rien pour le moment, je



vous en prie, laissez-moi plaider ma cause moi-même, avec la loyauté et peut-être la rudesse nécessaires... plus tard... plus tard. Quand elle me connaîtra mieux... Non, ne craignez rien, je ne lui ferai pas de peine...

Il ajouta avec un sourire triste :

— Elle ne m'aime pas encore assez pour qu'une parole de moi puisse lui faire vraiment de la peine...

Ils se turent tous deux, émus différemment. Le plus âgé, sûr dans les affaires, s'étonnait de sentir son cœur à ce point remué par sa tendresse paternelle ; l'autre, plein d'émotions confuses et contradictoires, essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées et ses sentiments. Chacun, virilement, se murait en lui-même avec une pudeur farouche.

---

## DEUXIÈME PARTIE

## I

Douceur de l'hiver dans le pays basque espagnol ! Un soleil tendre, timide, hésitant, baigne la campagne infiniment tranquille où, dans les sentiers, ne passent que de rares paysans grands et maigres, coiffés de leurs petits bérets et portant toujours leur veste sur l'épaule.

Personne dans les champs où le silence est si complet que le bruit d'une branche desséchée, poussée par le vent, étonne et fait frémir. Le soir, les vitres des humbles maisons s'éclairent tôt sous l'avancée du toit. Sur les places des villages, on ne danse plus, mais les vieillards et les jeunes gens viennent s'asseoir encore et causer comme aux beaux jours.

Pourtant, de longues, d'interminables pluies tombent souvent. Des pluies tièdes qui pourrissent les feuilles dans les bois et sur le bord

des routes. Les grandes fougères rousses de l'automne se détrempe, s'inclinent, se couchent à terre sous la pluie et forment un tapis gris-brun qui se désagrège et meurt, pour former ce riche humus qui sent bon le champignon frais.

Les sources chantantes qui, l'été, descendaient des montagnes en minces filets d'eau transparente, deviennent des torrents. Ils roulent avec un bruit d'enfer, envahissent des chemins creux où poussaient des capillaires et coupent le passage aux troupeaux et aux bergers.

Mais il ne fait pas froid. Sous la pluie tiède, on sent toujours germer les richesses végétales et se préparer le printemps...

A Durango, dans le palais Jordi, l'hiver passait, mélancolique et grave.

Don Rodrigo continuait sa vie silencieuse, plongé durant de longues journées dans des livres qui retraçaient les exploits de la vieille Espagne. Il vivait, cloîtré en de sombres pièces avec lesquelles son visage hautain s'harmonisait. Le soir, lorsque l'ombre noyait les contours, estompait son costume et ne laissait voir que la blancheur de sa longue figure pâle, on l'eût pris pour un des compagnons de Philippe II.

Doña Gregoria, toujours douce, effacée, conciliante, allait de son oratoire à ses appartements, de plus en plus essoufflée et fatiguée, mais toujours souriante.

Elle avait accueilli les fiançailles de son fils avec étonnement, rien ne lui ayant fait prévoir cette solution ; mais elle était satisfaite : elle aimait Carmen et se réjouissait de la garder auprès d'elle. Et puis, les mères désirent toujours

pour leurs fils ces mariages sans aléa, alliances paisibles où la fiancée est sûre et ne réserve aucune surprise.

D'autre part, le grand changement moral qu'elle notait dans le caractère de la jeune fille la remplissait d'une joie attendrie :

« Comme le bonheur adoucit et calme ! » pensait-elle. Et, dans son indulgence, elle n'était pas éloignée de croire que tous les méchants sont des malheureux qui souffrent et qu'il faut guérir à force de bonté.

Pour le moment, elle essayait d'initier Carmen aux soins d'une maison ; tâche facile, tant l'élève montrait de bonne volonté et d'application.

Celle-ci faisait des projets, bavardait joyeusement et avec un abandon qu'elle n'avait jamais montré.

— *Mi tia*, quand nous serons mariés, j'aurai de ces grands tapis de Guermaja comme les aime Ramon...

Ou bien :

— Quand nous serons mariés, chaque matin, avec mes domestiques...

Quand nous serons mariés !

Cent fois par jour, cette phrase revenait sur les lèvres de Carmen.

Ses paroles étaient calmes, sa joie même était calme. Un des traits dominants de sa transformation morale était justement cet équilibre qui s'installait en elle et la sauvait des perpétuels paroxysmes de naguère. Même le fougueux bonheur du début de ses fiançailles se stabilisait, devenait un fleuve de joie profonde et paisible.

Elle jugeait parfois avec sévérité l'insupportable jeune fille qu'elle avait été jadis.

— *Mi tia*, j'étais terrible, autrefois... Comment ne m'avez-vous pas mise à la porte?

Doña Gregoria souriait :

— S'il fallait mettre à la porte tous les enfants insupportables!...

Pourtant, le caractère de Carmen n'avait pas changé à ce point que tout élément fantasque et romanesque en eût disparu, mais cet élément se transformait en spirituelle fantaisie. Elle avait encore parfois, malgré son nouvel équilibre, des ardeurs brusques, des décisions soudaines ; son orgueil aussi demeurait en elle, mais infiniment moins agressif et violent.

Faire mieux que les autres : telle était la forme que prenait maintenant cet orgueil, et quelquefois, dans des moments d'enthousiasme, il lui arrivait de désirer accomplir un devoir difficile et rare pour se prouver à elle-même sa valeur.

Elle eût voulu montrer aussi à Ramon de quelles actions méritoires elle se sentait capable, car elle se rendait bien compte que son changement moral avait commencé du jour où le bonheur lui était apparu sous les traits du jeune homme, et elle s'en gardait une tendre reconnaissance.

Et Ramon, que devenait-il, auréolé de cet amour :

Lui aussi s'était transformé.

Cette mauvaise humeur manifestée la nuit du bal chez l'alcaide n'avait été qu'un incident vite oublié. Le lendemain, Carmen le retrouvait doux, attentif, affectueux comme naguère. Mais il semblait pourtant qu'à partir de ce jour-là une évolution se produisit en lui.

Jusqu'à là, Ramon, gâté par la vie, avait gardé bien des traits de caractère puérils. Doué

d'une intelligence pénétrante et vive, il prenait parfois cependant bien des idées et bien des choses à la légère. La vie, pour lui? Jusque-là elle n'avait représenté qu'un voyage splendide, enchanteur, parmi des êtres qui vous sourient toujours et qui vous aiment.

Des devoirs?... Certes, il y avait des devoirs! Mais ils étaient faciles, on les remplissait, croyait-il, sans y songer, comme on respire, comme on fait le bonheur des siens en faisant le sien propre...

Brusquement il sembla que la vie lui apparut sous un autre jour. Il apercevait son visage sévère et dur; il prenait conscience des exigences du devoir et du renoncement nécessaire.

Pourquoi donc, cependant, dès ce jour, une mélancolie s'était-elle insinuée en lui? une mélancolie jamais éprouvée. Elle teintait de gris ce qui, jadis, était pour lui joyeux et ensoleillé et mettait une sourdine à sa gaieté. Souffrait-il? Peu accoutumé à l'analyse psychologique, il ne se le demandait pas.

Pas un instant, il n'avait songé à s'éloigner de Carmen. Il l'aimait d'ailleurs tendrement. Où qu'il se trouvât, si elle était auprès de lui, y eût-il eu là cent personnes, il ne la quittait guère des yeux, veillant sur elle, lui souriant avec tendresse dès qu'elle le regardait, s'amusant de ses fantaisies et de ses reparties spirituelles.

L'eût-il moins aimée, d'ailleurs, que son attitude à l'égard de la jeune fille n'eût pas changé. Il était de ceux qu'une parole donnée oblige plus qu'un poignard sur la gorge.

Mais il n'obéissait pas à un devoir tyrannique en l'épousant. Ses « quand nous serons mariés!... » ne lui causaient aucune irritation, aucun regret. Le foyer qui se préparait pour lui,

il le voyait honorable, affectueux et calme, peuplé d'enfants sains et bons qui lui ressembleraient. Et cette image suffisait à ses rêves.

Un des traits les plus caractéristiques de son changement était l'activité nouvelle qu'il montrait.

Était-ce là ce jeune homme nonchalant d'il y avait quelques mois, ce médecin qui, maintenant, parcourait les campagnes dès les premières heures de la matinée, pour voir et soigner les malades, qui se faisait adresser toutes les revues médicales européennes et suivait avec passion les découvertes techniques et les communications aux académies de médecine les plus lointaines?

Il sentait confusément qu'il lui fallait tuer des souvenirs, et, comme toutes les natures bien nées, le sentiment d'un devoir impérieux éveillait de nobles tendances demeurées latentes en lui. Il cherchait à se rendre utile et s'endormait satisfait après des journées parfois trop remplies de tâches fatigantes.

Ainsi, le beau travail de perfectionnement que le bonheur permettait en Carmen, une sorte de tristesse refoulée le faisait en Ramon. Tant il est vrai que tout sert aux âmes riches, les fortunes bonnes ou mauvaises, pour s'élever vers une vie plus noble.

L'esprit très fin de Carmen remarquait cette évolution et cherchait à en pénétrer les causes. Elle se disait bien : « Un jeune homme qui songe à fonder un foyer ne peut considérer la vie comme une partie de plaisir, il doit prendre conscience de ses devoirs et de la gravité de toute existence. »

Mais cette explication qu'elle se donnait à elle-même ne lui suffisait pas. Elle sentait qu'un

élément lui échappait qui eût éclairé l'analyse. Parfois, d'ailleurs, certaines intonations mystérieusement mélancoliques de son fiancé, un rire d'un ton imperceptiblement moins juste, l'étonnaient et la rendaient elle-même toute songeuse.

Qui sait ?

Peut-être ces « Quand nous serons mariés » cachaient-ils l'âpre et inconscient désir de se persuader à elle-même que son amour n'avait rien à craindre de la vie pleine de pièges et d'embûches, que son fiancé tenait bien à elle comme elle tenait à lui, que rien au monde ne pourrait jamais les séparer...

Ainsi vivaient, évoluaient, luttèrent Ramon et Carmen. Mais ils ne se rendaient pas compte du sourd travail qui se faisait en eux. Toute cette vie obscure des sentiments leur échappait. Ils s'aimaient bien, du moins le croyaient-ils, d'un amour plein de sourdes angoisses et de menaces, comme le sont tous les amours. Ils vivaient, confiants chacun dans sa propre loyauté et dans la loyauté de l'autre.

\* \* \*

— Pablo Zuria est venu pour te voir ce matin, tu étais sorti...

Carmen surgissait du grand vestibule sombre tandis que la haute silhouette de Ramon s'encadrait dans la baie lumineuse de la porte. Le jeune homme rentrait d'une de ses randonnées matinales, d'une de ses chasses à la souffrance humaine qui devenaient sa passion.

— Merci. Je l'ai rencontré, répondit-il.

Carmen remarqua son visage sombre et précoc-

cupé et s'en alarma, sans distinguer les causes obscures de son inquiétude.

Elle ajouta :

— Pablo m'a dit que toute sa famille s'installait ici pour plusieurs mois. Son père est tellement enchanté de sa nouvelle villa qu'il lui est pénible de la quitter pour aller vivre à Bilbao.

— En auto, il ne lui faut guère qu'une demi-heure pour être au centre de ses affaires, remarqua Ramon avec une indifférence affectée.

Il avait refermé la porte et tous deux cheminaient dans le vestibule dallé.

— Rosita et sa tante doivent nous faire visite cet après-midi... Pablo te l'a-t-il dit, Ramon ?

— Oui, et je me suis excusé... Cet après-midi, je ne serai pas là... oui... je suis obligé d'aller à Bilbao... Tu voudras bien m'excuser de nouveau auprès d'elles.

Il disait cela sans regarder Carmen, gêné, comme tous ceux qui ne savent pas mentir quand, par hasard, ils le veulent faire.

— Oh ! elles t'excuseront, d'autant plus que nous aurons l'occasion de les voir souvent, puisqu'elles s'installent à Durango pour plusieurs mois.

— Oui.

— Tu dois être content. Tu verras ton ami Pablo fréquemment, sans avoir besoin d'aller pour cela à Bilbao ?

— Oui, oui...

— Pour moi, je verrai, avec plaisir, Rosita ; elle est si sympathique, si gentille !... Et l'on sent en elle une vie tellement plus profonde que dans la plupart des jeunes filles qui nous entourent... des poupées, pour la plupart... Les meilleures n'aiment que manger des bonbons et faire la *tertullia* (bavarder)...

Pendant que Carmen parlait, Ramon, détourné, regardait par la porte qui donnait sur le patio où le jet d'eau s'était tu, où les roses rouges ne fleurissaient plus les terrasses.

Que vit-il soudain ?

Il sortit sans répondre un mot, ce qui laissa la jeune fille interloquée.

Elle ne s'en froissa pas, mais demeura quelque peu surprise et en proie à un malaise indéfinissable.

Cette impression en rejoignit d'autres en elle, mystérieuses, menaçantes, vite englouties et recouvertes dans les régions obscures de l'âme où travaille longtemps la sourde angoisse avant de surgir devant nos yeux sous forme de chagrin clair, vivant, indestructible, alourdi déjà par le temps, avant même que nous ayons soupçonné son existence.

## II

Un grand salon en rotonde, éclairé par de larges baies donnant sur la campagne des environs de Durango, campagne de pierres sèches et d'herbes jaunes que caresse un soleil d'argent pâle.

Presque étendu dans un fauteuil, Pedro Zuria achevait avec béatitude de fumer un énorme cigare.

Le fauteuil était large, profond, confortable,

couvert d'un épais velours fauve. Comme l'amcublement entier du salon, il était de forme cubique du style le plus récent, mais suggérait bien l'idée de richesse, d'un luxe solide et sûr.

Auprès de son père, Rosita, rêveuse, regardait vaguement, par les baies vitrées, les montagnes grises où commençaient déjà, par place, à paraître les fraîches teintes vert pâle des pousses de l'extrême printemps.

Pedro Zuria, durant tout le déjeuner, n'avait cessé de parler joyeusement, de plaisanter très haut avec Pepa qui, seule, lui donnait gaie-ment la réplique, tandis que les autres convives : Rosita et Miguel, se contentaient de sourire à ses paroles et demeuraient absorbés.

Comment Pedro Zuria n'eût-il pas été parfaitement heureux ? Il venait de conclure, avec l'aide de Miguel, une de ces affaires qui permettent de doubler la fortune d'un homme. Tous deux allaient voir, dès l'année qui commençait, leurs revenus augmenter de très appréciable manière.

Cette victoire enchantait l'homme d'affaires encore plus par son caractère de victoire que par l'acquisition d'argent qu'elle représentait.

— Voici déjà mars ! dit-il, en regardant lui aussi la campagne à travers les baies vitrées. Et quelle température ! On se croirait en mai !

Tout, pour lui, était beau et bon en ce moment, et il sentait le besoin d'être généreux.

Il regarda Rosita avec tendresse.

— Je veux te faire un cadeau, Rosita...  
Quoi?... De quoi as-tu envie?...

Elle fit un geste vague et se contenta de sourire.

— Mais tu ne me demandes jamais rien ! Tu

ne désires donc rien?... Et dire qu'il y a des pères qui se plaignent!... Dire qu'il y a des jeunes filles qui passent leur temps suspendues au cou de leur père à supplier : « Papa, je voudrais un bracelet!... Papa, je voudrais un collier!... »

Dans sa gaieté, il imitait le ton d'une jeune fille et parlait maladroitement d'une toute petite voix fluette qui faisait pâmer de rire sa sœur.

— Vous ne me laissez rien à désirer, père, répondit enfin Rosita ; votre générosité me permet d'acheter tout ce qui me fait plaisir...

— Je veux quand même te faire un beau cadeau... Voyons! veux-tu un collier de perles ou bien une nouvelle auto?... Tu sais, une de ces autos américaines comme nous en avons vues aux dernières corridas de Madrid, avec une carrosserie somptueuse?

La jeune fille souriait toujours et semblait réfléchir.

— A ta place, je choiserais le collier de perles, lui suggéra la tia.

— Merci, père, dit soudain Rosita, je préfère l'auto.

— Eh bien! viens m'embrasser et tu auras les deux : la voiture et le collier de perles.. Tu n'as pas assez de bijoux... et tu ne dois pas compter, toi, sur les bijoux de famille. Ta pauvre grand'mère, qui a travaillé durement pendant toute sa jeunesse, n'en a guère laissé, et ta mère est morte trop jeune pour en avoir acquis beaucoup... Ce sera un à-compte sur ceux que l'on t'offrira lorsque tu te marieras... Sainte Vierge! Je veux que ce jour-là tu brilles tellement d'or et de pierreries que les gens en aient mal aux yeux pendant plusieurs jours!

Rosita s'était levée et venait câlinement embrasser son père, frottant, comme lorsqu'elle était toute petite, sa jolie tête contre l'épaule robuste.

Une émotion passa dans les yeux paternels.

— A quoi servirait de gagner de l'argent, je me le demande, si ce n'était pour faire sourire et gâter son enfant !

Sans qu'on l'ait entendu venir, dans l'encadrement d'une porte, apparut la silhouette d'Antonio, le secrétaire.

— Don Pedro, on vous appelle au téléphone...

— Je sais ce que c'est ; j'y vais.

Il se leva, pesant et fort.

— Je vous quitte, mes enfants. Après cet appel, il me faudra partir en hâte pour Bilbao... Non, ne m'accompagnez pas, Miguel... Vous avez fait un rude travail, vous aussi, et vous méritez de vous reposer... Laissez le vieux renard expédier cette corvée. D'ailleurs, je serai de retour dans une heure.

Derrière lui, la tia Pepa quitta la pièce. Il convenait de s'arracher aux douceurs de cette quasi-sieste. En bonne maîtresse de maison, il fallait aller vers les cuisines.

Près de la porte, elle se retourna.

— Tu devrais sortir, Rosita ; tu es trop enfermée... Je te laisserai seule cet après-midi ; ma vieille amie Juana est de retour à Durango. Je lui ferai une longue visite... Tu t'ennuierais avec nous !... Pourtant, sors, ma Rosita.

— Oui, tia.

Mais Rosita ne bougea pas tout de suite. De longues minutes, elle demeura silencieuse dans son fauteuil.

Il était vrai qu'elle sortait peu. Elle s'en rappelait tristement la raison qui était la peur

des rencontres pénibles et inévitables. Depuis deux mois qu'ils habitaient Durango, plusieurs fois, elle s'était heurtée à Ramon et en avait cruellement souffert.

Ces rencontres lui causaient plus de peine que les visites qu'il lui fallait bien faire dans la maison des Jordi. Là, elle trouvait dona Gregoria, Carmen, don Rodrigo... Ramon aussi parfois...

Mais la conversation se faisait générale, et puis, elle s'attendait à souffrir en allant dans cette maison, elle s'y préparait et ne subissait pas ce choc imprévu qui consistait à voir une silhouette redoutée venir vers elle, la saluer, tandis qu'il lui fallait garder la régularité de son pas, le calme de ses traits, rendre le salut et sourire.

Cette contrainte lui était devenue trop dure. Elle eût donné n'importe quoi pour avoir la liberté de fuir Durango, s'en aller n'importe où et retrouver sa solitude morose... Mais comment faire?

« Cela ne peut pas durer », se disait-elle.

Son père n'avait pas songé qu'il pouvait la faire souffrir en la contraignant à vivre aussi près des Jordi. Lui ayant vu reprendre un peu de sa gaieté, il en avait conclu :

— Toute cette histoire n'était pas bien tragique!... Une amourette d'enfant! Elle n'y pense déjà plus!...

Il lui eût fallu protester, donner des explications, et pour rien au monde elle n'eût abordé ce chapitre.

Elle rêvait ainsi tristement et ne songeait plus que Miguel était demeuré dans le salon avec elle.

Elle tressaillit quand il lui parla :

— Voulez-vous que nous sortions un peu ensemble? Votre tante a raison... Et puis je vous dirais vous dire certaines choses...

Elle se leva aussitôt :

— Mais oui. Allons un peu sur la route d'Etchano ; elle est exquise en ce moment.

Elle n'éprouvait aucune curiosité de ce qu'il pouvait avoir à lui dire.

Ils marchèrent quelques minutes en silence, dépassèrent les dernières maisons et se trouvèrent dans la campagne.

— Rosita, j'ai à vous dire des choses très difficiles à dire... Voulez-vous me pardonner d'avance si quelque parole vous blesse ou vous fait de la peine?

Etonnée par ce préambule, elle répondit :

— Vous n'êtes pas un méchant homme, Miguel ; je vous connais assez pour savoir que si vos paroles me font de la peine, c'est que vous aurez cru que votre devoir était de me les dire et je ne vous en voudrai pas le moins du monde.

— D'abord, laissez-moi vous poser une question : Songez-vous au mariage, Rosita?

En un éclair, elle entrevit et devina le projet paternel et le sens des fréquentes visites de Miguel. Elle ne se sentit ni émue ni troublée par cette question.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion d'y songer ! répondit-elle très bas.

— Votre père me fait l'honneur d'avoir confiance en moi, et c'est avec son autorisation que je vous parle ainsi... Vous savez votre beauté, Rosita ; vous savez qu'un homme ne peut y rester insensible...

Elle soupira imperceptiblement.

Il continuait :

— ... Et je crois pouvoir vous affirmer que si vous consentiez à devenir ma femme, je vous entourerais de beaucoup de tendresse et que je ferais tout au monde pour vous rendre heureuse...

Il parlait avec douceur, sans timidité ni passion ; et elle s'étonnait justement du sang-froid et du calme avec lesquels cette demande en mariage était formulée. Ce n'était certes pas là le ton d'un homme violemment épris.

Il lut ces réflexions sur le visage de la jeune fille :

— Avant que vous me répondiez, ma petite amie, il me faut vous faire une confession... une confession qui m'est très douloureuse, mais la plus élémentaire loyauté m'y oblige...

Il s'arrêta de parler durant quelques minutes, regardant avec tristesse le sable de la route. Rosita, qui continuait à marcher auprès de lui, n'interrompit pas ce silence.

Il reprit :

— Je ne-vous apporte pas un cœur naïf... J'ai trente ans, Rosita, et, avant de vous connaître, j'ai beaucoup souffert...

Il y eut encore un intervalle de silence. Elle attendit, un peu émue cette fois.

— J'ai déjà été fiancé... A Madrid, j'ai aimé... voici déjà plusieurs années, une jeune fille admirablement jolie..., jolie comme vous, Rosita... J'avais vingt ans, j'étais follement épris... J'aurais donné ma vie avec une joie profonde pour éviter la moindre peine à celle que j'aimais... Elle m'avait agréé ; nous devions nous marier quelques mois plus tard...

Il disait ces choses, le regard au loin, le visage imprégné, non pas d'une ardente souf-

france, mais d'une mélancolie sereine, comme on raconte une histoire triste qui vous a fait souffrir il y a très longtemps et de laquelle on ne garde plus qu'un mauvais souvenir atténué déjà.

— Mais elle était coquette, trop courtisée... Un jour, elle s'éloigna de moi... et le chagrin désespéré que j'en eus se doubla quand je sus jusqu'où l'avaient entraînée sa légèreté et les mauvaises compagnies qu'elle fréquentait... J'éprouvai alors, durant longtemps, une répulsion violente pour les femmes jolies et gaies. Elles me semblaient toutes sans foi, sans honneur, toutes destinées au même sort que la malheureuse jeune fille que j'avais aimée...

Rosita marchait auprès de Miguel et instinctivement amortissait le crissement de ses pas sur le sable. Elle éprouvait une profonde sympathie pour la douleur de cet homme, cette douleur plus grande que la sienne et qu'il avait su si virilement dominer et vaincre.

— C'est loin, tout cela, continua-t-il... J'ai fini par oublier... Il faut bien vivre!... Et rien n'aide à consoler un cœur fier comme le mépris, Rosita... Je résolus de fonder quand même un foyer, et je cherchai, au fond d'une province, une jeune fille élevée dans des principes rigides... Pour être plus sûr d'elle, je voulus la prendre dans une famille très noble, comptant sur cet atavisme de l'honneur que renforce encore l'éducation... et celle-ci, celle-ci...

Il s'arrêta, profondément troublé. Rosita remarqua qu'il était devenu très pâle et qu'il respirait difficilement. Comme il était loin de la sérénité triste de tout à l'heure!

Il se domina pourtant.

— Elle était laide, bien que son visage expres-

sif fût très intelligent... Si elle l'avait voulu, nous aurions pu, je crois, être heureux.

— Et pourquoi n'a-t-elle pas voulu?

— Oh! c'est terriblement humiliant d'avoir à vous dire cela... Elle était riche et j'étais pauvre... Elle m'a repoussé en m'insultant... Et j'ai écouté ses injures, et je n'ai rien pu dire pour me justifier... Depuis, j'ai beaucoup souffert à me rappeler sans cesse cette scène, cette scène horrible...

— Vous avez dû la haïr.

— Non. Elle se trompait en me croyant intéressé, mais elle avait raison de mépriser un homme intéressé... ; mais j'ai souffert de lui savoir une âme si haute et de voir qu'elle m'avait refusé son estime.

— Mais, maintenant que vous êtes riche — mon père le dit à chaque instant, il dit aussi que vous avez un avenir splendide, — pourquoi ne pas la rechercher de nouveau et vous en faire aimer?

— Je ne dois plus penser à elle...

Il dit cela très bas, sur un ton de grande tristesse et les yeux fixés à terre.

— L'aimiez-vous d'amour, cette jeune fille?

— Elle ne m'a pas donné le temps de m'attacher à elle ; je ne l'avais vue qu'un seul jour... Pourtant, lorsque plus tard je l'ai rencontrée au bras de celui qu'elle doit épouser, je crois que j'ai éprouvé un mouvement de jalousie... Mais je ne vous connaissais pas encore comme je vous connais, Rosita...

— Si vous ne l'aimez pas, pourquoi alors étiez-vous si triste en me parlant d'elle?

— Simplement parce que tout homme d'honneur souffre mort et passion de se sentir méprisé injustement !...

Durant tout cet entretien, ils avaient marché d'un pas assez vif et gravi, sans s'en apercevoir, la côte de Santiago. Ils s'arrêtèrent auprès d'un ermitage.

La porte en était grande ouverte et les gonds usés laissaient pencher les battants. L'intérieur apparaissait vide et délabré. Les vitres cassées des fenêtres supérieures laissaient entrer les oiseaux qui passaient, criaient, se poursuivaient sous la voûte où ils faisaient déjà leurs nids. Un grand vent frais traversait l'édifice, apportant avec lui de lointains parfums.

— Voulez-vous vous asseoir un peu? proposa Miguel.

Ils n'entrèrent pas mais prirent place sur un banc de pierre placé dans un angle du parvis.

La solitude semblait complète autour d'eux. Une chèvre seulement broutait l'herbe entre les pierres; très loin dans les champs, ils apercevaient de jeunes taureaux élevés pour les corridas et soigneusement parqués; mais pas un être humain en vue.

Ils reprirent leur conversation.

— Vous voyez, Rosita, c'est un cœur lassé et malade que je vous offre, et vous méritez mieux, vous qui êtes jolie, et sûre, et pleine d'honneur...

Elle ne répondit pas; elle réfléchissait, et la tristesse de ses pensées se peignait sur son visage.

« Qu'attendait-elle de la vie, maintenant? Que ferait-elle?... Oui, ce rôle de consolatrice avait sa noblesse. Miguel était un cœur profond et délicat qui l'aimerait, elle en était sûre... Mais peut-on épouser un honnête homme quand soi-même on a dans l'âme un souvenir brûlant comme celui qu'elle gardait. Était-ce loyal?

« Pourtant, elle se connaissait. Dès qu'elle aurait mis sa main dans celle de Miguel, elle ne songerait plus qu'à son devoir et serait exorcisée... Oui, c'était la meilleure solution, il lui fallait épouser Miguel. N'échapperait-elle pas ainsi à la hantise douloureuse d'une image désormais défendue?... »

Miguel insistait :

— Répondez-moi en toute simplicité, Rosita.

Elle le regarda, et ses yeux exprimèrent une telle détresse que celui-ci en fut bouleversé et stupéfait.

— Qu'avez-vous? Je vous ai fait de la peine?

Cette parole suffit à déchaîner un orage trop longtemps contenu. Depuis des mois, par fierté, la pauvre petite renfermait trop de douleurs en elle-même. Personne ne l'aurait comprise. Mais Miguel, en lui disant son mal, avait, sans le vouloir, ravivé le sien, et ce récit rompit le barrage qu'elle maintenait péniblement. Elle éclata en sanglots.

En même temps, elle balbutiait :

— Oui, je veux bien vous épouser... Emmenez-moi loin d'ici, loin, le plus loin possible!...

Il ne posa pas de questions. D'ailleurs, Rosita eût été incapable de lui répondre en ce moment. Le visage caché au creux de son coude appuyé contre le dossier du banc, elle pleurait. De longues minutes, elle pleura ainsi dans cette pose enfantine, puis elle eut honte de sa faiblesse.

— Pardonnez-moi, don Miguel. Moi aussi, j'ai des choses à vous dire... Moi aussi, j'ai aimé... un jeune homme à qui je n'ai plus le droit de penser non plus...

— Un fiancé?

— Non. Il ne m'avait jamais parlé d'amour, mais je le voyais souvent et j'avais cru pouvoir espérer...

— Pauvre petite !

Dans le désarroi de sa peine, elle s'était affaissée sur elle-même, son coude avait glissé et elle continuait de pleurer, toute recroquevillée dans l'angle du banc.

De sa main, il caressa doucement les tièdes boucles brunes en désordre ; il ne pensait plus à lui et se sentait ému d'une profonde pitié.

— Êtes-vous sûre, Rosita, qu'il n'y a plus d'espoir ?

— Non ; il va se marier... Il faut m'emmener bien loin, bien loin d'ici...

— C'est difficile, petite amie : vous savez que votre père compte sur moi ; mes affaires sont à Bilbao...

Tout à fait éperdue, elle cria presque :

— Mais c'est Ramon de Jordi que j'ai aimé ; vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille ! Je ne puis plus supporter de le rencontrer sans cesse !

Miguel était devenu subitement très grave. Il murmura d'un ton concentré :

— Nous sommes deux malheureux, ma pauvre Rosita, il faut nous appuyer l'un sur l'autre... Oui, je vous emmènerai, je laisserai votre père puisqu'il le faut. Vous accepterez, n'est-ce pas, les aléas d'une vie très modeste et peut-être très dure ? Vous voulez bien, vous, être la femme d'un Miguel qui ne gagnera plus d'argent... Et nous partirons, nous oublierons, et nous serons un couple qui aura mis l'honneur au-dessus de tout... Nous saurons nous aimer d'une tendresse profonde, durable, invincible...

Il avait pris sa main et la baisait avec un respect et une pitié infinis. Peu à peu, Rosita se calmait, elle ne pleurait plus. La main qui tenait la sienne semblait lui communiquer un peu du courage viril de Miguel.

Elle leva vers lui des yeux encore éperdus et tout humides de larmes, ceux du jeune homme se posèrent longuement sur les siens tandis qu'il lui disait ces derniers mots : « Nous saurons nous aimer d'une tendresse profonde, durable, invincible... »

Était-ce d'avoir pu laisser éclater sa peine? Était-ce la contagion du courage? ou le contact de cette main douce et forte qui tenait la sienne? Rosita se sentait allégée, elle respirait mieux...

Miguel se leva enfin.

— Il faut rentrer, ma petite amie ; votre père serait inquiet ; voulez-vous prendre mon bras, si vous êtes fatiguée?

Toujours accablée, mais déjà plus calme, elle passa docilement son bras qui tremblait encore sous celui de son compagnon.

Lentement, ils s'éloignèrent.

Lorsqu'ils eurent disparu au détour d'une haie, une forme humaine sortit de l'ermitage aux portes délabrées ; une chétive forme humaine, frêle et chancelante.

Elle était vêtue d'une robe rose, trop jeune pour le visage marqué par les ans. C'était la tia Pepa. Troublée, blessée d'une nouvelle blessure, elle s'achemina vers la maison.

En sortant de chez son amie, elle avait eu l'idée de venir faire ses oraisons dans l'ermitage de Santiago. Elle avait, sans le vouloir, entendu les confidences de Rosita et n'avait pas osé sortir et révéler sa présence.

Maintenant, sa pauvre figure n'avait plus rien de jeune, et, navrée, la pauvre femme s'en allait, mince, chétive, courbée sous un faix qui n'était pas seulement celui de la vieillesse...

### III

Bien d'autres fois, la tia Pepa s'était trouvée déçue, bien d'autres fois son imagination lui avait fait se créer de beaux romans qui, peu de jours après, s'écroulaient et la faisaient soupirer. Elle se résignait chaque fois.

Aujourd'hui, elle souffrait davantage.

Non seulement elle éprouvait une amère désillusion à comprendre enfin que ce n'était pas pour elle que le beau et sévère Miguel venait à la maison, mais un élément nouveau entraît dans sa peine.

Un monde venait de se révéler à elle, dont elle ne soupçonnait pas la puissance. Jusque-là, avec sa mentalité trop puérile, elle se représentait volontiers l'amour comme un sentiment fait tout entier de délicatesse et de nuances. Pour elle, l'amour, c'était les bonbons et les bouquets de fiançailles, la joie des regards, les

cadeaux, les soupirs, la prestigieuse robe de mariée, les compliments et les félicitations.

Elle venait seulement d'avoir la révélation de toute la douleur qui peut accompagner l'amour, et cette découverte l'écrasait, ouvrait à son esprit des horizons qu'elle n'avait jamais soupçonnés.

C'était de l'amour, les larmes passionnées de Rosita? la tristesse profonde de Miguel?... C'était donc cela, l'amour? Cela bouleversait à ce point?

Sous son apparence pitoyable et malgré son intelligence étroite, elle avait le cœur assez compréhensif, et elle sentait l'effort prodigieux des deux jeunes gens pour demeurer droits et justes; elle comprenait que l'amour dans des âmes fières peut susciter des héroïsmes, dégager tout ce qu'un être contient de beauté et de grandeur d'âme.

Jamais personne ne l'avait aimée au cours de sa vie déjà longue; hélas! jamais personne ne lui avait fait l'honneur de la faire souffrir!... Et elle se sentait spoliée, misérable et privée de tout.

L'affection de son frère et de ses neveux? Certes, elle lui tenait au cœur; mais elle sentait bien que cette affection n'occuperait bientôt qu'une place secondaire en eux. Dans sa solitude morale, que personne n'était jamais venu consoler, elle se sentait triste comme elle ne l'avait jamais été, triste à en mourir.

Elle marchait lentement. Une étrange fatigue l'écrasait, courbait ses épaules trop minces sous la robe rose trop légère. Et le contraste était tragique entre cette robe printanière et le pauvre visage défait, jauni, parcheminé. Elle regarda ses mains et, pour la première fois,

s'aperçut que ses doigts étaient décharnés sous les lourdes bagues.

Quand elle arriva en vue de la villa, sa fatigue était telle qu'elle ne voyait plus qu'indistinctement les objets ; il lui semblait marcher dans un rêve.

Elle gagna sa chambre et se laissa tomber dans un fauteuil où elle demeura de longues heures sans une pensée claire, obscurément humiliée et sentant qu'il ne fallait dire son mal à personne, de peur de faire sourire et parce que personne ne songerait à la plaindre.



Le lendemain matin, vers onze heures.

La femme de chambre de Carmen, debout dans le vestibule de la maison Jordi, regardait avec stupeur doña Pepa, qui se tenait devant elle, le visage pâle, les regards un peu traqués. Elle semblait pouvoir à peine se tenir sur ses jambes.

— La señorita est-elle ici ? demanda-t-elle d'une voix blanche à la camériste.

— Elle vient de rentrer.

« Qu'a-t-elle ? elle est sûrement malade », pensa la jeune servante, qui demanda timidement :

— Êtes-vous souffrante, doña Pepa ?

— Non... Demandez à la señorita si elle peut me recevoir.

Deux minutes s'écoulèrent. La femme de chambre revint.

— La señorita vous attend.

Elle la conduisit dans un petit salon attendant à la chambre de Carmen, où se trouvait

celle-ci, en contemplation devant des mètres et des mètres de dentelles posées un peu partout. Elle en avait étalé sur tous les dossiers des sièges, sur une petite commode de marqueterie, sur un bureau...

— Ah ! je suis contente de vous voir, doña Pepa ! Donnez-moi votre avis. Il me faut choisir des dentelles et je suis bien embarrassée !...

Ses paroles moururent sur ses lèvres, son sourire s'effaça quand elle eut regardé la figure de la nouvelle venue.

— Mais qu'avez-vous, ma pauvre amie, qu'avez-vous ?

En même temps, elle lui présentait un siège. Mais Pepa, debout, la regardait sans parler, sans sourire, le visage à la fois bouleversé et figé.

Carmen s'approcha d'elle et, doucement, lui prit la main.

— Vous n'êtes pas bien, doña Pepa... Remettez-vous... Venez vous asseoir dans ce fauteuil près de la fenêtre.

Le contact de la main de Carmen sembla rappeler la pauvre femme à elle-même. Elle se laissa conduire docilement vers le siège offert et s'y laissa tomber.

Carmen, assise en face d'elle, attendit qu'elle parlât.

Pepa soupira, sembla tirer sa respiration de très loin et commença :

— J'ai besoin de vous parler, Carmen, de vous parler à vous toute seule.

— Eh bien ! je vous écoute ; personne ne viendra nous déranger... Mais remettez-vous d'abord... C'est ce premier soleil sans doute. Il faut s'en défier au printemps... Voulez-vous prendre quelque chose ? Un peu de xérès?... Non, c'est trop matin?... Une tasse de thé ?

Pepa fit signe de la tête :

— Non !

Elle resta encore silencieuse pendant quelques minutes. Carmen l'observait, inquiète. Puis :

— Carmen, je vais vous faire de la peine... Autant de peine que j'en éprouve moi-même...

Carmen frissonna :

« Mon Dieu, pensa-t-elle, qu'est-il arrivé? »

— Quoi?... dites vite... Ramon est malade? Un accident?... Parlez vite !

L'autre faisait non de la tête.

— Alors, quoi?... Il est question de Ramon, n'est-ce pas?

Nouveau signe de tête. Affirmatif cette fois.

— Mon Dieu !

Sans savoir rien encore, la pauvre Carmen commençait à trembler, son visage se décomposait... Elle devenait haletante... Après quelques instants, toutes les deux eurent le même masque d'angoisse et de chagrin.

— Mon Dieu ! répéta Carmen. Dites... dites...

Il sembla bientôt que, devant l'inquiétude de la jeune fille, Pepa se ranimait un peu et reprenait la force de parler.

— Écoutez : depuis hier, Rosita et Miguel de Morina sont fiancés...

Carmen poussa un soupir et son visage s'éclaira d'une joie intense.

— Mais c'est une très bonne nouvelle, et je vous en félicite. Rien ne pouvait être plus heureux... Ce n'est pas cela qui vous afflige, je pense?...

Pepa la regarda un instant avec une expression énigmatique, puis elle poursuivit :

— Par hasard, tout à fait par hasard, j'ai entendu leur conversation... Il ne s'agit pas là de fiançailles bien joyeuses, Carmen!... Ma pauvre petite Rosita pleurait, sanglotait...

— Des larmes d'enfant, sans doute.

— Non. Elle ne consent à épouser Miguel que pour échapper à une grande peine...

Carmen ouvrait des yeux stupéfaits et, de nouveau, vaguement inquiets. Elle murmura :

— Une grande peine?

— Il faut que je vous explique... Les années dernières, un jeune homme, ami de son frère, venait très souvent nous voir dans notre maison de Bilbao... Rosita crut... à tort ou à raison... qu'elle ne lui était pas indifférente. Elle eut l'imprudence de s'attacher à lui... Puis il s'est éloigné...

Elle s'arrêta, durant que dans les yeux de Carmen grandissait une anxiété terrible.

Pepa reprit :

— Nous avons tous remarqué la prédilection de Rosita pour ce jeune homme... Ensuite nous avons cru qu'elle oubliait, quoique son caractère eût beaucoup changé alors... Enfin, hier, je l'ai entendue supplier Miguel, en sanglotant, de l'emmener bien loin afin d'oublier...

— C'est infiniment pénible, dit Carmen, la respiration coupée... mais qu'y puis-je?

— Vous ne devinez pas le nom de ce jeune homme?

A peine put-elle répondre :

— Non!...

— C'est Ramon de Jordi!

Carmen poussa une exclamation qui ressemblait à une plainte. Elle regarda dona Pepa, comme hypnotisée. Puis elle se leva avec agitation :

— Mais avaient-ils échangé des promesses? Étaient-ils fiancés?

Pepa répondit lentement, et comme à regret :

— Non, il n'y avait, entre lui et ma nièce, aucune promesse ; elle nous l'eût dit...

— Enfin, avait-il fait acte de fiancé? Votre frère avait-il sujet de compter sur ce mariage?...

Pepa se contenta de faire un signe de tête négatif.

— Alors, qu'attendez-vous de moi?

— Rosita souffre...

Carmen fut soulevée d'une révolte puissante, une de ces révoltes comme elle en avait fréquemment autrefois.

— Et que peut me faire à moi cette histoire? Ramon a choisi... Il m'a choisie... Qu'elle s'en aille, c'est ce qu'elle a de mieux à faire... Qu'y puis-je?... Je vous trouve naïve de venir me raconter cela!

Elle éclata d'un rire un peu rauque et amer.

Pepa pleurait.

Une tempête trouble déferlait en elle. Elle pleurait sur Rosita qu'elle aimait sincèrement. Elle souffrait de la voir malheureuse. Mais elle pleurait surtout sur elle-même, en proie à l'un de ces chagrins disproportionnés et déraisonnables qui envahissent parfois une sensibilité un peu désaxée et poussent à des actes indignes de soi, de ces actes que l'on a peine à comprendre ensuite et que l'on regrette durement.

Cette démarche auprès de Carmen, cet espoir de lui voir rompre ses fiançailles était le fruit d'une logique assez ingénue. Si Carmen se détournait de Ramon, c'était l'espoir rendu à Rosita, c'était surtout Miguel redevenu libre, et

son propre espoir, son espoir insensé qui renaissait.

Mais elle ne s'expliquait pas tout ceci avec clarté, et c'est presque de bonne foi qu'elle ajouta :

— Je vous assure que cette histoire, comme vous dites, m'est pénible, plus pénible qu'à vous... pour des raisons que je ne puis vous dire... J'ai beaucoup réfléchi et beaucoup pleuré depuis hier... Mais je ne puis résister au chagrin de Rosita, et je suis venue vous supplier pour elle...

Elle tâchait d'essuyer ses yeux gonflés avec sa main nue, sans même prendre son mouchoir, et ses pauvres doigts se mouillaient sans sécher sa figure qui ruisselait, rougissait...

— Il faut, avant tout, que cette petite soit heureuse !

— Mais enfin, que voulez-vous que je fasse ? Que je rompe mes fiançailles?... Oui?... c'est cela?... Mais vous êtes d'une inconscience !... Et quand même je rendrais sa parole à Ramon, croyez-vous qu'il la reprendrait?... Il m'aime ! entendez-vous ? Il m'aime !

— En êtes-vous sûre ?

Pepa avait lancé cette parole sans y songer, et, malgré son propre trouble, elle fut stupéfaite de voir Carmen pâlir, pâlir... Dans son visage de morte, ses yeux s'agrandirent, la respiration sembla lui manquer et elle s'abattit dans un fauteuil.

— En êtes-vous sûre ?

Cette simple parole venait de réveiller tous les doutes obscurs, toutes les sourdes inquiétudes qui cheminaient en elle depuis quelque temps. Ramon l'aimait-il ? Elle ne s'était jamais formulé nettement cette question, mais elle en était

tourmentée sans en avoir conscience, et voici que de l'entendre prononcer par une autre, elle surgissait, angoissante, s'imposait...

De nouveau, elle eut une révolte.

— Oui, j'en suis sûre ! Pourquoi m'aurait-il demandée ? Pourquoi voudrait-il faire de moi sa femme ?... Pourquoi ?... Rien, ni personne ne l'y force !...

Pepa ne répondit pas. Elle ne regardait plus Carmen. Assise toute rigide dans son fauteuil, les mains allongées et jointes sur les genoux, elle semblait figée dans des pensées douloureuses.

Elle dit enfin très lentement :

— Il ne faut pas laisser s'accomplir l'irréparable. Réfléchissez, Carmen, et ne dites pas à Rosita que je suis venue. Elle ignore que j'ai surpris son secret.

Elle se leva. Carmen la regarda s'en aller de son pas menu, la taille courbée comme si un poids très lourd lui chargeait la nuque. Elle la regarda partir et ne fit pas un geste pour la saluer ou l'accompagner, clouée elle-même sur son siège, incapable du moindre mouvement.

\* \* \*

Carmen demeura longtemps immobile. Elle regardait au dedans d'elle-même grandir une épouvante sans nom. Elle luttait encore pour repousser la certitude qui, tout à coup, se faisait jour.

« Voyons, quand il m'a demandé de devenir sa femme, il m'aimait ?

« — Est-ce bien sûr ? répondait en elle une voix sans pitié. Il avait laissé venir de Madrid

le fiancé qu'on te destinait, sans se poser lui-même en prétendant, sans s'émouvoir... Il ne t'aimait donc pas à ce moment-là!... »

Mais alors, le soir, pourquoi était-il venu la chercher sur la lisière du champ de maïs? Pourquoi, voyant sa peine, lui avait-il demandé sa main?

« — Par pitié! » répondait la voix.

Non, non, c'est impossible! Carmen, si orgueilleuse, se révolte à cette pensée. Non, ce n'est pas par pitié... Par tendresse amicale peut-être, par dévouement chevaleresque... Il en est capable, son cœur est si grand!

« Mais ensuite, pensait-elle, a-t-il jamais manifesté le moindre regret? N'a-t-il pas toujours été aimable et doux envers moi? N'a-t-il pas toujours pris sa part de tous mes projets?... »

« — Rappelle-toi, rappelle-toi, Carmen, son inexplicable mauvaise humeur au bal chez l'alcade. Vous aviez rencontré Rosita et tu lui avais dit que Miguel lui faisait la cour... Rappelle-toi son embarras, son ennui quand il sut que la famille Zuria venait s'installer à Durango pour plusieurs mois... »

Voici qu'une foule de souvenirs montaient dans son esprit et s'éclairaient d'un jour nouveau. Telle réflexion à laquelle elle n'avait pas attaché d'importance, tel mouvement, tel acte inexplicable alors, prenaient leur vrai sens, devenaient criants de vérité.

Carmen fut prise soudain d'un accès de rage.

« Eh bien! tant pis! il m'a donné sa parole, je la garde. Il n'est pas un enfant. Il m'a choisie, il savait ce qu'il faisait... Après tout, cette petite Rosita ne lui tient pas tant au cœur... C'est elle qui l'aime... Une passionnette d'en-

fant, voilà tout ! Elle l'oubliera vite ! Ne puis-je être une excellente épouse ? »

Hélas ! Rosita est si jolie !

Elle se leva et alla se placer devant une glace de sa chambre. L'image qu'elle y vit lui fit détourner les yeux avec désespoir. Rien ne subsistait plus de la lumière de joie qui, naguère, éclairait son visage, et, sous le chagrin, sa petite taille accablée diminuait, se rapetissait encore...

Hélas ! c'était cela l'explication : Rosita était si jolie ! Peut-on rester insensible à de beaux yeux, à un teint d'ocre rose, au pur ovale de la jeune fille, à son sourire qui s'ouvre sur des dents petites et nacrées ? Hélas ! il lui fallait se résigner à son destin de fille laide, souffrir, souffrir toujours, laisser passer les autres devant soi, les voir partir joyeuses au bras du fiancé choisi...

A quoi bon lutter et ajouter la mauvaise grâce à la laideur ? Abuser de la générosité d'un cœur chevaleresque ?... Non ! non ! pas cela ! Elle ne tolérerait pas qu'il sacrifiât ainsi sa vie pour elle !

A la révolte succédait une résignation qui lui était presque douce.

« Comme il a été bon pour moi ! Comme il m'a donné l'exemple de la générosité ! et comme je serais coupable si je m'opposais à son bonheur ! O Ramon ! sous ton influence je suis devenue plus douce, plus patiente ; je ne veux pas abandonner ces conquêtes morales. Ramon, Ramon, je montrerai, en m'effaçant, que je n'étais pas indigne de ta confiance... »

Elle demeura quelques minutes les mains jointes, dans un élan passionné et fervent.

Puis ses mains se séparèrent, retombèrent.

Sur cette âme violente, toujours portée aux extrêmes, une nouvelle rafale de doute et de chagrin passait.

De nouveau, elle se demandait :

« Tout cela est-il bien réel? Ramon n'est-il pas trop honnête, trop loyal pour demander une jeune fille en mariage alors qu'il en aime une autre? Toute cette histoire n'était-elle pas l'invention d'un cerveau malade? Cette Pepa ne semblait pas avoir la tête bien solide! »

Certes, Ramon était la loyauté même, pourtant Carmen était trop intelligente pour ignorer que des sentiments peuvent naître dans nos pauvres cœurs humains, cheminer et vivre sourdement dans les zones obscures de nous-mêmes avant de se révéler. L'amour du jeune homme pour Rosita n'était-il pas de cette nature?

Mon Dieu! à qui se confier? Qui l'éclairerait?

Elle regarda, éperdue, autour d'elle, comme si elle cherchait un secours.

Ses yeux, soudain, s'arrêtèrent sur la *Maler dolorosa* vêtue de velours noir qu'avaient, jadis, habillée les mains pieuses de son aïeule, et, avec toute sa fougue, elle se jeta à genoux, la suppliant à haute voix :

— O *madre, madre*, sauve-moi!...

De très loin, elle entendit la porte d'entrée résonner sourdement. Des pas marchèrent sur les dalles. Elle reconnut ces pas.

Peu après, dans le patio, une voix chère résonna. Ramon venait de rentrer. Carmen l'entendit causer avec sa mère. Celle-ci lui dit :

— Pilar m'a raconté que *doña Pepa* était venue cet après-midi et paraissait souffrante. Je suis étonnée qu'elle n'ait pas demandé à me voir...

Un espoir absurde et superstitieux surgit en Carmen, comme il en peut surgir parfois dans une âme en butte à une émotion trop forte. De la réponse que ferait Ramon allait peut-être sortir un motif de joie ou de tristesse. Le cœur contracté, elle prêta l'oreille avec une attention si grande qu'elle en devenait douloureuse.

D'une voix calme, où Carmen crut discerner une affectation d'indifférence, le jeune homme demandait :

— Ah ! elle était seule?...

A quelle autre songeait-il donc ? Carmen, hélas ! ne douta pas un instant. Sa première pensée était donc pour Rosita !

Alors, tout à fait convaincue, brisée de chagrin plus que jamais, elle laissa tomber sa pauvre figure dans ses deux mains et pleura désespérément devant la Vierge vêtue de ve-  
lours noir.

#### IV

Comme un raz de marée qui submergeait tout sur son passage, la certitude ravageait l'âme de Carmen : Ramon avait eu pitié d'elle. Ce qu'elle prenait pour une tendresse égale à la sienne, n'avait été qu'un élan pour consoler son amie d'enfance. Et maintenant, esclave de sa parole, il se préparait à lier sa vie à la sienne en dépit de lui-même...

... Le soir tombait, un soir chaud de prin-

temps espagnol. Au ciel, de petits nuages couvraient encore, poussés par un vent léger tout imprégné des parfums acides de mars. Le soleil mettait son or pâle sur les rosiers, déjà couverts de menues feuilles rousses, sur le patio au bassin de marbre. Dans le jardin muré, des abricotiers en fleurs semaient au vent leur odeur sucrée qui pénétrait jusque dans les profondeurs sombres de la maison.

Ce n'était pas là le décor d'un drame.

Carmen, plus calme, allait et venait dans sa chambre, occupée à de mystérieux préparatifs. Elle venait de prendre une résolution.

Deux fois déjà, on était venu frapper à sa porte. Doña Gregoria d'abord, Ramon ensuite. A tous les deux, elle avait eu le courage de répondre sur un ton affectueux et enjoué :

— Je me repose, j'ai mal à la tête... non, je n'ai besoin de rien... que de solitude ; je ne descendrai pas pour dîner.

Et une paix mélancolique descendait en elle à mesure que la conduite à tenir se dessinait devant elle.

Elle partirait. N'était-ce pas là le meilleur parti ?

Des explications avec Ramon ? A quoi bon ? Elle le connaissait et elle se connaissait : ils feraient assaut de générosité et ne trouveraient aucune solution tout en se déchirant le cœur.

Elle partirait d'abord, puis elle écrirait à Ramon pour lui rendre sa parole. Il pourrait ainsi songer à Rosita et retourner vers elle.

Dans les environs de Madrid, il existait un vieux couvent où Carmen avait vécu quelques-unes des années de son enfance. Elle y gardait

de chères amitiés parmi les religieuses qui, jadis, avaient pris soin d'elle. Ce couvent l'abriterait durant quelque temps.

Ensuite?... Elle avait l'âge de voyager seule. Il lui semblait qu'une course autour du monde, à la recherche de paysages nouveaux, de mœurs nouvelles lui serait salutaire... Non, elle ne se ferait pas religieuse, elle ne s'en croyait pas la vocation... Elle irait par le monde... Elle serait l'une de ces mélancoliques voyageuses que l'on rencontre dans tous les palais ; qui arrivent, repartent, que personne n'appelle et que personne n'attend...

Mais il fallait que nul, dans la maison, ne s'aperçût de son départ. Elle ne se sentait pas le courage de donner des explications, de subir des prières et des assauts qui la meurtriraient trop.

Dans la soirée, un coup très discret fut de nouveau frappé à sa porte. Doña Gregoria venait lui demander si elle n'avait besoin de rien. Elle s'astreignit à ne faire aucun bruit et ne répondit pas.

« Elle dort ! » pensa la vieille dame, qui s'éloigna sur la pointe des pieds.

Mais quand chacun fut endormi, une ombre mince et légère, chargée d'une petite valise, ouvrit doucement une porte dérobée derrière la maison et pénétra dans le garage.

Quelques minutes après, une petite voiture en sortait, longeait, tous phares éteints, la place bruisante de gens attardés, et prenait la route de Madrid.

Ainsi s'en allait Carmen. Elle faisait, sur les routes obscures et pleines des embûches de la nuit, l'apprentissage de la solitude qui serait son partage désormais. Et tandis qu'elle tenait

le volant de ses mains fermes, des larmes coulaient de ses yeux en songeant au bonheur qu'elle laissait fièrement derrière elle.

\*  
\* \* \*

Le couvent de Guadajur...

Presque une petite ville médiévale entourée de hautes et épaisses murailles crénelées. Il se dresse dans le voisinage de l'Escorial.

Construit par Philippe II, le roi sombre et plein d'inquiétude, il a pris quelque chose de la physionomie de son fondateur. Plein de richesses artistiques, il n'a jamais perdu la mine farouche que lui donne l'amas de ses pierres défiantes et grises, érigées au milieu d'une campagne solitaire, vaste désert de cailloux et d'herbes dures et sèches.

Le visage des pieuses femmes qui vivent là participe de l'aspect austère du lieu, mais elles répandent autour d'elles une telle bonté, que bien des âmes tristes ou éprouvées par la vie viennent se réfugier vers elles jusqu'à ce que la sombre paix qui habite cette maison ait peu à peu calmé leur souffrance.

Carmen fit la route rapidement, regardant devant elle sans penser, les yeux brûlés par la poussière et l'air vif. A peine stoppa-t-elle pour prendre quelque nourriture. Elle évitait les villes, ne s'arrêtait que devant des auberges de villages. Elle dormit une nuit dans une chambre de paysan et repartit dès le lever du soleil.

Arrivée à une vingtaine de kilomètres de Guadajur, il lui fallut quitter la grande route et obliquer à droite dans un mauvais chemin défoncé, au milieu duquel coulait un mince ruis-

seau. La voiture devait passer en prenant bien soin de tenir ses roues de droite et de gauche à égale distance du lit étroit que se creusait l'eau.

Quand elle arriva, couverte de poussière et rompue de fatigue, devant la haute porte fortifiée, n'eût été sa voiture, elle eût ressemblé à ces suppliants qui, au moyen âge, venaient demander asile et protection dans les couvents.

— Ma révérende Mère, dit-elle seulement à la vieille religieuse devant qui on l'introduisit, je viens vous demander un abri : j'ai besoin de solitude et de réflexion.

Celle-ci n'exigea aucune explication. Elle l'embrassa et la conduisit dans une étroite chambre aux murs blanchis à la chaux, si glaciale que Carmen, en y pénétrant, frissonna.

\*  
\*  
\*

Pendant ce temps, l'inquiétude grandissait dans le palais Jordi.

Dès le matin, doña Gregoria avait frappé à la porte de Carmen. Ne recevant pas de réponse, elle avait ouvert doucement. Elle s'attendait à trouver la jeune fille endormie et ne voulait pas la réveiller.

Elle s'approcha du lit et fut étonnée de le voir en ordre.

— Déjà sortie ! pensa-t-elle.

Elle ne s'inquiéta pas tout de suite.

Mais bientôt elle remarqua qu'une foule d'objets avaient été dérangés et posés en hâte, semblait-il, à des places qui n'étaient pas les leurs. Dans le cabinet de toilette, une armoire à moitié vide était grande ouverte.

Le regard de doña Gregoria fit le tour de la chambre et découvrit, avec un étonnement grandissant, d'autres détails : une grande valise avait été ouverte puis abandonnée dans un coin de la chambre, des papiers froissés jonchaient le parquet.

Que signifiait tout cela ?

La camériste, interrogée, affirma qu'elle n'était pas entrée dans la chambre depuis le moment où elle avait accompagné doña Pepa, la veille.

En hâte, la tante de Carmen prévint son mari. Celui-ci, plus inquiet qu'il ne voulait en avoir l'air, gronda :

— Voici l'ère des fantaisies qui recommence !

Mais il alla tout de suite demander à Ramon s'il savait ce que signifiait ce départ.

Ramon, en proie à une surprise anxieuse, ne put naturellement pas éclairer le problème. Tout de suite il se mit à la recherche de Carmen et parcourut en auto tous les lieux que hantait habituellement la jeune fille.

A mesure qu'il cherchait, son anxiété croissait, et il faisait des efforts surhumains pour mener son enquête sans se trahir, sans éveiller l'attention de ceux qu'il interrogeait, sans leur dire le départ de Carmen. A quoi bon provoquer les commentaires de la petite ville ?

Enfin, dans l'après-midi, un télégramme arriva. Carmen rassurait sa famille quant à sa santé, donnait son adresse au couvent de Guadajur, mais n'expliquait pas les raisons de sa fuite. Une lettre devait suivre.

Dès lors, toute la maison vécut dans l'attente de cette lettre qui éclaircirait le mystère. Dans les grandes salles sombres et froides où naguère résonnait le rire de Carmen, un silence pesant

tomba. De temps à autre, don Rodrigo élevait la voix avec colère contre ce qu'il croyait être un caprice de la jeune fille. Sa femme le calmait :

— Elle est en lieu sûr... Elle reviendra...

Ramon s'interrogeait :

« Pourquoi? pourquoi était-elle partie?... Qu'elle eût pu avoir un tel secret sans qu'il s'en doutât le frappait de stupeur. Ne lui inspirait-il donc pas une entière confiance? Pourquoi ne lui avait-elle rien dit?... »

Il voulait aller la rejoindre immédiatement. Et puis la crainte d'une maladresse le retint. Il fallait attendre la lettre promise et, dès lors, il vécut de longues heures d'inquiétude, torturé de vagues remords, l'esprit plein de questions angoissantes auxquelles il ne pouvait trouver de réponses...

RAMON,

Je crains que ta première pensée en apprenant mon départ n'ait été celle-ci : « La fantasque Carmen vient d'avoir un nouveau caprice! » Non, Ramon, si je suis partie c'est que je devais partir. Quand je t'aurai expliqué mes raisons, tu me comprendras et tu devineras que ce départ m'a déchiré le cœur.

Je dois te dire toute la vérité, une vérité non déguisée, sans fard, sans restriction, une vérité digne de nous deux qui laissons tout ce qui n'est pas droit et sincère. Le jour même où j'ai quitté Durango, j'avais reçu la visite de Pepa Zuria, la tante de Pablo et de Rosita. Avec tous les signes du plus grand chagrin, elle m'a avoué qu'elle avait surpris le secret de sa nièce. Ramon, Rosita t'aime, elle a pleuré de désespoir en pensant à

Jos fiançailles. Elle t'aime depuis longtemps. Lorsque tu allais visiter son frère à Bilbao, elle s'habitua à l'idée de te voir toujours, de passer sa vie avec toi, et la nouvelle de notre mariage l'a terriblement surprise.

Et toi-même, Ramon, n'as-tu jamais pensé à cette jeune fille? Je crois que tu l'as aimée, toi aussi; peut-être à ton insu. Sans doute l'aimes-tu encore... La pitié seule t'a conduit vers moi, tu as obéi à un élan généreux, et puis tu t'es trouvé engagé et tu n'as pas voulu manquer à ta parole.

Je te la rends, cette parole, Ramon; je te la rends sans haine, sans colère, en te remerciant de l'estime que tu m'as témoignée quand tu m'as jugée digne de devenir ta femme. Je ne veux pas que tu te sacrifies. Et puis, une lutte de coquetterie, une guerre cauteleuse contre Rosita? Ah! non! Ce serait indigne de nous trois. Va, mon cher Ramon, où ton cœur te conduit, et dis-toi bien que je te garderai mon amitié et ma profonde estime. Entre gens comme nous, tout se fait loyalement, et le vaincu serre la main de son vainqueur.

Cette lettre était nécessaire. De vive voix, j'aurais peut-être manqué de sang-froid. Les nerfs empêchent quelquefois les femmes — même celles qui sont fières et courageuses — de dire ce qu'elles ont à dire.

Adieu, mon fiancé d'hier, nous ne nous reverrons que beaucoup plus tard. Sois assez généreux pour ne pas essayer de combattre ma décision; une discussion avec toi me ferait trop souffrir maintenant.

Rassure, je te prie, ton père et ta mère, dis-leur ce que tu jugeras bon; bientôt, je leur écrirai.

N'oublie pas, quand même, ta pauvre sœur

CARMEN.



Les mains de Ramon tremblaient en lisant cette lettre. Il courut s'enfermer chez lui. En dépit de ce que lui demandait Carmen, il ne dit rien encore à ses parents. Son désarroi était trop grand.

Sa première impression fut de se trouver brusquement sur le bord d'un abîme. Quelque chose d'obscur, de profond se trouvait sous ses pas et il se sentait vaciller.

Carmen partie ! Pas un instant il ne douta du caractère sérieux de sa résolution. Certes, elle avait toujours été capricieuse, mais il ne s'agissait plus là d'un caprice, il le sentait. La froideur voulue de la lettre, son ton direct, marquaient une possession de soi, une volonté ferme qui ne sont pas les indices d'un enfantillage ou d'un caprice. Elle s'en allait sans espoir de retour et cela le désolait ; cette absence déséquilibrait sa vie. Il lui semblait que, dorénavant, plus rien ne l'intéresserait de ce qu'il aimait naguère.

En même temps, du fond de lui-même, montaient des fantômes terribles qu'il repoussait en tremblant, des images gracieuses de Rosita telle qu'il aimait à la voir jadis à Bilbao, parmi la foule des jeunes gens et des jeunes filles qu'il fréquentait.

Carmen avait-elle dit vrai ? L'aimait-il ? En l'évoquant, il se sentait le cœur étreint d'une émotion, mais il ne savait pas bien quel nom donner à cette émotion. Était-ce de l'amour ?

Quand il se faisait cette question, l'image de Carmen apparaissait alors à son esprit, Car-

men dont il ne voyait pas la laideur, une Carmen souriante, légère et vive, qui courait dans la maison en l'emplissant de rires et de paroles : « Quand nous serons mariés !... » Et alors son cœur se serrait, se serrait... Pourrait-il jamais abandonner Carmen ?

Puis revenait le fantôme de Rosita. Elle avait pleuré de désespoir en apprenant ses fiançailles. Elle l'aimait. Pauvre petite !... C'est vrai qu'elle avait pu croire à son affection jadis, quand il allait si fréquemment voir Pablo. Comme elle était douce et gentille, et combien elle méritait d'être heureuse, elle aussi !... Pourquoi Carmen lui avait-elle dit que Rosita pleurait ?...

Les heures passaient et le trouble de Ramon ne s'éclaircissait pas. L'obligation dans laquelle il se trouvait de donner à ses parents des nouvelles de Carmen lui était cruelle. Que leur dire ?

Il dut pourtant s'y résoudre. Il arriva le soir, un peu avant le dîner, dans le salon rouge, le visage sombre et animé de cet air hautain que la douleur donnait toujours aux Jordi.

Brièvement, il annonça :

— J'ai reçu une lettre de Carmen. Elle restera quelque temps au couvent de Guadajur et me charge de vous rassurer. Elle vous écrira bientôt...

— Pourquoi est-elle partie ? demanda don Rodrigo.

D'un ton un peu rauque et sans regarder son père, Ramon dit :

— Nous avons un différend, elle et moi... Permettez-moi de le terminer avec elle-même...

Il ajouta :

— Sa conduite est admirable, d'ailleurs..., comme toujours...

Puis il s'en alla rapidement, et son départ ressemblait à une fuite.

Restés seuls, don Rodrigo regarda sa femme ; ils se sourirent mélancoliquement :

— Notre accord ne fut pas si difficile, jadis... et il fut solide !...

— ... Et tendre, heureux... murmura doña Gregoria, tandis que son mari lui baisait la main longuement.

\* \* \*

Plus que jamais, les fantômes se disputaient l'âme de Ramon. Celui de Carmen, celui de Rosita...

Qui vaincrait ?

Avant le départ de sa fiancée, il ne songeait pas à s'interroger. Peut-être une tristesse cheminait-elle en lui, mais il ne s'en rendait pas compte. Il avait fallu la lettre de Carmen pour qu'il songeât à se poser la question.

Et maintenant, il lui fallait voir clair en lui-même. La plus simple honnêteté le lui imposait.

Son premier mouvement avait été de partir pour Guadajur, de protester contre une aussi fâcheuse décision et de ramener sa fiancée. Et puis il s'était dit : « Et si elle avait raison ? »

Pouvait-il alors lui imposer une alliance ? Ne serait-il pas trop cruel de lui laisser croire qu'il se sacrifiait ?

D'autre part, il y avait cette terrible révélation : Rosita pleurait !

Que faire ? Que faire ?

Ramon, si calme habituellement, devenait très nerveux. Il lui était impossible de demeurer dans la maison où tout lui rappelait Carmen

Durant plusieurs jours, il erra dans la campagne.

Il allait à pied, cherchant les sentiers qui conduisaient dans les coins les plus perdus, le plus loin possible du monde.

D'affreuses tempêtes se déchaînaient en lui.

Il eût voulu voir Carmen tout près de lui et lui dire :

« Tu vois combien je suis malheureux loin de toi ; cette preuve ne te suffit-elle pas ? Ne sens-tu pas que je t'aime?... »

Et puis l'image de Rosita qui pleurait à cause de lui revenait le hanter et le doute le déchirait de nouveau.

Quand la nuit tombait et qu'il lui fallait rentrer à la maison, il arrivait sombre, silencieux, se faisait servir à dîner dans ses appartements et touchait à peine à ce qu'on lui apportait.

Un soir, plus torturé que jamais par le doute et le chagrin, il oublia l'heure et s'attarda dans la campagne. La nuit était tombée depuis assez longtemps déjà lorsqu'il pensa qu'il lui fallait rentrer.

Il suivit, sans y prendre garde, un chemin qui l'amena, à travers les cultures, auprès du champ de maïs à la lisière duquel il avait trouvé Carmen en larmes, le soir qui devait être celui de leurs fiançailles. Il eut un recul en reconnaissant l'endroit.

L'aspect en avait bien changé. Les maïs ne s'entre-choquaient plus au vent délicieux d'un soir d'été ; il faisait à peine tiède. De longues pluies avaient raviné le sentier, et les maïs mon-

traient seulement des tiges frêles et vertes où ne se balançaient pas encore les têtes lourdes des épis.

Ramon fut saisi d'une telle tristesse qu'il dut s'arrêter.

Ainsi, c'était ici qu'il avait relevé la pauvre Carmen ; c'était ici qu'il l'avait consolée par la magie d'un seul mot, d'un seul regard d'amour.

Et maintenant, désolée de nouveau, elle s'en était allée, laissant généreusement une place qu'elle ne se croyait pas le droit de garder. A présent, elle pleurait en secret, malgré le ton fier de sa lettre, il en était sûr.

Voici que, tout à coup, l'idée de la solitude de Carmen et de son chagrin lui fut insupportable. C'était donc ainsi qu'il avait su la défendre contre les misères de la vie comme il le lui avait promis et comme c'était son devoir?... Sa fiancée, presque sa femme !

Il se sentit soudain insensible aux larmes de Rosita. Carmen d'abord ! Il ne fallait pas qu'elle pleurât. Chacune des larmes qu'elle versait retombait en gouttes brûlantes sur le cœur de Ramon.

Une certitude brusque l'illuminait. Il l'aimait, il l'aimait de tout son cœur, il n'avait jamais aimé qu'elle ; longtemps avant de l'avoir choisie pour fiancée, il l'aimait dans le fond obscur de lui-même. N'était-ce pas cet amour latent qui expliquait jadis son insensibilité et l'empêchait de s'abandonner au charme de Rosita ? Comment n'avait-il pas vu clair plus tôt ? Que signifiaient toutes ces hésitations et cette lutte déprimante des jours précédents ?

Oh ! comme il allait l'aimer et le lui dire, la rassurer et la ramener toute enveloppée de

tendresse dans la maison paternelle où était sa vraie place, où serait son foyer, ce foyer qui brûlerait toujours pour eux d'un feu pur et fidèle !

La claire vision de ses sentiments rendait à Ramon tout son sang-froid.

Il n'avait pas encore répondu à la lettre de Carmen. Il ferait mieux. Il irait chercher la jeune fille à Guadajur.

A cette idée, une grande joie l'envahit. De nouveau il verrait le cher petit visage aux traits irréguliers, ce visage qu'il aimait ainsi et auquel, l'eût-il pu, il n'aurait rien voulu changer. Il entendrait la voix gaie dire de nouveau :

« Quand nous serons mariés !... »

Et toute sa vie il s'appuierait sur l'âme très profonde et très noble de Carmen.

La joie de l'équilibre retrouvé lui fit redresser sa taille. D'un pas ferme, il se dirigea vers la maison.

Il ne lui fallut pas longtemps pour l'atteindre. Mais dans ce court moment, son esprit, auquel la joie donnait une rapidité de conception déconcertante, avait eu le temps d'arrêter un plan de conduite.

Oui, il irait chercher Carmen. Il ne lui écrirait pas au préalable ; la prévenir de son arrivée serait sans doute maladroit. Elle l'avait prié de lui épargner toute discussion ; s'il l'avertissait, elle serait capable de fuir encore, de s'en aller plus loin...

Non ; il viendrait près d'elle, la surprendrait, lui parlerait, saurait la persuader, la reconquérir...

Rendu au calme, il songea qu'il ne pourrait quitter Durango avant le lendemain soir. Un

malade gravement atteint le retenait ; il lui fallait suivre de très près l'évolution d'un mal terrible. Mais il voyagerait toute la nuit. Sa voiture était puissante. Dès le surlendemain matin il serait à Guadajur.

Les parents de Ramon entendirent le pas plus ferme de leur fils qui traversait le vestibule. Mais au lieu d'entendre ce pas décroître et s'éloigner, ils l'entendirent se rapprocher rapidement.

Le jeune homme entra dans la salle à manger, le visage détendu. Il s'assit à table auprès de sa mère et annonça brièvement en les regardant en face :

— Demain soir, j'irai chercher Carmen...

Ils ne posèrent pas de questions mais sourirent avec joie. Depuis quelques jours, la maison leur paraissait lugubre avec ses grandes salles silencieuses, et cette simple parole de Ramon allégea singulièrement l'atmosphère.

## V

A mesure que les heures passaient, le chagrin de Ramon se dissipait comme par enchantement. Depuis qu'il était bien certain que Carmen vivait seule en lui, la joie renaissait, s'amplifiait.

Il était sûr de convaincre sa fiancée. Il y a des accents qui ne trompent pas. Elle compren-

drait son amour et son inquiétude, elle reviendrait avec lui dans la maison des Jordi pour y reprendre sa place.

Cependant un point noir demeurait encore dans son bonheur : L'idée que Rosita souffrait ne le troublait plus avec la même intensité que naguère. Il savait qu'il devait songer d'abord au bonheur de Carmen. Pourtant, c'était un fait : Rosita souffrait...

Hélas ! il ne pouvait rien pour la consoler, mais il avait l'âme trop délicate pour ne pas se sentir un peu responsable de cette peine, et il eût donné beaucoup pour qu'elle cessât.

Trop de pensées se pressaient dans le cerveau de Ramon pour que le repos lui fût possible cette nuit-là.

Le lendemain, il commença de bonne heure ses visites aux malades qui l'attendaient. Il marchait hâtivement sous un soleil déjà chaud, et l'idée de partir le soir même pour aller rejoindre Carmen, qu'il avait failli perdre, soulevait en lui une émotion puissante.

Tout concourait d'ailleurs à sa délivrance. Son malade paraissait ce matin hors de danger, la journée confirmerait sans doute cette amélioration. Il allait pouvoir le surveiller durant tout le jour et, l'esprit tranquille à ce sujet, il pourrait ensuite le laisser entre les mains d'un médecin de ses amis. Tout s'arrangeait donc dans la vie, tout était donc facile pour les êtres siu-cères et pleins de bonne volonté ?

Hélas ! il restait une épine dans son âme, une pauvre petite épine qui se nommait Rosita...

Vers la fin de l'après-midi, la tournée médi

cale de Ramon le conduisit hors de la ville. Il voulait voir un petit paysan qu'il avait soigné et sauvé naguère.

L'enfant était si misérable, si fragile qu'il en avait pitié et continuait à veiller sur lui. Il voulait le voir avant de partir pour Guadajur. Le regard d'adoration du petit lui serait d'un bon augure pour son voyage.

Il s'achemina vers le coteau où s'élevait la mesure de l'enfant, non loin de la splendide villa qu'avait fait construire Pedro Zuria.

Pour atteindre le but de sa course, il lui fallait suivre un chemin qui longeait la propriété du père de Rosita. Ce chemin, creusé, très creux et raviné, était presque toujours désert. Une haie haute et épaisse bordait le jardin de ce côté ; mais cette haie, éclaircie par l'hiver, permettait de voir sans être vu, comme à travers un rideau.

Le visage de Ramon se rembrunit et son cœur se scerra en apercevant de loin le blanc perron, les gaies allées et les pelouses vertes déjà d'un vert délicat et printanier. Jamais plus il ne pourrait, d'un cœur léger, franchir cette porte amicale.

De petites feuilles vertes sortaient partout des bourgeons ; de beaux massifs se dessineraient là dans quelques semaines ; déjà des rosiers précoces laissaient éclater leurs boutons. Dans cette fraîche villa, dans ce jardin déjà presque épanoui, vivait une jeune fille triste...

Ramon allait, pensant avec mélancolie, le cœur étreint d'un vague remords...

Tout à coup, au détour d'une allée, il aperçut un couple qui venait dans sa direction sans le voir. Dans les deux silhouettes rapprochées, il reconnut Miguel et Rosita. Ils marchaient len-

tement et semblaient attacher un intérêt profond aux paroles l'un de l'autre.

Ramon n'entendait pas ces paroles.

Rosita cessa bientôt de parler et son compagnon pencha son visage vers elle, paraissant guetter une réponse dans ses yeux. Elle souriait et son sourire n'avait rien de mélancolique.

Sans y songer, Ramon avait ralenti le pas. Il vit Miguel entourer de son bras la taille de la jeune fille et l'attirer à lui. Elle ne se défendait pas, ne cessait pas de sourire... Les deux visages se rapprochèrent, se rapprochèrent, et les lèvres se joignirent. Quand elles se séparèrent, Rosita appuya câlinement son visage ému contre l'épaule de Miguel...

Ramon demeura un moment immobile. Ainsi Rosita se consolait au contact d'un cœur digne d'elle. O cœurs tendres de vingt ans ! cœurs tendres, généreux, oublieux et sincères des jeunes filles ! cœurs romanesques qui s'émeuvent, se désolent, se résignent, aiment encore et demeurent fidèles à l'homme fort que la vie leur réserve !

Ramon s'étonna de se sentir à ce point plus léger, et ce lui fut une suprême preuve que l'affection qu'il avait éprouvée pour Rosita n'avait jamais été que de l'amitié.

Il s'éloigna rapidement de crainte d'être aperçu. Il était délivré, radieux. Jamais jeune homme n'éprouva pareille joie en constatant qu'une jolie fille ne l'aimait plus !

Il courut tout le long du chemin, s'assura que l'enfant était en bonne santé, revint prendre congé de ses parents. Puis, le cœur plein de Carmen, il lança sa voiture à toute vitesse dans le crépuscule.

Les dernières psalmodies de l'office glissent suaves et s'élèvent sous les voûtes de la chapelle immense et sombre comme une cathédrale.

Dans une tribune fermée par un treillage de bois, les religieuses se disposent à quitter leurs places. On les entend se lever de leurs stalles, poser leur livre en même temps et heurter de leurs mains légères le bois sec et sonore. Puis leurs pas feutrés glissent sur les marches du petit escalier qui conduit au cloître.

Et les vastes nefs de l'église sont de nouveau plongées dans le calme et le silence. Les coins déserts sont pleins d'une brume grise, parfumée d'encens.

Dans le fond de la nef principale, une ombre, demeurée jusque-là en prières, se lève ; une ombre qui n'a pas le droit de pénétrer dans la *clausura*, la partie réservée.

Cette ombre est petite, toute de noir vêtue, et son visage certainement est aussi grave que celui des religieuses qui priaient tout à l'heure dans la tribune.

Elle sort de l'église par une petite porte de côté et glisse comme un léger fantôme dans les galeries dallées et blanchies à la chaux.

Carmen a pris l'allure monacale. A en juger par la démarche lente de la jeune fille qui regagne sa cellule, la fantasque d'autrefois a perdu sa vivacité et sa gaieté.

Une toute petite pièce carrée, cette cellule, blanchie à la chaux comme les vastes galeries traversées tout à l'heure ; un petit lit de fer, une chaise rustique, une table de bois blanc la meublent. Mais la fenêtre s'ouvre toute grande

sur les calmes jardins baignés du soleil matinal.

Au delà des murs s'étend le solennel et noble paysage de Castille : pierrailles rouges sous l'immense et pure lumière, vieux murs crénelés qui tombent en ruine, arbres rares, tordus par les grands vents d'hiver.

Debout devant sa fenêtre, Carmen regarde sans le voir ce spectacle qui lui est familier. Elle songe à sa peine.

Ramon n'a pas répondu à sa lettre et ce silence l'a surprise douloureusement. Est-ce indifférence? Elle ne peut le croire. Rancune? Orgueil blessé par ce brusque départ? Elle ne sait, mais elle souffre. Il lui semble qu'une lettre, quelques dernières paroles du jeune homme lui auraient donné du courage pour commencer la longue vie solitaire qui s'ouvre devant elle.

Elle s'efforce de ne plus penser à son mal, de tuer l'espoir, l'espoir déraisonnable et tenace qui vit toujours au cœur des plus malheureux.

Au-dessous d'elle, les parterres, bordés de plantes aux petites feuilles dures et rondes, répandent un violent parfum de vanille qui monte dans l'air printanier ; mais Carmen se ferme à toute joie, dédaigne tout parfum et, les yeux baissés, lutte contre les larmes dans sa cellule toute blanche.

Après un moment, Carmen s'étonna de la chaleur anormale. On eût dit un jour de juin.

Peu à peu, une sorte de léger brouillard s'interposa comme un voile impalpable entre elle et le paysage lointain.

Un malaise la gagna. L'air devenait lourd. Pas un souffle de vent. Pas la moindre brise. Pourtant, de terre, s'élevait par moment de brefs tourbillons de sable, comme si un vent violent circulait au ras du sol. Un orage se préparait.

Bientôt, le ciel s'obscurcit, un vent terrible s'éleva et des rafales de pluie tombèrent, rayant l'air gris de milliers de petites lignes presque horizontales. La tourmente bouleversait ce paysage naguère si calme.

Le tonnerre grondait presque sans interruption, des éclairs zébraient le ciel ; la pluie criblant la terre et les pierres, faisant cette vaste rumeur déferlante des grands orages.

Au milieu du fracas, Carmen entendit très vaguement un appel de klakson, elle n'y prêta pas attention, mais quelques minutes après, une religieuse frappa à sa porte.

— Une visite vous demande au parloir.

Elle ne posa pas de question. C'était une heure de silence pour la religieuse, qui devait se borner aux paroles strictement nécessaires. Sans parler, elle la suivit.

Son cœur battait. Qui était-ce ? Don Rodrigo qui la rudoyerait ? Doña Gregoria qui pleurerait ?

Dans le demi-jour du parloir aux voûtes surbaissées, une haute silhouette se dressait.

Ramon !

La religieuse s'était éloignée.

— Carmen, ma bien-aimée, mon âme..., ô ma perle chérie...

Tous les mots caressants de la langue espagnole se pressaient sur les lèvres de Ramon.

— Je viens te chercher... Tu es ma chère folle... une folle généreuse et sublime...

Carmen, éperdue, le regardait sans répondre.

Il souriait avec tendresse. Nulle trace sur son visage de l'anxiété qui s'y peignait les jours précédents.

Elle continuait à le regarder, et, sous son regard, le sourire de Ramon se transforma en une expression fervente.

— Rien ne pourrait nous séparer, Carmen, rien ne pourrait me faire renoncer à toi...

Il s'approcha d'elle, lui saisit la main.

Elle se dégagea, fit un effort pour parler et put dire seulement :

— Rosita !

Le sourire reparut sur le beau visage du jeune homme. Une ironie fugace passa dans ses yeux. Il songeait à la scène du jardin.

— C'était un cauchemar, ma bien-aimée ; Rosita ne m'aime pas !

Et gaiement il raconta ce qu'il avait surpris la veille.

Pendant qu'il parlait, Carmen s'assit sur une des dures banquettes de bois qui meublaient le parloir et Ramon prit place auprès d'elle. Elle écoutait, les coudes aux genoux, le visage plongé dans ses deux mains.

Ainsi, c'était donc possible ? Elle s'était trompée ? Pepa s'était trompée ? Cette horrible fantasmagorie était-elle donc une simple création de son esprit ?

Mais non. La douleur avait trop affiné sa sensibilité pour qu'elle ne comprît pas : Rosita avait aimé Ramon, puis s'était consolée... Mais l'air tendre et franchement heureux du jeune homme

la rassurait sur ses sentiments à lui. Elle comprenait enfin qu'il ne se sacrifiait pas en l'épousant.

Comme elle ne répondait pas, il s'approcha et, doucement, écarta les mains de Carmen. Il vit qu'elle pleurait et riait tout à la fois.

— Chérie, chérie, es-tu convaincue?...

Elle murmura :

— Oui.

Un peu intimidé par la sainteté du lieu, il la prit cependant dans ses bras et, gravement, sans sourire, mit un baiser sur ses cheveux.

— Chérie, il faudra, dorénavant, avoir une très grande confiance en moi, chaque fois qu'une idée te troublera ou qu'un sentiment violent te fera souffrir. Promets-moi de ne rien faire alors sans m'en parler...

La fière, l'indépendante et capricieuse Carmen fit, de la tête, un humble et doux geste consentant. Elle ne pouvait parler, mais la voix de Ramon lui était une musique délicieuse. Elle levait vers lui des yeux émerveillés et soumis qu'il ne lui avait jamais vus et lui donnaient une grâce toute nouvelle.

Il continuait :

— Tu es généreuse, pleine de courage... mais je veux que tu t'appuies sur moi qui suis fort et qui te défendrai...

Assis l'un près de l'autre, ils causèrent longtemps. Carmen, rassérénée, l'âme mondée de joie, retrouvait sa fantaisie et sa vive imagination. Elle retrouvait aussi son rire.

Puis ils vinrent à parler de Miguel de Morina. Carmen se rappelait avec un peu de honte la façon désobligeante dont elle l'avait accueilli.

— D'autant plus, dit Ramon, qu'il n'est pas l'homme intéressé que tu as cru...

Et il raconta ce qu'il avait appris par Pablo de la vie sentimentale de Miguel, et des raisons qui l'avaient conduit à rechercher Carmen.

En écoutant ce récit, elle devint grave. L'idée d'avoir maltraité un homme d'honneur lui était pénible. Avec sa spontanéité sincère, elle se demandait : « Que faire pour réparer ? »

Toute son impétuosité revenue, elle dit :

— Ramon, je veux que tu lui portes mes excuses. Tu entends?... mes excuses ! Tu lui diras que je sais maintenant... Tu lui diras aussi que je t'aimais déjà alors et que c'était cela la vraie raison de mon mauvais accueil.

Il promit de le faire.

L'heure passait.

— Je t'emmènerai ce soir, Carmen !

— Oui, mais il faut me laisser maintenant. Je dois donner quelques explications à la Mère supérieure à qui j'ai fait des confidences.

Ils s'acheminèrent vers la porte.

L'orage avait cessé, mais des sources chantaient encore sur les bords de toutes les routes qui, bientôt, se dessécheraient de nouveau. Les vieilles roches, éparses dans la plaine, sous la pluie ou sous le soleil, demeuraient semblables à elles-mêmes, ossature d'une terre fidèle et forte. Elles semblaient dire aux jeunes gens : « Rien n'est puissant, rien n'est beau comme un amour qui résiste à toutes les tempêtes du cœur, un amour unique et sûr... »

\*  
\* \*

Et les jours, de nouveau, passèrent chargés de bonheur.

Les deux mariages furent célébrés à peu de jours l'un de l'autre. Celui de Miguel et de Rosita d'abord.

Ils quittèrent l'Espagne le jour même de la cérémonie, mais non pas pour toujours. Cet exil, Rosita ne le demandait plus, elle qui se sentait renaître à une vie nouvelle. Durant quelques mois seulement, ils allaient vivre dans l'Italie du sud, pays de rêve, où Pedro Zuria envoyait son gendre monter une affaire importante.

Carmen et Ramon ne quitteront pas la maison paternelle. La vieille demeure les garde et garde leur bonheur profond et tendre. Là, plus d'orages à craindre, nul regret, nul doute ne les menacent...

Doña Pepa a assisté aux deux mariages, puis elle est rentrée dans la maison de son frère. Tous deux demeurent seuls et la maison de Durango leur semble si grande qu'ils décident brusquement de regagner Bilbao.

Des jours, des semaines passent... des lettres enthousiastes arrivent d'Italie.

Doña Pepa a oublié sa folie d'un moment. Une fois de plus son âme puérile s'est consolée. Mais elle change, et ce changement inquiète son frère.

Toujours, vêtue de robes claires, sa vivacité s'en est allée. Elle a maigri, pâli ; elle ne semble plus que l'ombre d'elle-même.

On dit autour d'elle : « Cette pauvre Pepa ne se console pas du départ de sa nièce ! »

C'est vrai. Mais outre le chagrin d'avoir vu partir Rosita, elle est atteinte profondément dans son goût de la vie. Non pas qu'elle pense encore à quelque mariage pour elle, aucun puéril chagrin d'amour...

Non ! Pepa a seulement terminé sa carrière de petite fille attardée. Il est des êtres qui ne peuvent pas vieillir. La jeunesse est leur vie véritable et dès qu'elle s'éloigne ils sont aux portes de la mort...

L'hiver vint. Elle prit froid un jour qu'une brume épaisse enveloppait la ville. Rapidement le mal s'aggrava dans ce frêle organisme anémié.

Noël approchait. Dans sa chambre tendue de brocart rose, Pepa, allongée sur un lit de repos devant la fenêtre, regardait le va-et-vient affairé des gens qui traversaient la place. Elle devina que chacun songeait aux préparatifs de la fête.

Hélas ! elle ne pourrait plus, cette année, courir de la salle à manger à la cuisine, surveiller la cuisson du *besugo*. Et qui donc, cette fois, préparerait le *turrón* d'Alicante?...

Tout le temps que Pedro Zuria pouvait arracher aux affaires, il le passait auprès de sa sœur, qu'il rassurait et consolait comme une enfant...

Déjà, de toutes les provinces d'Espagne, les membres de la famille Zuria s'acheminaient vers la maison de Bilbao. Tous répondaient de nouveau fidèlement à l'appel. Seuls manqueraient Rosita et Miguel. Mais le motif qui les retenait n'attristait pas don Pedro, qui songeait avec joie qu'il serait bientôt grand-père...

Un à un, les parents arrivèrent. Ils s'installèrent comme d'habitude dans la maison de l'aîné. Pepa les reçut gaiement. A mesure qu'elle s'affaiblissait, elle reprenait toute sa sérénité. Elle comprenait qu'elle allait mourir et acceptait la mort avec son habituelle facilité de caractère.

Elle rendit à Dieu son âme légère, naïve et tendre, le soir même de Noël. Toute la famille émue se trouvait réunie dans sa chambre.

Les femmes se lamentèrent selon les rites anciens. Elles parèrent la morte, lui mirent sa plus belle robe. La femme de don Juan, qui était Andalouse, farda la pauvre dépouille selon l'habitude de son pays, elle colora de rose les joues et les lèvres livides, lui mit des fleurs et son rosaire dans les mains...

Et Dieu, qui verse des trésors d'indulgence sur les âmes enfantines et simples, la reçut ainsi dans son grand ciel où se consolent tous les cœurs dédaignés et toutes les solitudes.

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution  
COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.

*Les Albums 3, 7, 8 et 10 sont épuisés.*

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

## COLLECTION " AUBRE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ,  
franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).  
(Service des Ouvrages de Dames.)

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles par sa qualité morale  
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-37),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

